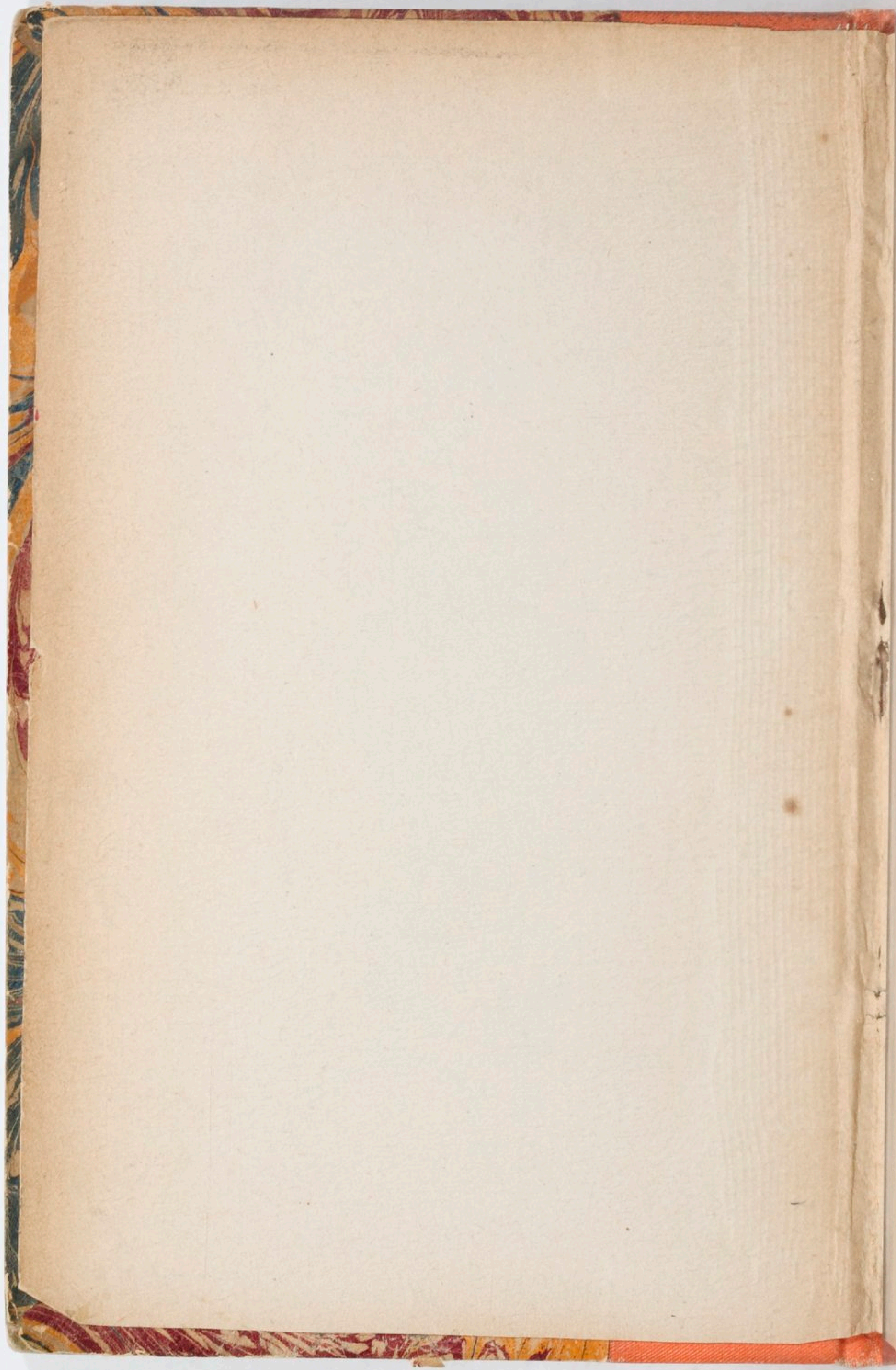
Notes et souvenirs du peintre Joseph de Nittis


D
in
12
544



NOTES ET SOUVENIRS

DU PEINTRE

JOSEPH DE NITTIS



PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS

7, rue Saint-Benoît

1895

NOTES ET SOUVENIRS

DU PEINTRE

JOSEPH DE NITTIS

[illegible]

NOTES ET SOUVENIRS

DU PEINTRE

JOSEPH DE NITTIS





PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS

7, rue Saint-Benoît

1895

NOTES ET SOUVENIRS

DU PEINTRE

JOSEPH DE NITTIS

Je suis né en 1846 à Barletta, dans les Pouilles. Mon père, Raphaël de Nittis, fut l'un des grands propriétaires du pays. Ma mère était sa cousine, ils s'aimaient depuis l'enfance. Dans mon pays, ces unions sont fréquentes.

Par un hasard singulier, ma femme ressemble, paraît-il, beaucoup à ma mère, que je n'ai pas connue. C'est la même taille avec le même air de visage ; telle fut l'impression de mon frère Vincenzo, de ma cousine Gusman, de ma tante Peppina Velasquez et de quelques autres quand ils la virent pour la première fois. Autre singularité, dans les ascendants paternels de ma femme se trouve le nom espagnol de l'une de mes grand'mères.

* * *

Mon père, à cette époque d'effervescence universelle, appartenait au parti libéral. Le gouvernement de Ferdinand II ne plaisantait pas avec les opinions politiques.

Une nuit (ma mère alors était grosse de moi), la police arriva dans la maison pour arrêter mon père. Il était couché. A peine lui donna-t-on le temps de se vêtir; on l'emmena sans lui laisser voir ma mère.

Cependant, il fut impossible de trouver contre lui les éléments d'un procès. Il était simplement suspect. D'une nature généreuse, violente, passionnée, il devait sembler redoutable à cause des sympathies qu'il inspirait.

On se contenta de le séquestrer. Il ne reçut pas de nouvelles des siens qui n'entendirent plus parler de lui.

Ma mère mourut de chagrin à la suite de ses couches.

Mon père ne sortit de prison qu'à la Révolution de 1848.

Rien ne lui avait été épargné. Manque d'air,

privations, mauvais traitements, lents supplices dont fut prodigue le règne de Ferdinand II, l'abominable roi qui bombarda Gaëte et mourut mangé par des insectes.

Jeune, bien vivant, fort, enfermé dans un affreux cachot, sans espoir de justice et de délivrance,il perdit la santé.

Au jour de la liberté, quand il revint chez lui, assoiffé d'amour, épuisé de souffrances, il trouva la maison vide.

Peu de temps après, des troubles cérébraux survinrent. Il ne perdit pas complètement la raison ; mais la fière intelligence d'autrefois avait disparu.

* * *

Un souvenir précis de ce temps m'est demeuré. Je me vis un jour dans une glace avec une petite blouse noire à pois blancs, un visage pâlot et des cheveux d'un blond doré presque roux, pareils à ceux de mon fils qui, sans doute, deviendra brun comme je le suis devenu.

* * *

Nous étions quatre enfants, Vincenzo, Raphaël,

Carlo et moi, Giuseppe (Peppino), le dernier.

Je ne me souviens pas de Raphaël qui mourut jeune.

Mon grand-père et ma grand'mère nous recueillirent à la mort de ma mère et nous gardérent quand mon père sortit de prison. Une femme des Salines fut ma nourrice.

Mon grand-père était l'architecte des Salines de Barletta ; mais on oublia toujours de le payer, ce qui fâchait ma grand'mère.

Lui n'en avait cure. Ses habitudes étaient prises.

Au surplus, son travail aurait été presque nul, s'il n'y avait adjoint des charges volontaires.

Les ouvriers des Salines habitaient encore des *pagliare* (chaumières). Elles flambaient parfois au milieu de la nuit.

Alors on sonnait le tocsin pendant qu'on venait appeler mon grand-père. Il s'habillait vite et partait. Bientôt, il nous amenait la famille toujours nombreuse des incendiés. Ma grand'mère s'agitait, faisait allumer le feu, soignait ces malheureux, les nourrissait, toujours grondant.

— Madonna mienne ! Il me les amène encore. Si c'est Dieu possible ! On n'en finit jamais. Et

puis, je vous demande un peu si c'est raisonnable de faire tant d'enfants!

Grand-père souriait en dessous, ployait les épaules et s'en allait, sûr d'elle et la laissant dire. Tout était pour le mieux. S'il ne les avait pas amenés, ç'aurait été une autre antienne. Elle aurait dit :

— C'est bon. Voilà qu'il veut me faire passer pour une sans-cœur maintenant.

* * *

Elle était si grande, ma bonne *Nonnarella* qu'un jour, une femme colosse, de passage à Barletta, s'était écriée pleine d'admiration :

— La belle femme!

Dans la famille du côté de ma grand'mère Gusman, les femmes sont toutes grandes.

Il me souvient à ce propos qu'elles prirent ma femme sur les genoux quand je la leur amenai. Elles répétaient :

— Ah! la Nennella! comme elle est petite!

Au fond ma femme en fut un peu froissée.

Mais il n'y avait pas à dire; elle était petite, mince et frêle auprès de mes robustes cousines Gusman.

*
* *

Pauvres grands-parents ! Avons-nous assez mis à l'épreuve leur faiblesse tendre et leur bonhomie !

Que de fois on trouva vidés les pots de grès qui contenaient les confitures d'amarènes (cerises aigres) qu'on gardait pour faire le *pizze dolce* (tartes à la graisse) !

Et le *rosolio* à la fleur d'oranger (liqueur) ! Mes frères, plus grands que moi, buvaient de petits verres en cachette et remplissaient ce qui manquait avec de l'eau.

Un jour, on apporta une bouteille sur la table pour mon grand-père. La liqueur, à la fin, était devenue de l'eau claire...

*
* *

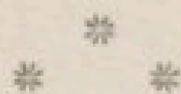
La servante brûlait souvent le *pizze dolce*.

— Bon ! lui dit un jour mon grand-père. Mari' Antonia, la première fois que tu feras brûler la pâte, vous la mangerez à la cuisine.

Le dimanche, Mari' Antonia ne manqua pas de faire brûler la pâte.

— Nèh ! fit mon grand-père, de qui rien n'altérait la bonne humeur et la sérénité. J'ai fait fausse route, Mari' Antonia croit nous attraper. Allons, les petits ! nous allons tout manger. A l'ouvrage ! Ils n'en auront pas à la cuisine.

Et comme il riait de ce bon tour ! Il n'en fallait pas plus pour le mettre en joie. Cette bonne ménagère de grand'mère, d'abord très fâchée, finissait par en rire avec lui. Elle avait alors cette gaieté d'enfant que gardent les femmes de mon pays, à cause de la simplicité de la vie familiale.



Il est encore une coutume de Barletta qui fit le bonheur de mon enfance.

Dix jours avant Noël, on prépare des pâtes qui ne sont autre chose que les gâteaux de miel de l'antiquité. Toute la famille s'en mêle ; les pâtes remplissent la maison. Impossible de mettre le pied nulle part, si grandes que soient les chambres.

C'est qu'il en faut d'immenses quantités, car on en mange abondamment pendant une dizaine de jours. Les familles sont toujours nombreuses

et chacun doit pourvoir à la provision des parents pauvres.

(Je parle de ce temps-là ; les choses peut-être sont changées aujourd'hui.)

Les gâteaux de miel sont des feuilles de pâte, minces comme du papier, qu'on découpe avec une roulette en leur donnant toutes les formes. Puis on les roule en très petites boules. Ensuite on les étale, pour qu'elles sèchent, sur des draps étendus par terre.

Le lendemain ou deux jours après, on les fait frire dans l'huile et sécher à nouveau sur des papiers posés sur les draps.

Refroidis, on les passe au miel bouillant. Après quoi, il faut les saupoudrer, dans les plats, de sucre mélangé de cannelle.

Nous parlions des pâtes deux mois à l'avance, car Noël est partout la grande fête des enfants, et dans les provinces napolitaines plus qu'ailleurs.

Qui n'a pas vu les merveilleux *pupazzi* de nos crèches, dont le couvent de San-Martino à Naples garde de si charmants spécimens ! Statuettes merveilleuses, qui sont parfois des chefs-d'œuvre de sculpture. Et si bien habillées ! Travail de

statuaires inconnus qui furent cependant de véritables artistes.



Nous tenir! Tel fut le rêve non réalisé de nos grands-parents.

Tout conspirait contre eux, notre caractère et la vie qu'on menait aux Salines.

Vincenzino et Carluccio, avec les enfants des ouvriers, s'étendaient sur des planches qu'on faisait glisser dans la mer; ils se laissaient bercer. Souvent ils regagnaient la côte à la nage.

Moi, petit, je les suivis un jour.

C'était une idée fixe; je n'en mangeais plus. D'ailleurs, muet, avec la discrétion absolue qu'on a dans les pays primitifs.

Mais cette fois-là, ce fut grave, et le vent nous trahit. Il nous poussa jusqu'à la pleine mer.

Mon bonheur, à moi, fut sans nuages. Trop petit pour comprendre le danger, je savourai ce plaisir, dont l'ivresse dure encore, ce bercement du flot avec le grand ciel sur nos têtes.

Mais la journée s'avançait et le courant nous emportait toujours.

Des barques furent envoyées à notre recherche.

On nous retrouva, peu avant la nuit, vers les côtes de Dalmatie. Les crépuscules sont brefs dans mon pays. Un peu de retard, la nuit venue, nous étions perdus.

*
* *

On n'eut même pas la force de nous gronder. Je ne pus jamais comprendre en quoi nous avions mal fait.

Séché, réconforté, mis au lit, rien ne troubla mon rêve. Je sentais encore le bercement des flots, le grand souffle de l'espace, et je gardais dans les yeux toute la lueur du ciel clair. J'entendais vaguement, comme une caresse, la voix entrecoupée des deux adorables vieux :

— O poverino! Piccirillo! Si loin! Si petit! Peppiniello mio! Peppinuccio!

Tous les diminutifs charmants de là-bas.

*
* *

L'un de nous fut gravement malade à la suite de cette équipée.

*
* *

On nous acheta l'un de ces petits ânes de

Dalmatie, qui sont grands comme des chiens, et si jolis, caparaçonnés de laine rouge, de grelots et d'ornements de cuivre! Quand nous allions à Barletta, dans le vieux carrosse, l'âne suivait, et chacun de nous le montait à tour de rôle.

Mais, aux Salines, c'était toujours le tour de mes frères, et je n'avais de l'âne que la vue.

Je le trouvai tout harnaché par un beau jour, et je sautai dessus.

Lui partit aussitôt à fond de train, suivant la route qui mène à Barletta comme à son ordinaire. Je l'excitais, content, fiévreux, poussant des cris de petit sauvage. Il allait comme le vent.

Près de la ville, j'eus à peine le temps de voir un carrosse qui passait. J'entendis crier :

— Madonna mienne! Peppinuccio!

C'étaient mon oncle et ma tante Velasquez.

Le cocher tourna bride. Ils coururent après moi sans me joindre.

Quelqu'un me reconnut ou comprit et se jeta sur l'âne. Je tombai dans les bras d'un homme, qui nous tint solidement, l'âne et moi, jusqu'à l'arrivée de mon oncle, lequel me ramena chez ma grand'mère.

***

Un dernier souvenir des Salines.

La compagnie remplaça les *pagliare* par des maisons. Les améliorations, bien nécessaires, se firent.

Mon grand-père donna sa démission ou fut révoqué; je ne sais. Il quitta les Salines par un jour superbe. J'étais avec mes grands-parents dans le carrosse.

Une foule! Tous les ouvriers, les femmes, les enfants, les vieillards nous escortaient. Sur la route, on avait jeté des branchages d'oliviers. Les gens embrassaient nos mains, par les portières; et le cheval, qui marchait au pas, s'arrêtait souvent.

Ma grand'mère pleurait, causait, répondait à tout le monde à la fois.

Grand-père faisait comme elle.

On nous suivit très longtemps.

***

C'est fini de s'amuser. On est en ville.

* * *

A sept ans, on me dit :

— Peppino, te voilà un homme. Tu entres dans le péché mortel.

Il me sembla que je venais d'acquérir je ne sais quelle dignité mystérieuse dont je fus enchanté.

* * *

A Barletta, c'était *l'école*.

On me mit dans une pension de petites filles.

Je devins amoureux de l'une des maîtresses, la Speranzelle. Pendant les récréations, elle s'asseyait au bas de l'escalier, prenait ma tête sur ses genoux, caressait mes cheveux. Cette volupté puérile me ravissait. Je regardais les nuages et je ne parlais pas. Elle disait :

— *Peppiniello mien. O poverino,* sans mère!

Puis elle prit un mari. J'en souffris beaucoup, je crus à une trahison; jamais plus je ne lui permis de m'embrasser. Son mari lui-même fit des avances. Mais je fus très fier et n'y répondis pas.

*
* *

Plus tard, j'entrai dans la meilleure pension de Barletta, chez un prêtre.

Si j'y appris peu de chose, en revanche on m'y fit jeûner beaucoup.

Là, tout devenait prétexte à pénitence. Et la pénitence invariable, c'était le jeûne. Des tas de jours par semaine, on ne mangeait pas. Ajoutez à cela les Quatre-Temps et toutes les fêtes, carillonnées ou non.

Quand les plus grands, ceux qui communiaient, n'avaient pas l'absolution, ils mentaient pour manger. Comme les autres, ils allaient à la table sainte et se retiraient au dernier moment, pris d'un scrupule de conscience.

*
* *

. . . .

A dix ans, je perdis mon père.

. . . .

*
* *

A Naples.

Je dois avoir de douze à quatorze ans.

Vincenzino, mon frère aîné, est devenu notre tuteur. Carlo se prépare à l'École militaire. Vincenzo a fait des études d'ingénieur; mais je suppose qu'elles ne furent jamais complètes. Il est libre; il se considère comme un père de famille pour Carlo et pour moi.

J'avais pris à Barletta des leçons de dessin du peintre Calò. Je voulais être peintre.

De là, grande colère de Vincenzo.

A Naples... et plus encore dans nos provinces, les artistes, c'est la bohême. Ou du moins, c'était... dans ce temps-là, pour les bourgeois.

Si j'avais dit que je voulais me faire maçon ou tailleur de pierres, l'indignation de Vincenzino n'eût pas été plus grande. J'allais déshonorer ma famille.

Têtu, je reprenais :

— Je serai peintre.

Et je sortais. Et j'allais par les routes, me procurant comme je pouvais couleurs et toiles. Je peignais. Mon éducation d'artiste se faisait toute seule.

Qu'importe la réalisation. Les choses valent par le rêve. Et si j'ai mis dans ma peinture un

peu de cette ardente passion pour la nature qui me faisait éperdu devant elle, tout est bien.

* * *

Avant d'aller plus loin, je veux répondre à deux choses.

J'ai lu dans un journal que je devais être israélite. On m'a dit que ce bruit avait cours chez un de mes *amis* avec lequel je m'en serais expliqué sans doute, si dans le même temps je n'avais eu des choses plus graves à lui reprocher.

Non, je ne suis pas juif. Il n'y eut jamais, que je sache, un israélite dans ma famille, ni dans nos alliances, ni parmi mes ascendants paternels et maternels.

Nous sommes d'une vieille race de chrétiens, et nos noms, toujours répétés dans les mariages, parce qu'à Barletta tout le monde est un peu parent, sont des noms d'Aryens : Baracchia, Velasquez, Lauro, Gusman, etc. Nos origines sont espagnoles, italiennes et françaises. Mon frère m'a dit que *de Nittis* était un nom d'origine provençale.

Ma grand'mère Gusman se fâchait tout rouge

quand on lui disait, pour la tourmenter, que saint Dominique, un Gusman, fit rôtir beaucoup de pauvres gens qui pensaient mal.

Ceci dit en passant, pour l'exactitude. Je n'ai de préjugés contre aucune confession. Durant mon enfance, je n'ai jamais entendu parler des israélites au point de vue moderne. Il n'y avait dans mon pays que des catholiques et des protestants. Est-il venu des juifs depuis le développement de l'exportation qui changea bien d'autres choses? Je l'ignore. Moi je n'en ai point connu. Le préjugé français m'étonne vaguement, et, personnellement, je n'ai pas fait d'expérience concluante. J'ai eu affaire à des hommes de toutes les religions et j'ai eu à me louer et à me plaindre également des uns et des autres. Le plus noble de tous, à mon égard, fut un Anglais protestant, M. Kaye Knowles.

* * *

Il en est de même pour ce qui a été dit de mon ignorance et de ma pauvreté initiales. J'écris mon histoire pour conter simplement les choses comme elles sont.

L'une et l'autre des deux légendes ne me cause ennui ni honte. Pour un peu, on m'aurait fait *inalphabet*. Et cela me semblait doux et joli, car on l'a dit avec des caresses. Je m'en sentais plus simple et plus près de la nature, s'il est possible.

Voici pourtant la vérité sur les deux points.

* * *

Nous avions, mes frères et moi, deux fort beaux domaines indivis, le Grottone et l'Olivette, deux maisons à Barletta et de petits biens. Tout cela est morcelé maintenant, à cause des besoins de mes frères. Mais c'est encore respectable; et bien administré, notre domaine ferait vivre les trois familles.

Seulement...

Je suis le seul des trois qui n'ait rien pu tirer de sa part; et, quoique je n'aie jamais eu dans ma poche un sou vaillant, je suis sorti de tutelle avec un étonnant chiffre de dettes.

Je vivais mal au cours de mes études dans la campagne. Mais il me suffisait de rentrer chez mon frère aux heures des repas, très confortables. A part le revenu, le domaine fournissait

abondamment le vin, l'huile, les olives, les œufs et la volaille dont les métayers nous servaient une redevance. Et j'ai toujours vu au temps de Noël, sur la table de Carluccio, les piles de pièces de cent sous avec lesquelles on nous payait les loyers, suivant les conditions du fermage qui stipulait ce détail.

Quant à mon éducation, elle fut fort négligée. Mais dans mon pays, cela n'avait rien de trop étonnant. On me mit chez le prêtre qui dirigeait la meilleure école de Barletta. Tous mes nombreux cousins y étaient; mes frères aussi.

Dès que nous eûmes quitté Barletta pour habiter Naples, je fus soumis au plus singulier de tous les modes d'éducation.

J'allais courir la campagne pour peindre.

Ce que j'avais de peine à me faire donner les couleurs les plus essentielles ne saurait s'imaginer.

Puis, tout à coup, on s'avisait qu'il serait bon de me faire enseigner quelque chose.

Et c'était pendant un mois, ou deux, ou trois, une avalanche de professeurs dont j'étais accablé. Je n'avais pas même le temps matériel de faire des devoirs ou d'apprendre des leçons.

Je mordis tout de suite aux mathématiques et j'y fus relativement assez fort.

Mais, soit indolence de Vincenzo, ennui de la femme associée à sa vie, fugue de moi-même, les leçons finissaient et je repartais avec mes toiles et mes couleurs.

Daudet, paraît-il, disait un jour que ma peinture était toute à son gré, qu'elle venait d'un homme qui ne savait pas le latin.

Cette idée me parut charmante.

Je ne sais pas le latin.

Et puis, tout à coup, je retrouve dans ma tête des citations de Virgile.

En somme je ne sais rien ; et puis il y a des trous dans mon ignorance. Des choses inattendues y sont entassées.

* * *

La vérité, c'est que je fus presque livré à moi-même.

La liaison de mon frère avec une femme âgée, mère de grandes filles plus âgées que lui, me causait une réelle gêne.

Il y eut dans cette famille une tentative de captation plus complète. Une belle fille de mon

âge venait souvent dans ma chambre; elle était superbe et fort coquette. Mon ami, le vieux duc Cirelli, me mit sur mes gardes. Il déplorait la liaison de mon frère que la naissance d'un enfant avait rendue plus sérieuse; et ces femmes, les filles et la mère lui faisaient peur.

D'instinct même, je me tenais sur la réserve, ne m'abandonnant pas, malgré ma jeunesse et l'ardeur de ma nature. Mon conseiller me démontra paternellement le piège tendu; soit qu'on voulût tenir étroitement les deux frères, soit que la femme cherchât un scandale pour m'éloigner de la maison.

Dès lors, tout fut inutile. Je ne vis plus la beauté de la jeune fille; je la confondis dans mon esprit avec l'horreur que la mère m'inspirait. Pour moi, cette maîtresse avait bien l'âge que mon frère ne voyait plus. Je la méprisais et l'exécrais.

Aussi, chaque matin, avant l'aube même, je quittais la maison pour aller retrouver mes camarades, les peintres, bien plus âgés que moi, Rossano et Marco de Gregorio.

Nous partions ensemble. J'étais sans argent, eux n'étaient pas riches.

Nous nous arrangions, mettant en commun leur maigre fortune ou mes aubaines.

Je mangeais à des heures irrégulières, et je faisais des repas fort sommaires. Chez nous on est sobre. Je le fus jusqu'à l'invraisemblance. Que de fois je me suis nourri de piments doux et de salades!

Ah! le bon temps! avec cette liberté, ce grand air, ces courses sans fin! Et la mer, et le grand ciel, et les larges horizons!

Au loin, les îles Ischia, Procida, Sorrento, Castellamare, enveloppées de brumes roses qui se fondaient peu à peu sous la clarté du soleil.

Et c'étaient des parfums d'orangers et de menthes sauvages que j'adore. Nous causions fraternellement avec les marins, les paysans, les femmes, les belles filles.

Je restais quelquefois, heureux sous les averses. L'atmosphère, voyez-vous, je la connais bien. J'ai dû la peindre. Je sais toutes les couleurs, tous les secrets de la nature, de l'air et du ciel. Oh! le ciel! J'en ai fait des tableaux! Rien que des ciels avec de beaux nuages!

Voyez-vous, la nature, je suis tout près d'elle. Je l'aime! Elle m'a donné des joies, des joies!

Elle m'a fait tout comprendre, l'amour, la générosité. Elle m'a démontré la vérité cachée des mythes, Antée qui retrouvait la vie quand il touchait la terre, la grande terre !...

C'est par leur ciel que je me représente les pays où j'ai vécu, Naples, Paris, Londres.

Je les ai tous aimés.

J'aime la vie ; j'aime la nature.

J'aime tout ce que j'ai peint.

Les hommes, parfois, m'ont gâté les choses. Pas pour longtemps.

Si mon fils me demandait où il faut chercher le bonheur, je lui dirais :

— Sois peintre... mais sois-le comme moi.

*
* *

Quelqu'un dans les difficultés quotidiennes de la vie chez mon frère, avec ce faux ménage qui fut le désespoir de ma jeunesse, quelqu'un me fut d'un grand secours matériel et moral. Je veux parler du vieux duc Cirelli, qui réconforta mon courage et rendit plus solides les vertus en germe chez moi et la droiture naturelle de mon âme.

Le duc Cirelli était encore très beau, de haute taille, grand seigneur et bon enfant avec cette familiarité qui caractérisait la noblesse napolitaine. Il tutoyait tout le monde. Jeune, il avait été l'un des plus braves et des plus effrontés pages de Murat, qui les choisissait parmi les plus nobles et les plus beaux et leur permettait tout ce qui passait de folies aventureuses par leur cervelle d'enfants gâtés.

Son état habituel, même dans l'âge avancé, fut d'être amoureux. Si joliment! des adorations pour les femmes, avec une pointe libertine, toute de mots. Ah! les femmes! Il en parlait avec des sourires un peu émus, un léger frémissement des lèvres, une joie des yeux qui m'émerveillaient.

Il recevait toutes les semaines avec la bonne duchesse donna Errichetta, sa seconde femme, épousée, je crois, morganatiquement et qui l'adorait. Lui se montrait paternel et tendre, avec une grâce que je n'ai plus retrouvée.

Peu d'amis venaient à ces réunions fort simples. Un couple surtout me frappa.

C'était un ménage d'un certain âge, de qui je n'ai jamais su le nom très au juste. On annonçait:

— C'est le chevalier (*il cavaliero*) et donna Concetta.

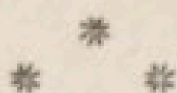
— Attention, Peppino, disait le duc avec sa bonhomie doucement railleuse, nous allons avoir le coup du collier.

Le chevalier et donna Concetta entraient, solennels, en se donnant le bras. Elle, décolletée, portait un collier de perles.

Ils faisaient le tour du salon, échangeaient des révérences. Alors, le chevalier détachait soigneusement le collier de perles qu'il enveloppait d'un linge fin, puis il le serrait dans une petite boîte, et donna Concetta prenait place.

Quand mourut le duc, sa femme resta seule avec une mince fortune. Il cavaliero et donna Concetta vinrent pieusement tous les jours, comme autrefois, dans le salon désert, apporter leurs hommages et leur amitié fidèle à la veuve.

La sœur de la duchesse, mariée, mère de famille, fut mon premier amour; amour pur et qu'à peine elle a pu deviner. J'en parle comme d'un hommage à cette femme idéalement douce d'âme et de visage, dont les yeux clairs et larges rayonnaient sous des cheveux noirs avec la candeur des yeux d'enfant.



Malgré l'opposition de mon frère aîné, j'entrai cependant à l'École des beaux-arts, à Naples. Mais j'y travaillai quelques mois seulement ; voici pourquoi.

Nous avions le professeur le plus fâcheux qui se pût rencontrer.

Nerveux, atrabilaire, médiocre, il nous traitait comme des vagabonds. Aucune estime pour son talent n'atténuait l'intensité de nos colères ; et quelques-uns parmi nous, fils de bonne famille, habitués à d'autres façons, n'attendaient qu'une occasion de se rebeller ; c'est à moi qu'elle échut.

Un jour, il m'arracha brutalement le fusain des doigts et commença les corrections.

Ce que valait mon dessin, je l'ignore. Mais de leçon, et d'art, il n'était plus question.

Sa main brutale écrasait le charbon sur ma feuille.

Et je riais, de ce rire nerveux, irrésistible qui est chez moi le commencement de la colère.

Lui s'emportait, agressif, haineux, mâchonnant

les *mannaggi'*, le juron napolitain qui est l'insulte et la malédiction sur nos morts.

Les lèvres blanches, trépidant, je riais toujours prêt à sauter sur lui. Quand il eut fini, le calme me revint. Les élèves, muets, ne dessinaient plus ; on attendait.

Je pris mon mouchoir, et regardant le professeur bien en face, je balayai sur mon papier toutes ses indications.

— Ce n'est pas vous qui devez faire ce travail, je suppose, dis-je. C'est moi... *Mannaggi'* !!!

Il avait juré sur mes morts. Je lui rendais son injure, prêt à je ne sais quelle violence s'il m'avait osé renvoyer.

Lui, me regarda, pâlit, baissa la tête et passa.

On entendait bourdonner les mouches.

Il n'en parla plus et rien ne survint.

Seulement, à partir de ce jour, il ne fit plus le tour de la classe et s'arrêta toujours à deux ou trois élèves avant moi. Mais ses façons s'étaient modifiées.

Quelques-uns manquent de courage dès la jeunesse et sont nés courtisans. Ceux-là se rendirent chez le professeur, firent amende honorable et le supplièrent de continuer les

corrections jusqu'au bout de la classe comme par le passé.

Ce furent précisément les mêmes qui s'étaient montrés les plus exaspérés.

J'imagine qu'il en dut éprouver autant de mépris que de satisfaction. Je sais bien ce que j'aurais fait à sa place...

J'en eus la nausée. Dès lors, j'abandonnai l'école et je fus mon seul maître.

* * *

Vers dix-sept ou dix-huit ans, j'exposais à la troisième exposition de la société promotrice à Naples :

1° Une plaine des environs de Barletta. Au premier plan, le fleuve Ossanto. Effet d'hiver par le mauvais temps.

Il fut acheté par le Municipio de Naples.

2° Une marine dans laquelle les vagues se brisaient sur les écueils.

Puis diverses études :

Un petit tableau avec une maison de campagne sous la pluie dense. Une lueur de foyer venue de l'intérieur s'étend sur la porte et le toit

mouillé. Au premier plan, des canards se baignent dans une mare et les poules se serrent, à l'abri sous un arbre. A distance, un moine sous un large parapluie.

L'impression du tableau est d'un ton plutôt sombre. Seul le toit s'éclaire.

Un petit tableau très clair de fleuve aux rives verdoyantes; un bœuf noir à demi entré dans l'eau.

Puis j'exposais :

Une marine à l'exposition de Palerme.

C'est la ville de Naples au soleil levant.

Le sommet de Capri seul est éclairé. Au premier plan, des barques avec des pêcheurs apprêtant leurs filets.

* * *

Je partis pour Calvizzano aux environs de Naples et j'y passai plusieurs mois. C'est là que je m'adonnai aux plus sérieuses recherches du dessin et de la couleur.

Toutes mes études d'alors sont très petites. Beaucoup furent données. Je les retrouvai vendues, ce qui me causa quelque amertume.

Au retour de Calvizzano, je fis un tableau des environs de Naples, très clair, mais qui a beaucoup noirci.

Il fut acheté par la Maison Royale pour la Pinacothèque de Capodimonte.

Ce tableau représente une belle journée d'hiver.

Au premier plan, c'est un lac très limpide, dans lequel se reflètent les pierres et les ombres des feuilles mortes. Au second plan, des troncs d'arbres et des enfants. Puis des champs et une route allant vers un village, tout au fond du tableau.

* * *

Je fis un voyage à Barletta où j'esquissai beaucoup d'études de grandes proportions.

De retour à Naples, vers la fin de 1866, je me retirai à Portici. J'y travaillai ferme jusqu'au jour où je partis pour la France.

* * *

Je me mariai le 29 avril 1869, huit mois après mon arrivée. J'avais vingt-trois ans.

Le lendemain 30, c'était le jour du vernissage. Et j'exposais, naturellement, pour la première fois.

J'y allai seul. Ma femme n'y vint que plus tard.

Mais il se passa cette chose peu banale. C'est que ma femme ne vit pas mes tableaux du Salon l'année de son mariage.

Ils ne me plaisaient guère.

J'avais peint des personnages en costume, école de Meissonier, un genre que j'essayais, sans conviction.

Je craignis qu'elle n'en éprouvât une désillusion.

C'était puéril; elle ne se connaissait pas en peinture et les aurait admirés de confiance parce qu'ils étaient de moi.

* * *

La petite maison de la Jonchère fut le nid charmant où nous avons passé les deux saisons d'été jusqu'à la guerre.

Tout y fut réussite et joie.

Nous étions deux enfants, deux ignorants. Et nous nous sommes entendus tout de suite. Sous

son air paisible, ma femme est une fantaisiste ; et, pour ma part, je n'ai pas les habitudes de la vie ordinaire. J'ai développé, chez ma femme, à mon insu comme au sien, l'indifférence des formules extérieures et nous avons marché dans notre rêve. Il m'a plu que le sien fût limité à moi comme à ma forme d'art.

Elle a peu connu celui des autres, et n'a que bien rarement vu les Salons et visité des ateliers.

Je l'ai toute accaparée. Ma tendresse est ombrageuse. Mais aussi, j'ai fait en sorte de lui tenir lieu de tout.

Maintenant que je me résume en me demandant si j'ai bien fait, je me réponds que oui. Les autres l'auront peu connue... méconnue peut-être.

On ne saurait tout avoir.

Pour elle, comme pour moi, la nature s'est faite accessible. Elle fut mon camarade, mon confident, mon modèle et ma femme.

Elle a peu parlé devant les autres.

Quand nous avons reçu, je ne crois pas qu'elle ait éprouvé le besoin de se produire.

Je pense qu'elle a été pleinement satisfaite de

la place prise en ma vie. Si j'ai voulu que rien en dehors de moi n'existât pour elle, je crois l'avoir faite heureuse; et c'est l'essentiel.

*
* *

Aucun des pays que j'ai connus n'avait la douceur de cette belle terre de France, et les rives de la Seine furent un enchantement pour moi, j'en ai peint chaque jour les chers paysages, d'un vert tendre de jeunesse, et les saulaies presques grises des rives et les brumes transparentes et les ciels pâles. Tous ces horizons me sont familiers. Si tout cela n'est pas ma terre natale, c'est le pays qu'on épouse par amour, auquel on donne tout soi-même.

*
* *

Dès le matin nous allions travailler sur l'eau. Ma femme posait dans les barques avec une peur qu'elle cachait et ne put jamais surmonter.

Nous nous promenions par les chemins à la nuit tombante.

Il nous est souvent arrivé de traverser un champ de blé pour accourcir la route.

Et, quand il avait plu, je la portais entre mes bras, sûr de ma force et content de la montrer. Nous aimions tout, même les petits modèles qui se trouvaient bien à la maison.

L'une d'elles, une gentille créature, Marthe Dobigny, nous lisait les lettres de son amoureux, un peintre devenu célèbre, alors déjà connu.

Ces lettres faisaient ma joie. J'admirais ces jolies amours françaises. Chez nous tout devient passion et tourne au tragique. Les Français mettent de l'esprit dans leurs amours, une grâce légère, une philosophie qui ne demande pas plus qu'elle ne donne la violence et la durée. Mais il y a ce besoin charmant d'y ajouter un coin d'idéal et de tendresse. Les femmes doivent adorer cela. Je comprends qu'en mon pays elles en rêvent; les Français mettent sur l'amour des rayons.

Chez nous, la chose est toujours grave, et sans doute moins séduisante.

Et...! mon Dieu! Ça n'en est pas plus solide pour ça; alors?...



Un jour, près des fossés de la Malmaison, je vis une roulotte de nomades.

Il y avait deux enfants, un garçon et une fille, de douze à treize ans, qui posèrent pour moi pendant deux semaines.

La petite avait conté je ne sais quelle histoire de journée perdue sans rien gagner et de jeûne.

Ils jouèrent devant la grille dorée d'un château, regardant au loin les belles dames et les domestiques, *très propres*.

L'espoir d'une aubaine s'en alla. Seul un petit chien jappa furieusement et s'élança sur la grille où sa tête resta prise. Il y serait mort si la petite ne l'avait délivré « parce qu'elle aimait les bêtes ».

De cette scène je fis un tableau.

Ces enfants se plurent avec nous. C'étaient de petits Belges.

Deux ou trois heures après leur départ nous vîmes revenir la voiture.

Ils avaient trouvé le moyen denous m ontre leur amitié; les enfants nous donnèrent un geai

de six semaines élevé par eux, et refusèrent toute rémunération.

J'y pensais de temps en temps avec chagrin ; j'aurais voulu savoir ce qu'ils étaient devenus.

* * *

Un jour nous arriva Henri Pille avec un gilet d'alpaga jaune.

Ma femme voulut le faire causer, car nous savions qu'il était plein d'esprit.

Il lui répondit :

— Parlez-vous javanais ? Java vava navais ?

C'était la mode alors parmi les jeunes peintres aux environs de la place Clichy.

Mais ma femme ne parlait pas javanais. Et moi... très mal français.

CECIONI

J'étais marié depuis plusieurs mois quand une lettre du sculpteur Adrianto Cecioni m'annonça qu'il avait pris la résolution de venir se fixer en

France, puisque « l'ingrate patrie » ne faisait pas vivre ses enfants.

Cecioni, quoique fort jeune, avait pourtant une certaine réputation. Comme toutes les ingrates patries, la sienne lui avait donné ce qu'elle pouvait, la célébrité dès le début de sa carrière et la pension qu'il avait sollicitée pour venir étudier le Musée de sculpture à Naples.

C'est là que, vers mes dix-huit ans, je le connus.

Sa gloire naissante m'avait ébloui.

Et puis, il était Toscan... de Florence. Il en était fier; hors de Florence, on entrait en pays barbare.

Il parlait bien, dans cette belle langue toscane, plus pure, plus douce, spirituelle, moins solennelle que celle des Romains. Le proverbe : *Lingua toscana in bocca romana* m'a toujours semblé faux. L'italien qui m'enchante, c'est la langue de la Toscane sur les lèvres des Florentins.

Cecioni, lui, était orateur parmi les artistes du pays.

Il aimait à s'entendre; il en abusait; jamais cependant pour nous, naïfs Napolitains, pour

moi, très jeune, qui l'écoutais bouche bée, ravi de sa voix, de ses idées, de la forme toute littéraire de ses phrases. Il chantait admirablement avec une belle voie de ténor; et nos chansons populaires prenaient un charme nouveau du son de sa voix et de sa diction bien martelée.

Je l'admirais. Simplement comme un enfant et comme un artiste.

Cette première œuvre, qui d'un seul coup l'avait élevé de plusieurs échelons sur la montée de la Gloire, s'appelait *le Suicide*. Elle me sembla tout contenir, la beauté, la vie, la philosophie, la poésie avec l'amertume des suprêmes désespérances.

Je n'ai pas voulu la revoir depuis...

J'avais fait partager à ma femme tout mon enthousiasme.

On allait le voir, le grand homme, le charmeur!

Et c'était une fête, une joie, une fièvre de l'attente!...

Il avait besoin d'argent pour le voyage avec sa femme, une petite Napolitaine qui pouvait avoir seize ou dix-sept ans quand il l'épousa, six ans auparavant, et de laquelle il avait eu deux enfants.

— Tu verras aussi comme elle est jolie, la Louiselle, avec ses cheveux ondées, ses yeux noirs, ses lèvres roses et ses quenottes menues. (Une ingénuité de petite fille qu'il a dû jalousement cultiver.) Ça t'amusera. Ce sera charmant.

Il fallait donc de l'argent. Nous touchions, d'après les termes d'un contrat, douze mille francs par an. Pour un atelier, des modèles et la vie, c'était juste. Mais pourtant il y avait un bas de laine. C'est quand on a le moins d'argent qu'on peut faire des économies. Les nôtres montaient à six ou huit cents francs, qu'on expédia. Comme Cecioni vendait son mobilier, la somme pouvait suffire, semblait-il, puisque, malgré l'appartement très exigu, nous devions loger la famille.

Nous l'attendions.

— Ah! mais quand tu le verras! disais-je du matin au soir.

Au lieu de venir, il fit une nouvelle demande d'argent.

On engagea tout, on vendit même une belle étoffe de soie brochée qui devait faire une robe superbe. Mais... pour le génie, n'est-ce pas!

Cela ne suffit pas. Je m'engageai pour trois mille francs que j'envoyai.

Cette fois la famille arriva quelques jours plus tard, sans prévenir de l'heure, ce qui ne nous permit pas d'aller les attendre à la gare.

On sonna.

— Titine, c'est Adriano!

Et je me jetai dans les bras de mon ami.

La Louiselle suivait avec les deux petits.

Cecioni m'embrassa comme il fallait.

Puis :

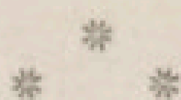
— Envoie donc payer les fiacres et décharger les deux bagages; les deux voitures sont à moi.

Il parlait français presque aussi bien qu'il parlait toscan.

Ma femme, au lieu de recevoir et dire les bonjours, appela la bonne, une Bretonne, brave fille et fort active... heureusement.

Lui, tout de suite à l'aise, amena la Louisa et les deux petits à l'atelier. Dès lors, il causa.

Ma femme s'occupa des colis, trop nombreux, pour lesquels dans nos petites chambres, avec les lits ajoutés, la place était insuffisante. Elle y pourvut.



On mit les petits plats dans les grands. Ils furent chez eux, cela, du meilleur de notre cœur.

A tous les repas, Cecioni parla... Quand les enfants le lui permirent cependant. Car leurs cris extraordinaires mettaient le voisinage en révolution.

Nous avions des verres mousseline très simples avec une tige fine. Ils étaient élégants et coûtaient peu. Ma femme, comme raffinement, y avait fait graver notre chiffre.

Puis j'avais acheté douze verres de Venise pour le champagne; ils étaient en assez grosse verrerie, mais d'une forme charmante.

Les deux petits, le Giorgio et la Louiselle, n'en voulurent plus d'autres. S'ils n'en trouvaient pas à leur place, l'orchestre commençait.

On leur donna les verres de Venise.

Ah! ces verres de table! les nôtres! Légers! Avec un chiffre!

Ils me valurent des réflexions bien amères. Pour un peu, Cecioni m'aurait donné du Sardanapale.

Il n'eut pas à m'en donner longtemps.

Il parlait. Sa fougueuse rhétorique se montait à mesure. Il frappait le verre sur la table et la mince tige se rompait comme un fétu.

On les remplaça doucement sans le chiffre.

Quant aux douze verres de Venise, onze y passèrent; et ma femme, par un coup de tête, cacha le dernier que je garde encore.

Les couverts sautaient souvent par la fenêtre. Nous allions les redemander dans le jardin voisin.

La Bretonne s'y refusa dès la seconde semaine. C'était moi qui devais descendre. Je recommençais les excuses et les explications chaque fois plus désagréablement écoutées.

Mais je n'osais plus demander à ma femme son opinion sur le grand homme.

Au surplus, les deux petits la consolaient. Elle se mit en tête de les rendre sages. En cachette, le père disait que les enfants avaient besoin de toute leur liberté physique et morale.

Quand ma femme les prenait pour leur conter des histoires, elle en faisait ce qu'elle voulait. Ils ne pensaient plus à d'autre liberté, ne voulaient plus voir père ni mère et le disaient avec la franchise à laquelle on les avait accoutumés.

La petite Louiselle, accroupie par terre, toute ronde, une merveille d'enfant, se berçait toute seule en fredonnant comme un gazouillement d'oiseau très exquis :

— Zia, zia, zia... (tante).

Et ne s'arrêtait que pour embrasser la robe de ma femme qu'elle tenait serrée dans ses menottes comme si elle craignait qu'on vînt l'enlever.

Le Giorgio, cinq ans, beau comme Apollon, s'asseyait sur un petit banc, faisait comme sa sœur; mais il écoutait les contes. Et quand ma femme s'arrêtait, lui, demandait, insatiable :

— Encore... encore, zia... c'est si joli! Tu parles si mal!

Le père, la mère, en dépit des théories, les battirent. Ils revenaient, têtus :

— La zia! je veux la zia.

Et la zia disait :

— Si vous faites du bruit, ah! bien! c'est méchant parce que ça me donne mal à la tête!

Ils se taisaient, obéissaient, marchaient sur la pointe des pieds. Des enfants adorables.

Mais j'avoue que mon grand ami!...

Et je me demandais avec inquiétude ce qu'en pensait ma femme.

Enfin, découragé, je hasardai l'enquête :

— Voyons! Et Cecioni? Ton impression?

— Ah! fit-elle, mon impression?... Dis donc, puisqu'ils cherchent un appartement, j'ai trouvé, moi, rue Lepic, dans leur prix... avec un balcon pour les enfants.

— Bon... Et... que penses-tu de... enfin!...

Je n'osais plus dire : son génie! Ce fut ma femme qui prononça le mot.

— Ah! pour le génie, dit-elle, en sculpture, n'est-ce pas, je n'ai rien vu d'abord, et puis, je ne m'y connais pas. Quant à ses idées!...

— Oui.

— Dam! Ici, ce n'est pas tout neuf.

Je m'en étais aperçu dès le premier jour, hélas!

* * *

Ils prirent le petit appartement de la rue Lepic.

Je présentai Cecioni chez Vibert, qui tout de suite fut parfait pour lui.

Il lui commanda son portrait, une petite

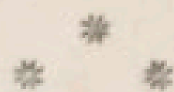
statuette payée 400 francs que Cecioni pouvait faire en deux ou trois jours; puis celui de sa femme. Et tout de suite, ingénieux et bon, il en parla. Plusieurs camarades arrivèrent. Tout cela pouvait se faire dans le premier mois.

Il entrait donc du premier coup dans un milieu d'artistes, gentils, aimables, tous en bonne situation, qui ne pouvaient le gêner et qui furent prêts à l'aider de tout leur bon vouloir.

Cela ne lui suffit pas. Il n'avait pas pris toute la place et leur en voulut de leur bonne grâce, les traitant de bourgeois à cause de la recherche et du goût raffiné que Vibert avait su mettre dans sa maison, comme il m'avait traité de bourgeois pour mes verres de cristal au chiffre gravé, les mêmes qu'il acheta, d'ailleurs, avant les meubles, quand il s'installa chez lui.

A l'entendre, les femmes se retournaient sur son passage; il arrivait chaque fois avec des aventures extraordinaires.

Vibert eut à se plaindre de lui, comme plusieurs autres qui eurent la générosité de ne pas m'en vouloir.



Si les deux petits aimèrent ma femme avec une violence extraordinaire pour leur âge et qui vint aussi de la contradiction, Cecioni, lui, l'exécra. Quant à la pauvre Louise, triste, effacée, ses sentiments ne pouvaient que refléter ceux de son mari.

Ce fut ma femme qu'il accusa de ses rancœurs.

Je l'avais pourtant prévenu que ma situation, dont j'étais tout heureux, était fort modeste. Le rêveur avait bâti je ne sais quel château de cartes sur son séjour en France, en m'écrivant qu'il accepterait même un emploi pour punir l'ingrate patrie et la priver d'un artiste tel que lui.

En peu de mois il avait eu, moitié par les engagements que j'avais pris, moitié par ses gains, une dizaine de mille francs.

Un jour que je le voyais sombre, je lui demandai de quoi il souffrait.

Il éclata :

— Je croyais que tu nous ferais trouver tout de suite une jolie maison avec un atelier tout prêt pour mon travail, telle enfin que je puisse

y recevoir d'une façon digne du grand artiste que je suis. Tu l'aurais fait...

— Avec quoi? tentai-je d'interrompre. Mais il ne le permit pas.

— Nous avons bien reçu là-bas quelque chose comme cinq mille francs. Une goutte d'eau...

— Pourtant hasardai-je, si tu n'avais pas acheté des manteaux de fourrure... puisque vous veniez par l'express... en coupé-lit...

— Des fourrures? Est-ce que ce n'est pas une nécessité dans ce chien de pays-ci?

— Et puis... tu sais... les sommets... on y arrive... avec du travail et du génie; du temps... et de la chance... On peut être heureux en attendant.

Son éloquence fougueuse me ferma définitivement la bouche.

— Tout ça, c'est Titine (ma femme). Elle t'a dit : Qu'est-ce que ça me fait à moi, les compatriotes? Nous n'avons pas tout ça; pourquoi l'auraient-ils plus que nous? Elle ne m'admire pas. Elle ne sait pas... elle ne comprend pas. Elle ne voit que les Français... Elle... elle... elle.

Elle!... il ne parlait que d'elle, ne s'en prenait qu'à elle.

Les esquisses faites en deux jours payées seulement 400 francs, c'était elle.

Tout ce qu'il avait attendu, les femmes éprises, les artistes ébahis, la fortune pas servie sur un plat d'argent. Elle lui avait tout pris, même l'amour des petits. Ce fut long. Il termina :

— Pour toi, j'ai cru qu'en artiste qui me comprenait, tu m'avais préparé la place qui m'est due et m'aurais fait entrer sur un *catafalco* (chez nous, cela veut dire un pavois).

— Ah ! lui dis-je, mon cher, il y a l'Arc de triomphe à Paris ; mais personne ne passe dessous.

* * *

Le Salon s'ouvrit.

Et cette fois pourtant, je retrouvai le Cecioni de mes... illusions d'enfant.

C'était un dimanche.

Nous arrivâmes au palais de l'Industrie. Là je rencontrai des amis et nous restâmes quelque temps devant la porte.

Lui, Cecioni, regardait et ne disait mot. Son mutisme, en somme, me mettait plus à l'aise.

Il faisait un temps superbe.

Une foule stationnait près de la porte d'entrée. Pas un murmure d'impatience. Des arrivées comblaient toujours les vides qui se produisaient à mesure. On attendait son tour sans une plainte; pas une lassitude se traduisant par une désertion.

Je quittai les camarades pour lui dire :

— Entrons.

Il appuya sa main sur mon bras, et je le vis étrangement pâle. Sa gorge se contractait.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Cette fois, il était fortement ému, sans ombre de cabotinage.

Après un long temps, il murmura :

— Non, je ne veux pas entrer. C'est assez pour aujourd'hui.

— ???

— Ah! ce pays! cette France! Ils n'y font même plus attention, tant c'est dans les habitudes! Ah! oui, c'est bien la grande France! Ce n'est pas chez nous... ni ailleurs qu'il serait donné de voir chose pareille! Tant de gens réunis, avec ce respect si simple, et qui perdent un jour de fête pour aller voir des tableaux...

Et tout le long de la route, il répétait en phrases heurtées :

— Être quelqu'un... ici... en France... ce n'est pas peu!... Ah! cette foule!... ce respect!... Pas une bousculade!...

Il s'arrêta net et me jeta cette phrase :

— Oui... il y a la France!... Et c'est le premier pays du monde!

*
* *

Hélas! il lui fut donné de l'admirer plus encore et de s'incliner, frémissant, vaincu, devant elle. J'en reparlerai le moment venu.

*
* *

Les compatriotes me faisaient un peu peur après cette expérience.

Jusqu'alors, je ne savais pas grand'chose de la vie, qui me fut clémente.

J'avais eu mes petites difficultés de jeunesse, pas bien lourdes. En arrivant à Paris, on m'avait fait un contrat qui m'avait permis de me marier dix mois à peine après mon arrivée. L'impression fâcheuse ne dura pas, Dieu merci! Je pris Cecioni comme il était; je le compris. J'excusai son humeur et n'en fis point porter le poids à d'autres.

En 1870, dès le printemps, nous retournâmes à la petite maison de la Jonchère, entre Bougival et Rueil. Là, nous avions de la place pour loger nos amis.

J'y vis arriver un jour mon cher compagnon d'enfance Carlo Cafiero... qui depuis fit parler de lui...

L'un et l'autre, nous avions vingt-quatre ans, Carluccio Cafiero était superbe; et les baigneuses de la Grenouillère le lui firent entendre quelquefois, à lui qui, au contraire de Cecioni, ne s'en vanta pas.

Les gens de nos provinces avaient fait bien des racontars sur son compte. Un fol, un dissipateur ignare et superbe.

A vingt-quatre ans, je le vis homme fait, esprit distingué, intelligent, parlant français, anglais, allemand, italien naturellement, le tout avec une rare perfection.

Il était grand et d'une force peu commune. On parlait de Barletta, des Salines, des souvenirs d'enfance, de l'école où nous étions ensemble.

Carluccio fut un camarade exquis, fraternel pour moi et pour ma femme, qu'il appelait quelquefois *la sorellina* (la petite sœur).

Une incomparable grâce, une légèreté d'esprit surprenante.

Très riche, il dépensait peu, bien qu'on ne le sentît nullement avare.

Il n'avait pas de besoins. Ses frères administraient les domaines, indivis comme les nôtres. Lui ne faisait rien, se laissait vivre. Il adorait les femmes de France, ne recevait jamais de lettres en dehors de celles du pays, de sa mère, dont il parlait avec adoration, de ses frères. Il y répondait sur un coin de table, très vite, gaiement.

Il faisait gaiement toutes choses, avec une apparente insouciance, pour laquelle ma femme le grondait :

— Carluccio, ce n'est pas raisonnable. Il faudrait faire quelque chose. Avec votre esprit... écrivez.

Il souriait, partait pour la Grenouillère et faisait la pleine eau tant que durait le jour.

Le soir, on bavardait.

Quatre jours par semaine, il restait avec nous. Les trois autres jours, il repartait sans donner son adresse. Nous croyions à quelque aventure.

Et puis, il y avait une petite modiste. Il en

parlait volontiers. Elle tenait un magasin vers le boulevard Saint-Michel. Ce qui l'avait frappé, c'est qu'en reconduisant les dames, elle faisait une révérence et « devenait toute petite ».

Il ne parlait jamais politique et semblait ne pas s'y intéresser, pour si peu que ce fût.

Un jour, il arriva, boucla sa valise et nous quitta subitement sans dire pourquoi, ni vers quel pays il se dirigeait.

— Je vous écrirai quand je saurai.

Un peu interloqués, nous échangeâmes un sourire, ma femme et moi.

— La petite modiste ! fut notre première parole après son départ.

Peut-être avait-il emmené la petite modiste. Mais c'est pour une cause plus grave qu'il partait.

Ces choses peuvent se dire maintenant. Ce sont vérités entrées dans le domaine public et qui firent du bruit en Italie. Carlo Cafiero était un conspirateur.

* * *

Vers 1872, peut-être plus tard, un jour, le député X..., l'un des mille de Garibaldi, vint nous

voir. Au cours de la conversation, il parla de l'Internationale et d'un procès qui venait d'avoir lieu, sans condamnation, je crois.

— Le chef de l'Internationale en Italie, ah ! le beau garçon ! Il a vendu tous ses biens pour servir sa cause. Un de vos compatriotes, don Peppino. Oui... il est de Barletta. Vous l'aurez connu. Je pense que vous êtes du même âge. De vingt-six à vingt-huit ans. Il se nomme Carlo Cafiero.

— Carluccio !... Je voudrais tant le voir !

— Je vous l'amènerai. Je voulais savoir avant... Il vous aime. Il m'a parlé de vous. Ah ! le brave garçon ! Savez-vous qu'après le jugement, le président des assises est venu lui serrer la main et lui a dit :

— Monsieur, mes opinions ne sont pas les vôtres. Mais vous êtes l'un des plus honnêtes hommes qu'il m'ait été donné de rencontrer.

* * *

Je revis Carlo Cafiero.

Il ne nous avait pas écrit pour ne pas nous compromettre.

A Londres, il avait connu Karl Marx, dont il parlait peu, et Bakounine qu'il adorait.

Il en parlait comme d'un saint, à l'âme aussi belle, aussi pure que le visage.

C'est Bakounine qui l'avait poussé vers l'étude. Il s'était mis au travail comme un petit garçon pendant plusieurs années.

Je crois qu'il vint nous voir deux ou trois fois; puis il partit.

Je ne l'ai plus revu. Je n'aurais pas su comment le retrouver.

A des années d'intervalle, je recevais un mot sans adresse et sans possibilité de répondre, à peu près libellé comme celui-ci que je retrouve:

« Mon amitié toujours fidèle pour vous deux.

« CARLO. »

Il fut souvent arrêté, conduit devant les tribunaux.

Mon frère m'apprit un jour que Carlo Cafiero, devenu fou, était dans une maison d'aliénés.

On m'a dit encore autre chose; un drame sombre et dont il ne convient pas de parler sans preuves.

* * *

1870.

Dans la petite maison de la Jonchère, la table était toujours mise et nous retenions à dîner tous ceux qui venaient nous voir. Les repas étaient simples, mais on était très gai.

Parmi les convives, une semaine ou deux avant la déclaration de la guerre vint un graveur italien nommé Cucinotta, qui vivait à Paris depuis son extrême jeunesse. Il était heureux et gai. Pas riche, mais satisfait de son gain. Il ne manquait pas de travail, aimait la France et ne l'aurait pas quittée pour la fortune qui lui faisait défaut.

— Pensez-vous souvent à l'Italie? demanda quelqu'un.

— Je ne sais pas. Je suis seul. J'ai vécu ici. Ce qui rattache au pays, c'est une famille...

Alors, il me sembla qu'une ombre de mélancolie, dissimulée jusque-là, passait dans sa voix et sur son visage morne.

Après la guerre je m'informai de lui.

— Pauvre Cucinotta ! Vous souvenez-vous ? Il a dit un soir chez vous que c'est ici qu'il mourrait.

Pressentiment? Ça n'a pas tardé. Il était bien l'être le plus inoffensif qui fût au monde. Pendant la Commune, il traversait la place de l'Opéra pour aller dîner chez un ami. X... l'aperçut un instant. Cucinotta fut pris avec des communards... et fusillé séance tenante.

*
* *

En 1870, je devais acheter un petit hôtel avenue de l'Impératrice, sur le conseil de James Tissot.

Je me rendis, mal décidé, chez M. Cohen, directeur de je ne sais quelle banque et qui en était le propriétaire.

J'hésitais beaucoup, car il s'agissait d'engager l'avenir. Cette maison était payable en dix ans, avec les intérêts comme loyer. Puisque je n'en avais pas le capital, c'était une grosse affaire et ma femme, toujours peureuse de ne pas faire honneur à ses engagements, avec une probité de provinciale que j'ai d'ailleurs comme elle ainsi que l'horreur de la dette, ma femme voyait la chose de mauvais gré. J'étais donc là plutôt pour me dédire.

Quelqu'un arrive, très pâle.

— Messieurs, la guerre est déclarée.

L'ami qui m'accompagnait me prend à part.

— Ce n'est pas le moment d'acheter une maison. La guerre... c'est le hasard. Nous ne sommes pas prêts...

J'eus un bourdonnement dans les oreilles.

J'étais décidé.

— Bah! J'ai foi dans la fortune de la France. J'achète la maison.

Et je signai l'acte d'engagement.

* * *

La guerre!

La première défaite!

Cecioni, ma femme et moi, nous descendons par la rue Laffite et nous arrivons sur les boulevards.

A gauche, à droite, jusqu'à la Madeleine, des milliers et des milliers d'hommes presque silencieux. On aurait entendu la voix d'un enfant.

La chaussée est vide.

Pour la première fois, j'ai compris l'écrasante grandeur du silence.

Qui donc avait donné le mot d'ordre! Personne. On était venu!

Qu'est-ce qu'on attendait? Rien... Et tout.

Cela se sentait dans l'air, cela s'imposait avec une impérieuse éloquence.

Ce peuple ne montrait ni douleur ni colère. Il y avait, dans l'ensemble des choses, une dignité poignante et surhumaine.

On entendit le roulement d'un fiacre.

Il arrivait lentement; un homme s'y trouvait debout. Il entonna la *Marseillaise*, que j'entendis pour la première fois.

Oh! je ne tenterai pas de rendre par un mot l'ardente émotion qui me saisit.

Après son passage, on reprit la lecture des nouvelles. Par espaces, un homme était monté sur un banc, lisait, parlait d'un ton tranquille. D'autres hommes l'écoutaient.

On décrétait la déchéance de l'empire.

Des quatre grands spectacles qui planent au-dessus des autres en ma mémoire d'homme, je ne sais rien d'aussi grand que celui-là.

C'est la chose inoubliable qui domine toute une vie. Ce jour-là, j'ai vu l'âme de la France et j'ai senti battre son cœur.

Jusqu'alors je l'avais aimée. De ce jour j'en fis ma patrie.

Quand j'eus à me plaindre des Français, gravement quelquefois, j'ai eu la faiblesse d'en souffrir parce que je suis un homme, et un homme d'une effrayante sensibilité... que je cache par orgueil ou par pudeur de moi-même. Jamais mon amour, ma passion pour la France n'en furent altérés.

J'évoquais la grande journée en me disant :

— Ces mêmes hommes, voilà ce qu'ils deviennent aux jours de l'histoire.

* * *

Quant à Cecioni, jusqu'alors, il aimait peu la France, malgré l'épisode que j'ai conté le jour du Salon. Il lui en voulait du rêve manqué, de l'absence d'une apothéose à sa folie.

A l'annonce de la première défaite, il s'oublia soi-même, pour la première et la seule fois de sa vie.

Je le vois encore.

Boulevard des Italiens, ses jambes tremblaient si fort qu'il ne put marcher. A peine pouvait-il se tenir debout.

Il s'appuya sur la muraille et resta là, muet, les yeux grands ouverts. Puis il fit : Oh!

Et les larmes jaillirent en un sanglot si cruel, si plein de douleur, que notre tendresse lui retourna toute, sans altération, sans mémoire des petits ennuis passés, prête pour n'importe quoi, comme elle le fut dans l'avenir.

Ses larmes coulaient d'une source intarissable. Il ne songea pas à les essuyer.

*
* *

Août 1870.

. . . .

Station de Mâcon.

Les trains, irréguliers, s'arrêtaient longuement partout. A Mâcon, deux heures d'arrêt.

— Bon! pensai-je, une belle gare avec la grande trouée sur le ciel. C'est un tableau. Je vais l'indiquer. Dès le retour, nous reviendrons. ici pour quelque temps.

Je pris un album et me mis à dessiner.

Ma femme, qui s'était éloignée pour acheter des journaux, se rapprocha vivement.

— Peppino ! tu n'y penses pas ! On croira que tu prends des plans...

Je voulus serrer l'album. Elle m'arrêta.

— Non. Continue ; maintenant, il est trop tard. Un gendarme rôde autour de nous.

Je continuai ; mais je sentais fort bien l'attention de l'homme à qui je tournais le dos.

— Sois calme, dit-elle. Il va nous parler.

En effet, un gendarme surgit à mes côtés. Il avait l'air d'un brave homme et ne mit nulle animosité dans son enquête :

— Vous êtes étranger, monsieur ?

— Oui. Je suis Italien.

— Qu'est-ce que vous êtes, de votre état ?

— J'ai compris, dis-je en souriant.

Puis me tournant vers ma femme :

— Explique, toi qui parles français.

Il demanda :

— C'est votre femme ?

— Voilà mon passeport. C'est ma femme.

— Une Française ?

— Oui. Moi, je suis peintre... artiste.

— Donnez-moi le livre sur lequel vous écrivez.

— Je n'écris pas ; je dessine. Le voilà.

— Vous dessinez?... La gare de Mâcon?... Pourquoi faire?

— Pour faire un tableau.

— D'une gare?

— O mon Dieu, oui.

Ma femme, à son tour, commença les explications. Il écoutait avec une bienveillance évidente.

Nous étions très jeunes; j'avais un peu plus de vingt-quatre ans. Et, dans son bon sens, le gendarme ne jugea pas que nous fussions des gens bien dangereux. Il nous dit pourtant avec douceur :

— Vous savez, j'ai des ordres et je ne suis pas le maître. Oh! je ne doute pas de ces explications-là, mais j'ai des chefs. En ce moment, ce que vous faites est dangereux. Vous comprenez. Les espions de la Prusse courent le pays...

— Je ne suis pas Allemand.

— Ils ne le sont jamais, ceux que nous prenons. Espions tout de même, et moi, je dois faire mon devoir.

— Sans aucun doute.

Il continua :

— Mais ne vous inquiétez pas. Expliquez

paisiblement votre affaire. Si vous êtes dans le droit on ne vous dira rien.

Il s'éloigna.

Quelques instants après, ce fut un monsieur fort distingué qui se présenta, d'ailleurs, avec une absolue courtoisie.

J'avais non seulement des papiers en règle, mais encore, par hasard, ma carte d'exposant au Salon se trouvait dans mon portefeuille.

Nous causâmes un peu longuement. Il termina par ce conseil :

— Monsieur, vous êtes jeune, tout cela est fort imprudent par le temps qui court. Ne recommencez pas ailleurs ce que vous avez fait ici. Pour moi, je n'ai pas l'ombre d'un soupçon; mais d'autres pourraient ne pas comprendre, et le salut de la France vaut bien même une injustice... même... ce que vous voudrez. Vous avez l'air de deux enfants. Laissez-moi vous dire comme à des enfants qu'il ne faut pas jouer avec le danger...

Je le remerciai. De braves gens, en somme. Ils avaient raison. Nous repartîmes avec le train sans autre aventure.

Cependant, j'eus l'impression que nous étions

épiés jusqu'à la frontière. Il me sembla que mes bagages avaient été visités.

Un homme nous parut être un agent provocateur. Il parlait... il parlait... Un engagé se plaignait d'aller à Chambéry pour apprendre des manœuvres, au lieu de se battre tout de suite.

Il était jeune, enthousiaste. Et sa colère contre l'empire se traduisait en paroles violentes.

Je lui glissai dans l'oreille :

— Attention, monsieur. Regardez notre compagnon. C'est un espion. Taisez-vous.

Il murmura :

— Merci. C'est vrai.

Et l'homme parla dans le vide. Nul ne lui répondit plus.

*
* *

Notre maison de la Jonchère fut l'avant-poste des Prussiens, et nos meubles barricadèrent les fenêtres.

C'est là que Vibert fut légèrement blessé, près de la petite villa dévastée où nous avions dîné si gaiement, il y avait peu de semaines.

* * *

Vibert m'en parlait en contant les misères du siège.

— Nos amis venaient partager les repas, disait-il. On servait généralement du bœuf braisé garni d'une carotte, toujours la même. Un jour pourtant, un indiscret la mangea. Depuis lors on servit le bœuf braisé sans carotte. Il n'y eut pas moyen de la remplacer.

* * *

Naples, 1871.

C'est au printemps de cette année que j'entendis le salut de nuit des pêcheurs.

Il paraît que cette coutume a disparu.

Par un beau soir de pleine lune, je pris une barque à Santa-Lucia.

Tout le monde sait combien sont claires ces nuits-là sur le golfe de Naples. Nous y avons lu des lettres.

Le pêcheur, en prenant les rames, demanda :

— Pour combien de temps, Excellence?

— Pour longtemps.

— Des heures?

— Oui. Des heures.

— Voulez-vous... jusqu'à la mi-nuit?

— Plus encore si tu veux.

— De quel côté?

— Où tu voudras. Loin des côtes.

— Vers la pleine mer?

— Oui.

La barque fila rapidement.

Tout le panorama du golfe et des îles se dessinait dans une transparence bleuâtre.

Quand nous fûmes très loin, le pêcheur, alentit la course. Et la barque glissait, toute légère, au mouvement régulier des rames; l'homme se mit à chanter la barcarolle de *Masaniello*, la même, dit la légende, au son de laquelle se fit la révolution, car elle est rythmée comme une marche :

Mezza lo marenaro
Ajut' ajuta,
L'aria bella.
Tu mi faj morir, Nennella,
L'aria fina, fina
Squaglia in bocca lo canellino,
Bing, bim, bom,
Tu mi faj morir à me !

Mal traduisibles, ces paroles ont peu d'intérêt. Les notes du chant, avec la belle voix juste du marin, mêlées au bruit des flots, dans l'air d'une sonorité particulière, par cette nuit d'ivresse, dans cette lumière qui n'est ni le jour ni le soir, mais l'idéale clarté des rêves, les notes de ce chant me parurent contenir toutes les émotions fugitives de la vie, bonheurs traversés de détresses; inexplicables angoisses, pressentiments mêlés de souvenirs.

L'homme se tut.

Rien par l'espace, ni chants, ni murmures. Et, tout autour de nous, l'immensité.

L'heure passait dans un oubli berceur.

Tout à coup l'horloge de quelque chapelle sonna les coups de la douzième heure.

La dernière vibration résonna dans l'espace pour aller s'évanouir au loin vers l'horizon.

La paix, de nouveau, s'étendit autour de nous.

Soudain, d'une barque lointaine, une voix de pêcheur commença :

Santa notte! La buona notte!

Quatre mots sur la même note répétée, comme le *Allah! il allah!*

Le son s'étendit, s'élargit, s'éleva dans le vide sonore de l'espace.

Alors sur le mode grave, une autre voix répondit :

Santa notte! La buona notte!

Un troisième reprit à son tour les mots du salut de minuit.

Puis, de toutes les barques, les unes après les autres, sur tous les modes alternés, avec, ensuite, des ensembles d'une justesse extraordinaire, on répondit :

Sainte nuit! La bonne nuit!

Le pêcheur avait retiré son bonnet.

Quand la dernière note, en s'éteignant, vint mourir sur les flots, son visage se recueillit. Il fit le signe de la croix avec une piété primitive et pria lentement à voix haute ces admirables et simples paroles :

— Que la paix soit avec ceux-là qui sont en mer!

* * *

Dès notre retour en France, peu de temps après la Commune, il fallut pourvoir à se loger.

Peu de meubles nous restaient. On avait sauvé les études, une table Louis XIII que j'ai encore. Notre voiture fut la dernière qui rentra dans Paris avant le siège.

Le petit hôtel de l'avenue de l'Impératrice n'était pas prêt, parce qu'on le surelevait d'un atelier.

Pour six semaines ou deux mois, je louai la moitié d'une maison toute meublée sur les hauteurs de Bougival à Louveciennes, chez d'anciens pâtissiers retirés des affaires.

C'est là que je revis Cecioni.

Un jour à l'improviste, il tomba chez nous. Nous n'avions qu'un nombre de chambres très limité ; mais on lui fit place.

Il était venu seul cette fois.

Comme à l'ordinaire, son premier mot fut :

— Peppino, envoie donc payer la voiture.

D'ailleurs, il vint à Paris presque chaque jour ; et chaque fois il y eut une voiture à payer.

Nous, naturellement, nous prenions le tramway qui venait de Rueil à la machine de Marly. Là, restait à monter une côte assez dure qu'on appelle le Raidillon.

— Si tu prenais le tramway, hasardai-je timidement.

Il me regarda, féroce, et dit d'un ton résolu :

— Oh ! mon cher ! moi !... Je ne monte pas de raidillon.

J'avais eu la faiblesse de m'occuper de la vente d'une merveille d'ailleurs, l'*Enfant au coq*, acheté par M. Stewart. A ce voyage, Cecioni en vendit le droit de reproduction que M. Stewart pensait avoir acquis avec l'œuvre. Je ne sais pas quels sont les usages pour la sculpture ; mais M. Stewart se crut lésé. Je pense que cela ne m'en fit pas un ami...

Cecioni apportait aussi trois reproductions de statuettes en terre cuite. C'étaient deux portefaix florentins, et une femme qu'il appelait *jeune élégante*. Il voulut faire donner quinze cents francs sur ces trois petits personnages.

Mais, comme je l'avais compris tout de suite, Reitlinger, mon marchand de tableaux d'alors, se contenta de sourire.

— Peppino, décida Cecioni, c'est une question d'amitié ; réponds pour moi, il me faut ces quinze cents francs.

Cela faisait quatre mille cinq cents dont je répondais pour lui, car, sur ses gains, il n'avait pas remboursé les trois premiers mille que je devais

encore, pas plus qu'il n'était question de l'argent que je lui avais personnellement fourni sur nos économies.

Mais il était en proie à de tels états nerveux que je souscrivis encore sa demande

On trouva les quinze cents francs sur ma caution.

Il alla les chercher lui-même à Paris.

— Alors, puisque tu passes par la rue de Laval, apporte-moi donc le tableau que j'ai fait réentoiler, demandai-je.

C'était un tableau assez important, fini, vendu, sur le prix duquel je comptais. Quelques coups de pinceau après le réentoilage et je le donnais.

A six heures, Adriano rentra, toujours agité, toujours essoufflé.

— Peppino, envoie donc payer la voiture.

— Bon, dis-je ; est-ce que tu rapportes le tableau ?

— Ah ! fit-il en se frappant le front, puis la poitrine. Après quoi, il leva les bras au ciel en poussant des gémissements.

— Quoi, tu l'as oublié ? Ça ne fait rien. Titine ira demain le chercher.

— Non... *Corpo di Bacco !*... Non... Je l'ai pris

chez... Ah !... Comment ça se peut-il?... C'est vrai !... J'avais ce tableau !... Qu'est-ce qu'il est devenu ?...

— Comment ?... Mon tableau ?... Perdu ?...

Il s'arracha les cheveux, s'emporta, déclara que les tracas, l'affairement dans ce chien de pays-ci, lui faisaient perdre la tête.

— On ne se retrouve plus dans un tel va-et-vient. Les Français passent leur vie dehors. Il faut se débattre partout... C'est un encombrement dans les gares, et dans les trains...

J'interrompis :

— Mais mon tableau ?

— Je ne sais pas. Je l'avais... peut-être encore à Rueil...

La voiture non payée stationnait.

C'était l'heure du dîner. Mais mon tableau !

Je montai dans la voiture et je partis pour Rueil.

Je rentrai vers neuf heures ou neuf heures et demie. Pas de tableau.

Le lendemain matin, sur le conseil de quelqu'un, je le fis tambouriner.

A Louveciennes, à Rueil, à Bougival, sur tout le parcours.

Peine perdue !

Je le retrouvai pourtant, deux jours après, dans un café où Cecioni s'était arrêté, détail dont il avait perdu le souvenir.

* * *

Son argent serré dans son portefeuille, il commença le portrait de ma femme.

Elle disait :

— Mon Dieu, moi, je préférerais bien qu'il retournât chez lui. Si je veux des portraits, tu m'en feras. Tu sais, moi, la peinture, ça me suffit complètement.

Mais il y tenait. Je crois qu'il y tenait d'autant plus que ma femme l'encourageait à ne pas prendre cette peine.

— Et puis, voyez-vous, Adriano, un portrait de moi, ça ne vous amuserait pas beaucoup. Nous nous comprenons si peu l'un et l'autre.

Cette observation, facile à faire, parut le stupéfier. Il prit une mine si tragique, que je fis à ma femme des signes désespérés. Il roulait son front sur les mies de pain de la table ; elle me répondit par gestes :

— Je ferai ce que tu voudras ; mais tu verras comme ça tournera mal.

Et puis de sa voix posée :

— Mais mon cher Adriano, ce que j'en dis, c'est pour vous éviter de la fatigue et la perte de votre temps. Moi, vous pensez bien que ce portrait me fera...

Elle hésita pour dire « grand plaisir ». Mais enfin, les deux mots sortirent.

On commença.

La petite statuette s'annonçait d'une façon charmante et l'antipathie de Cecioni ne s'y montrait pas.

Déjà les épaules, le col, la nuque, la forme du visage, la silhouette y étaient. Et l'interprétation du sculpteur, fine et charmante, me ravit.

Je commis la faute de ne pas assister à la fin du travail et j'allai à Paris un jour.

C'est dans la salle à manger donnant sur le jardin qu'il s'installait.

Les propriétaires de la maisonnette, habitant avec nous l'autre moitié, regardaient à distance, en ayant l'air de soigner le jardin, tout inquiets de cette terre glaise humide près de leur mobilier.

Une scène malencontreuse se produisit entre le sculpteur et son modèle.

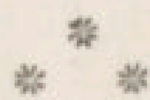
Adriano, dans un accès de lyrisme rageur, effondra d'un coup de poing le petit chef-d'œuvre commencé.

Ma femme prit peur, malgré le calme apparent qu'elle put maintenir. Elle se dirigea vers la porte et, quand elle vit les propriétaires à peu de distance, elle parla :

— Vous le voyez, mon pauvre Adriano, l'expérience est concluante. N'en parlons plus.

Pendant le dîner, Cecioni fut assez mal à son aise.

Il nous quitta le lendemain.



De retour à Florence, il m'écrivit :

« ... *Mio caro*, tu prendras à ton compte les sommes dont tu as répondu. Moi, je ne peux pas me mettre encore des embarras sur les épaules. L'ingrate patrie..., etc. Pour te rembourser, garde les *Deux portefaix* et la *Jeune élégante*. Vends-les. Place-les dans ton atelier... Fais-en ce que tu voudras. »

Ma femme regarda les statuettes d'un air...

J'étais tout à fait de son avis, hélas !

Puis elle me dit :

— Écoute, Peppino, vraiment, la sculpture de caractère... ça n'est pas joli, joli ! Et puis désormais, ne soignons plus le génie des autres. Ça n'est pas dans nos moyens, tu sais. Quatre mille cinq cents francs de dettes et nos économies disparues, c'est raide tout de même. On s'en tirera ; mais, je t'en prie, laisse-moi répondre à l'avenir pour les questions d'argent. Si nous avons une gloire à soigner, c'est la tienne...

Et ce fut elle qui répondit désormais.

*
* *

Nous sommes restés bons amis cependant.

Cecioni travailla de moins en moins. A diverses époques, il alla de lui-même se réfugier dans la maison de santé d'un aliéniste connu en Toscane.

*
* *

A Louveciennes, ces événements, ces fugues, les tableaux tambourinés, les statuettes cassées,

mes amis trop jeunes, produisirent le plus déplorable effet sur nos propriétaires. Il y parut le jour de notre départ.

Jusque-là, nous les avions trouvés obséquieux jusqu'à l'importunité, malgré les tours plus ingénieux que méchants d'un camarade, quelque peu mon élève, un élève de vingt ans d'une extraordinaire paresse, que j'appelais « Queue de billard » à cause de sa haute taille et de sa maigreur extrême.

Puis, j'avais, moi, vingt-cinq ans, que je ne portais pas. Artiste avec ça, une jeune femme...

La note de clous, de torchons usés... les détails des réclamations furent, non pas amusants, mais écœurants.

Pour surveiller l'embarquement de nos malles, des toiles, des chevalets, le pâtissier resta sur le seuil du premier jardin, devant la voiture.

La femme, une vieille, haute et patibulaire, avec une énorme taille raide, large, longue et deux frisures soignées de cheveux teints encadrant son visage aigri, la femme avait été dénommée jadis la « belle pâtissière ». Elle voulait ouvrir nos malles et voir si nous n'emportions rien.

Elle fut d'autant plus insolente que ma femme était seule à la maison.

Quand j'arrivai, je n'eus pas besoin d'intervenir en cette affaire. Les deux déménageurs s'en étaient chargés.

Il paraît que le bonhomme avait insinué que nous n'étions certainement pas des gens mariés.

L'un des déménageurs, un faubourien de Paris, jeune et robuste gaillard, était en train de prendre le bonhomme à partie, quand je fis mon entrée.

Il disait :

— Ah! là! là! D'où donc qu'elle sort, la vieille enragée qu'est là-dedans. Si j'étais à la place des petits, c'est moi qui ferais danser sa vaisselle, ses casseroles; et elle avec. Ah! ben, ces petits, je ne sais pas s'ils ont passé par la *Mairerie;* mais ils sont d'âge à s'aimer pour leur plaisir, si c'est dans leur idée... et je leur donne ma bénédiction. Voyez-vous, c'te vieille Mathusalem que ça gêne? Y a pas besoin de lui demander ses papiers, à elle, pour savoir qu'elle date au moins de Jésus-Christ.

Le pâtissier rentra prudemment chez lui pour s'enfermer avec la « belle pâtissière », et nous

eûmes tout loisir pour enlever jusqu'à la maison, si nous l'avions voulu.

*
* *

C'étaient les Berne-Bellecour qui nous avaient trouvé ce logement. Il eût été facile à ces boutiquiers de savoir à quoi s'en tenir sur notre compte. Ils le savaient sans doute au surplus. Simple méchanceté d'une vieille femme.

Les déménageurs achevèrent seuls une besogne peu compliquée pendant que nous allions dire adieu à nos voisins les Berne-Bellecour.

*
* *

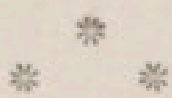
Ils habitaient une jolie villa près du surveillant de la machine de Marly. Quoique très jeunes, ils avaient déjà trois ou quatre enfants.

Berne-Bellecour était grand et fort beau avec des yeux superbes. Mme Berne-Bellecour avait l'air d'un enfant, bien qu'elle fût plusieurs fois mère.

Je n'ai jamais vu de visage plus pur; une tête claire de Vierge avec de longs cheveux dont la

natte épaisse, très serrée, se déroula un jour que nous prenions en bande des leçons dans un manège. Cette belle natte descendait plus bas que ses genoux.

Chez elle, habitait provisoirement la jeune veuve d'Edoardo Zamacoïs, mort en Espagne, à vingt-huit ans, je crois, pendant la guerre.



Tous les peintres du cercle Vibert se souviennent de Zamacoïs. Il était plein de talent, d'esprit subtil; un homme d'une jolie laideur avec une figure longue et fine de blond Espagnol aux grands yeux clairs, au nez mince et long. Sa barbiche en pointe allongeait encore le menton.

Zamacoïs était élève de Meissonier.

On l'avait remarqué dès ses débuts.

Il eut un gros succès avec son tableau l'*Éducation d'un prince*, dans lequel il avait peint son propre visage, pâle, fin, railleur, plein de caractère pour le personnage d'un bouffon.

Mme Zamacoïs resta veuve avec le plus joli petit garçon blond qui se puisse voir. Il s'appelait

Miguel (Miguelito), nom charmant sur des lèvres espagnoles. Elle était alors enceinte et mit au monde une petite fille qu'on appela toujours la Ninine.

Si la vie ne fut pas facile pour la jeune veuve, les Vibert et les Berne-Bellecour lui furent une famille dévouée. La vente des tableaux laissés par son mari, que plusieurs parmi nous achetèrent, la mit à l'abri des grosses difficultés.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVE

1872.

. . . .

A l'observatoire, Palmieri demeurait en permanence depuis plusieurs semaines. Il notait les mouvements intérieurs de la montagne ; l'éruption se produirait bientôt, mais le péril n'avait rien d'imminent.

Tel fut le diagnostic officiel.

Les guides, gens d'expérience, haussaient les épaules et secouaient la tête.

— Don Peppino, voyez-vous, les savants !... Qu'est-ce qu'ils en connaissent, de la montagne ?

Elle est à nous, de bas en haut; de père en fils, elle nous a donné le pain et le macaroni, la belle montagne. Eux, les savants, ils écrivent, ils font des chiffres... et, dites-le-moi, vous, don Peppino, ce que les numéros ont à voir là-dedans? Voyez-vous, le Vésuve, c'est la *caldaja* (chaudière). Mettez votre oreille par terre... là... entendez-vous, comme elle bouillonne, la lave? Et ça monte! Au bord, il faudra bien que ça éclate peut-être? Pas besoin d'*osservatoire*, allez, pour deviner ça! *Excellenza*, tenez-le vous pour dit : nous l'aurons au temps pascal.

Et le temps pascal était proche.

Depuis un an, j'allais y travailler tous les jours.

Entre l'aller et le retour à cheval et la montée du cône sur le dos des guides, cela faisait six heures de voyage quotidien. Mais j'avais alors vingt-six ans, bien que je fusse marié depuis trois années; et je ne connaissais pas la fatigue.

Dans les premiers temps, ma femme venait jusqu'à la maison blanche, sise à mi-route, et m'attendait là, dans le jardinet parfumé de menthes et de giroflées.

Plus tard, force lui fut de garder la maison.

Mais je la retrouvais le soir, gaie comme toujours de sa gaieté tranquille.

J'arrivais, l'hiver, après les deux heures de nuit (sept heures du soir), blanc de poussière, un peu las, content comme un dieu. Bientôt lavé, changé, devant la nappe de grosse toile blanche, toute fatigue disparue, je me sentais si bien, heureux de vivre, l'âme élargie, les yeux encore remplis de la grande vision. Ah! la bonne vie! je l'ai constaté plus tard, elle m'a gardé différent des autres. C'est pourquoi, parmi le monde, mon esprit s'effare et ne comprend plus.

J'habitai d'abord le *Palazzo Scognamiglio Vico Capella Reale*, à Portici.

Puis, je découvris un petit pavillon charmant et délabré, bâti sur l'ancien emplacement d'Herculanum; il faisait partie du palais royal et me fut loué pour quelques centaines de francs. Les chambres étaient vastes, incommodes, peintes à la chaux. Mais les larges fenêtres s'ouvraient sur l'horizon sans limite. Une grande terrasse de pierre ajourée dominait le bois et le golfe. J'avais un jardin rempli d'orangers, de citronniers, de cactus, de néfliers du Japon, fleuri de giroflées, de myrtes et d'églantines.

Un silence très doux, très particulier autour de la petite maison. Quelquefois, le chant lointain d'une berceuse passait dans l'air sonore, ou bien c'était le cri guttural d'un fou qui vaquait en liberté dans un jardin du voisinage.

Quand il apercevait ma femme, il la regardait d'un air soupçonneux, l'œil fixe. Souvent il s'éloignait tout à coup sans rien dire; d'autres fois, il l'interpellait pour lui lancer des paroles tendres ou des injures qu'elle ne comprenait pas, mais dont elle avait peur.

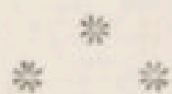
On racontait que cet homme était deveuu fou pour avoir tué jadis un serpent; or il y a là-bas cette superstition que le serpent *assassiné* prend la vie ou la cervelle de l'homme.

*
* *

Par les beaux soirs de lune pleine, on se réunissait sur la terrasse. Des artistes, venus de Naples, chantaient les vieux airs en s'accompagnant sur la guitare. D'autres dansaient la tarentelle avec de très vieilles femmes, à tournures de sorcières, qui, seules, avaient encore gardé

les mouvements rythmiques de la danse d'autrefois.

Pour le souper, les convives s'asseyaient sur la balustrade; on faisait plusieurs salades de concombres et de tomates parfumées de marjolaine; du pain, du jambon fumé, des conserves de piments au vinaigre, des olives, des anchois, des melons d'eau, composaient le menu, facile à préparer, que les convives organisaient eux-mêmes sur une table de bois blanc, mangeant à deux dans la même assiette et buvant dans le même verre quand ils étaient trop nombreux.



Cela tient-il aux contes dont on amusa mon enfance, à la race, à ces observations inconscientes qui se dégagent des événements de la vie? J'ai une superstition qui fait ma force.

J'ai foi dans mon étoile.

Il m'a toujours semblé que mon Destin marchait à côté de moi, sachant la route, m'indiquant les choses précises qu'il fallait saisir, écartant les dangers de toute sorte auxquels j'ai couru tant de fois.

Car je suis un homme heureux et j'ai toujours atteint la réalisation que j'avais souhaitée.

(A ce propos, il me souvient qu'une fois, après dîner, dans l'atelier, Goncourt prétendit que cette absurde vie ne valait pas d'être vécue et demanda lequel de nous consentirait à la recommencer. Tous, nous étions des artistes et des hommes plus ou moins heureux, au sens général; je fus le seul à me déclarer pleinement satisfait... ainsi que ma femme d'ailleurs.)

Je reviens à ce temps pascal de 1872.

Une fois de plus, mon Destin me montra sa vigilance.

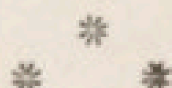
J'étais installé près du cratère, à ma place habituelle, et je travaillais au tableau qu'acheta plus tard le comte Lanckoronsky.

Tout à coup, sans raison apparente, je transportai mon attirail un peu plus loin.

A peine m'étais-je éloigné qu'une large fissure s'ouvrit à la place précise où je travaillais depuis un mois; le jet de pierres et de lave arriva jusqu'à moi sans me blesser.

— *Nèh!* don Peppino! cria le petit *Galibardi,* gamin de douze ans, qui portait mon bagage et m'amusait par l'imprévu de sa conversation; c'est

un miracle de saint Janvier. Donnez-moi un sou; je veux lui mettre un cierge.



Vers ce temps, je vis passer une caravane près de moi, sept ou huit voyageurs allemands, escortés par la légion des guides, des porteurs, de tout ce brave petit monde qui vit de la montagne.

Ils me saluèrent tous au passage :

— Bonjour, don Peppe.

— *Giorno 'ccellenza.*

Familiers et respectueux, avec une note particulière d'affection qui frappa les touristes.

L'un d'eux me regarda longuement, s'arrêta, repartit. Mais j'entendis qu'il s'étonnait et demandait dans un italien très pur qui je pouvais bien être. Et le doyen des guides répondit :

— C'est don Peppino. Il a semé sur la montagne les pièces de douze carlini (les pièces de cent sous).

Ce curieux était le *notre Fritz* des Allemands, fils de l'Empereur Guillaume (1).

(1) L'empereur Frédéric.

Le lendemain, à mon tour, je m'informai.

— *Nèh!* mes enfants! Une bonne journée pour vous, hier. Peste! vous accompagniez la cour d'Allemagne!

— *Ouais!* fit le vieux Cicillo, vous croyez ça, vous, don Peppino. Ils étaient sept ou huit. Nous ne pouvions pas leur demander de l'argent, n'est-ce pas? Et puis, c'était l'ordre. Mais dame! un fils d'empereur, c'est riche. Il nous a donné... non... devinez...

Tous murmuraient, grondaient et riaient.

— Vous ne trouverez pas, don Peppino. Il nous a donné quarante francs pour vingt-deux hommes!

*
* *

— Don Peppino, vint me dire, non sans solennité, le doyen des guides, à présent, plus de Vésuve!

— Que dit Palmieri!

— Le savant? Rien. Mais nous!... La croûte remue... ça gronde tout auprès. Cette nuit... demain... tout à l'heure peut-être la montagne va flamber!

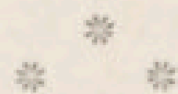
— Vrai?... J'y cours.

Il étendit la main.

— Non pas, don Peppino. Il ne faut braver ni Dieu, ni saint Janvier.

— Rien qu'au pied du cône?

— Pas même. On ne sait jamais par où ça peut craquer.



L'amour du Vésuve — de la montagne — m'était venu comme il vient à tous, et surtout alors, avant les ingénieurs qui mirent un funiculaire sur ses laves et gâtèrent, d'un coup d'industrie, cette beauté, sauvage aux heures de silence, et superbe de gaieté quand montaient les lourds carrosses miroitants et les mules harnachées de pourpre et de cuivreries.

Je voulais voir. Ma femme, paisible, approuva.

— Bien. Allons.

— Tu veux venir? Mais le danger?...

— Bon, dit-elle. S'il y en a pour moi, c'est qu'il y en aurait pour toi aussi. Qui avons-nous dans le monde en dehors l'un de l'autre?

Et je restai. Mon destin, toujours.



Vers une heure du matin, les deux peintres Federico Rossano et Marco de Gregorio vinrent m'appeler.

— Alerte, Peppino ! la montagne flambe.

En un instant, je fus prêt. Nous montâmes lestement le Vico Cecere et la route nationale.

La rouge lueur incendiait la terre et le ciel malgré la dense fumée. Des femmes, éperdues, les cheveux épars, souffletaient leur propre visage.

— Ah! saint Janvier! Nous sommes morts! Nous! Et les autres! Et aussi les petits; et les vieux encore! San Gennaro, qu'est-ce que nous t'avons fait? Manque-t-il de cierges à ta chapelle! N'avons-nous pas prié sur les genoux et baisé la terre en gardant sur nos lèvres la poussière de lave? Oh!... *porco* de saint Janvier, tu fais méchamment. Quand il te plaît, tu peux bien arrêter cette mer de feu; dans les temps passés, tu le fis bien voir. Viens vite, accours sur ton grand cheval en or.

La montagne crépitait. La lave dévorait tout

sur son passage. A distance, la chaleur desséchait les arbres. Ils faisaient *pffff*, puis flambaient comme des allumettes.

Nous allions devant nous, par les chemins âpres des scories anciennes. Les familles fuyaient avec des fardeaux, traînant des grappes de vieillards et d'enfants, criant l'appel à la madone, et plus encore qu'à la madone à saint Janvier.

L'aube éclaira l'immense désastre.

Il fallait partir. J'allai retenir un carrosse qu'on plaça chez moi dans le *cortile;* puis, le portail fermé, je fis une étude.

La foule fuyait toujours; on emportait même les mourants. Le grand jour était venu, jour de soleil ardent; et ce qu'on entendait, c'était le hurlement immense d'un peuple qui s'unissait au grondement de la montagne.

Plus de charrettes, de brancards, de mules ni de chevaux.

On apprit qu'une voiture stationnait chez moi. Ce fut vers dix heures. La porte fut attaquée.

— *Sono li dentro. Hanno cavalli e carrozi. Ammazzategli! Ammazzate!*

(Ils sont là dedans. Ils ont chevaux et carrosses; tuez-les. Tuez.)

La foule s'amassait et jetait des pierres.

Je ne travaillais plus. Debout sur la petite terrasse intérieure, un revolver au poing, des cartouches dans la poche, je pris ma femme près de moi.

Comment la porte résista-elle? Combien de minutes dura l'assaut!

Un cri d'épouvante domina soudain tous les bruits.

— Le Pin!

Les assaillants abandonnèrent le siège et s'enfuirent.

Le Pin, c'est le fléau, prompt comme le vent et le nuage, qui, s'éparpillant, couvrit Pompéi pour des siècles. Un peu de brise... et nous n'avions plus le temps matériel de fuir.

Droite, immense, la colonne s'éleva, s'élargit comme la feuillaison de l'arbre et lentement tomba sur les pays d'alentour.



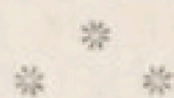
Ma femme et donna Filomena de Gregorio, allaitant une petite fille de cinq semaines, prirent place dans la voiture qu'on remplit d'études.

Je les accompagnais à cheval pour les protéger, car on les eût jetées à terre en chemin pour s'emparer de la voiture.

De Resina, Portici, San-Giovanni à Teduccio jusqu'au pont de la Maddalena, nous fûmes insultés et menacés par la foule; deux fois nous fûmes attaqués sérieusement. Le cocher resta muet sous les injures, et, par miracle, fut brave.

La lave courait toujours, emplissant les combes qui ralentirent sa marche; elle se dirigeait vers le cimetière.

En vingt-quatre heures, elle fit autant de chemin qu'elle avait fait en vingt et un jours au temps de Pline.



Les guides avaient eu raison sur tous les points. Pas un, d'ailleurs, ne consentit à mettre un voyageur en péril, quelle que fût la somme offerte. Ils se prodiguèrent de toute leur énergie, refusèrent même les excursions à distance pour bien affirmer par leur abstention complète le danger des vaines bravades. Si l'un d'eux avait faibli, sa seule présence aurait encouragé les

curieux qui fussent allés plus loin que leur vouloir. Pauvres, ils repoussèrent l'aubaine très grosse. Il n'y eut pas une seule défection. Tous restèrent sur la brèche, barrant les routes, avertissant, agissant suivant l'humaine possibilité. Tous furent braves gens. Pas un ne faillit au devoir.

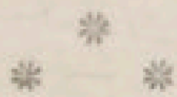
Mais bien des fous passèrent.

La science n'avait rien prévu.

C'est au pied du cône que s'ouvrit l'immense cratère... Le fleuve de feu sépara les téméraires du monde des vivants !

A l'aube, on dressait à Naples la liste des disparus — cent, — deux cents, — trois cents...

Quand on atteignit le chiffre de douze cents, vers midi, l'autorité fit suspendre la publication des résultats qu'on ne connut jamais.



Les deux femmes placées en lieu sûr je repartis pour Resina où m'attendaient Rossano et Gregorio. Ce fut un voyage difficile.

De longues processions barraient les routes; à leur tête se dressait un Christ noir, les bras

étendus sur la croix; un Christ d'épouvante! Le clergé suivait, chantant des litanies funèbres. Puis venaient les confréries de pénitents, avec les cagoules mortuaires abattues sur le visage. Les femmes gémissaient et déchiraient leurs vêtements. Par intervalles, on entendait la voix sonore des quêteurs:

— Pain et gîte pour les sans-asile; au nom de saint Janvier.

En passant sur le pont de la Maddalena, le peuple, écumant de colère, crachait des invectives à la statue du saint Janvier placide qui tend vers le Vésuve sa main pacificatrice aux doigts tronqués.

* * *

Je rentrai dans Naples à quatre heures et je trouvai ma femme sur le pont. Les processions étaient passées, les rues désertes. Depuis vingt-quatre heures, elle n'avait rien pris. L'encombrement des rues ne permettant pas de gagner la maison de mon frère, il avait fallu se contenter du premier abri chez des Napolitaines, qui n'eurent même pas la velléité de changer quoi que ce fût à leurs habitudes et d'offrir un peu de

nourriture à deux femmes, dont l'une venait d'accoucher, dont l'autre était grosse de sept mois. Ce trait de mœurs est bien napolitain.

*
* *

Le soir, nous allâmes nous réfugier chez mon frère Vincenzo, qui demeurait au Palazzo Magno-Cavallo, tout en haut de la Madonna de' Grazie. Pendant huit jours, on oublia la clarté du ciel. Ce fut le déluge des cendres, avec le grondement ininterrompu du cratère. Ma femme et moi, nous montions, seuls par les rues, vers le Corso Vittorio Emmanuele, qui domine la ville.

Des hauteurs, on voyait le fleuve de feu toujours alimenté; la ville, muette et sombre. Ce fut un temps de cataclysme, pareil à la fin du monde. Un chaos de folie gagnait la cervelle, et la pluie noire tombait toujours; on vit des cendres jusqu'à Rome. La mer charriait des flots de boue.

*
* *

Cela dura dix jours.

Le onzième commença l'accalmie. Nous allâmes, des premiers, visiter les ruines.

Plus de villages; rien qu'une plaine d'enfer, chaude et noire, qui fumait encore. Par un étrange phénomène, la croix d'un clocher se dressait hors du sol.

L'atmosphère était intolérable, et la chaleur qui montait des laves brûla nos chaussures, nos cheveux, les cils, les sourcils, la barbe, nos vêtements.

Rien ne restait plus des choses passées.



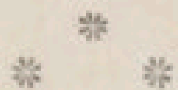
Et pourtant!...

L'amour de la montagne est si tenace au cœur des Vésuviens (cet amour qui fit rebâtir sept fois Torre del Greco, la riche ville sept fois engloutie) que les habitants revenaient déjà tous, en familles pressées, comme ils étaient partis, avec les matelas, les montants de fer et les planches des lits.

Ils gémissaient. Ils parlaient à la montagne comme à une créature vivante, aimée, par qui l'on a souffert, à laquelle on offre le pardon.

— Ah! pauvres de nous! Comme elle a fait des siennes, la Montagne! la belle Montagne! Ah!

Madonna mienne! Seigneur du ciel! C'est donc pour nos péchés! Montagne chère! Montagne belle! Ah! Montagne méchante! Hâte-toi de faire refleurir les figuiers que nous allons planter... Elle est comme ça... Mais si vous mettez un brin de figuier dans un trou, vite il y pousse un arbre. Nous te pardonnerons, pauvres de nous!



Et, comme eux, nous retournâmes au petit pavillon du Vico Cecere, jadis tout fleuri, morne et noir maintenant. La chèvre laitière, laissée dans le jardin, en liberté, pouvant se mettre à l'abri dans une chapelle désaffectée, devint folle de terreur; il fallut l'abattre.

Mais la nature est si féconde là-bas, qu'en peu de semaines, les pampres verts commençaient à refleurir, les traces du fléau s'ajoutèrent aux traces anciennes. Malgré sa vie de misère, le peuple continua de chanter ses barcarolles et ses berceuses, moitié mélancolie, moitié sourire d'un charme tel que leur écho fait encore palpiter le cœur après tant d'années! Les dures

années des pays prospères, au milieu des civilisés.

* * *

Après l'éruption, je décidai de prolonger mon séjour jusqu'à la naissance de l'enfant. Et comme nous avions laissé la femme de chambre à Paris pour garder la maison, je la fis venir.

Elle s'appelait Virginie; c'était une assez jolie fille de vingt-trois ans, intelligente, rusée, venue de sa province pour entrer à notre service et parfaitement *inalphabette;* c'est dire qu'elle ne comprenait pas un mot d'italien. Ma femme prépara des instructions qui firent notre joie pendant une semaine; Vincenzino garda le document toute une journée pour le promener dans Naples et le faire lire à ses amis.

Il y avait une lettre de recommandation pour les chefs de gare en France, une pour le directeur de la douane à la frontière, une pour les chefs de gare en Italie. Tout était prévu.

— Surtout, envoyez une dépêche pour qu'on vous attende à l'arrivée, terminait-elle.

— Pauvre Virginie, disait ma femme, comment



ferait-elle pour se débrouiller à la gare avec les cochers et les portefaix?

Virginie manda cette dépêche laconique .

« Bien. Je pars. »

Pas d'autre indication.

Nous attendions son arrivée chez mon frère, à la Strada Magno-Cavallo. C'est une montée très élevée; mon frère habitait tout en haut. De ses fenêtres, on voyait jusqu'au tournant, à côté de la Madone des Grâces.

Une après-midi, la Checchina, qui regardait les passants, s'écria tout apeurée :

— Gesù! Gesù! Une révolution, là-bas, à la Madone des Grâces!

Tout le monde se précipita sur les balcons.

En bas du Magno-Cavallo, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants hurlait, gesticulait, s'expliquait, entravait la marche d'un fiacre conduit par un cocher placide qui regardait les gens et tentait parfois de faire faire un pas à son cheval.

Et, debout dans la voiture, une jeune femme coiffée d'un bonnet blanc pérorait en agitant les bras.

La foule approuvait, s'approchait, gesticulait, foule d'ailleurs bienveillante.

Ma femme, stupéfaite, dit :

— C'est Virginie!

Un fou rire nous gagna tous.

Personne n'eut même la velléité de descendre, tant la scène était d'un comique irrésistible.

Virginie, très à l'aise au milieu de la foule qui ne l'entendait pas, de qui elle ne comprenait pas un traître mot, ne cessait de répéter :

— Vous savez bien. Je vais chez M. de Nittis, un peintre, strada Magno-Cavallo.

— *Va bene*, répondait-on. Elle veut dire Magno-Cavallo (cette fois avec la prononciation napolitaine).

Il va sans dire que mon nom leur était parfaitement inconnu.

C'est dès la gare qu'avait commencé l'attroupement, chacun désirant l'aider de ses lumières.

Elle avait ainsi traversé Naples. D'autres curieux s'ajoutèrent aux premiers. L'escorte avait fait la boule de neige.

Virginie ne s'était pas formalisée, ni même inquiétée. Puisqu'elle était dans un autre pays, des choses différentes ne l'étonnèrent pas.

Elle finit par arriver, fraîche et pimpante,

ravie de son voyage, et nous jeta comme première parole :

— On est très aimable, dans ce pays-ci.

— Et pendant la route? hasardai-je.

— Oh! j'ai demandé le chef de gare dans toutes les villes et j'ai fait lire ma lettre. Il y en a deux qui m'ont embrassée en me souhaitant un bon voyage. J'avais un billet de secondes. Mais, depuis la frontière, ils m'ont toujours fait monter dans un coupé-lit, sans supplément!

* * *

Paris, 1873.

J'avais vécu jusqu'ici dans un optimisme singulier.

C'est vers ce temps que je rencontrai ma plus grosse amertume, une vraie trahison, la première! J'en frissonne encore après des années.

D'autres vinrent à leur tour, car notre vie d'artiste en est pleine. Elles blessent toujours, on s'habitue mal. Mais enfin, ce n'est déjà plus le choc inattendu qui vous trouve désarmé.

Voici la chose.

Depuis mon arrivée en France, je voyais le

même groupe d'artistes et je les estimais beaucoup. Ils me semblaient solidairement unis, bons, pleins de cordialité, généreux. Je crois encore qu'ils furent tout cela.

Seulement, j'ai beaucoup voyagé. « Les absents ont toujours tort. » Les sages le dirent avant moi.

Là-bas, je ne trouvais rien qui les valût et je rapportais à eux toutes choses. Ils représentaient à mes yeux l'insouciante gaieté de la France, qui n'empêche ni les vertus, ni le courage, ni la sagesse. Et quand je les comparais à quelqu'un, c'était tout à leur gloire. Je leur voyais une fraternité haute et pure, dans laquelle je me croyais entré. Cette camaraderie sans nuages dont ils m'avaient donné des preuves m'était chère audessus de tout. J'y pensais toujours. L'ai-je assez fait comprendre? Je ne le crois pas. Parmi les habitudes de ma race, non pas napolitaine, mais *pugliesse*, presque l'Orient, du côté de l'Adriatique, cette mer de mélancolie, nous avons celle de tenir nos sentiments un peu fermés. Nous sommes sobres de formules extérieures.

Tel que je suis, maintenant que la maturité m'est venue, que j'ai appris à me connaître et

que je me juge, voici ce que je dirais au Père éternel s'il est un jour du Jugement définitif :

— Je n'ai jamais trahi personne. Je ne me suis jamais vengé, quoique je n'aie jamais rien oublié, ni le bien, ni le mal. Nul ne peut dire, artiste de valeur ou mazette, que j'aie cherché à lui nuire en quoi que ce soit. Ma porte fut loyalement ouverte à ceux qui se montrèrent, sinon tous mes amis, du moins des camarades. Et jamais, — on peut fouiller dans toutes les mémoires, — jamais de chez moi n'est sorti rien de mauvais contre personne.

J'en ai entendu de toutes sortes et sur plusieurs. On n'a jamais pu s'en douter. Je n'ai jamais abusé d'une confidence; j'ai fait de mon mieux. Chez nous, et j'avais été élevé dans ces principes, quand on reçoit régulièrement un être, on est lié. Nous gardions notre parole, même aux bandits.

Les mots ont pour moi leur sens précis; je n'ai pas de souplesse dans l'esprit.

Voilà qui prend beaucoup d'importance. Hélas! c'est que j'en ai donné trop sans doute au petit événement qui va suivre.



Je n'étais pas d'accord avec M. Goupil, et c'est avec lui que j'avais alors mon contrat. Il me faisait largement les avances, bien nécessaires à la sécurité de mes études. Mais il voulait « des sujets », des costumes. J'en avais tâté; c'est là-dessus que nous étions partis, bien qu'il eût placé tout de suite ma *Route de Brindisi*, pleine de soleil, avec une vieille voiture et un paysan. Tableau sans « sujet » et sans costume.

Nous discutions. Il s'irritait.

Je le vois encore, debout, les mains derrière son dos, marchant parfois à travers son bureau, s'accotant à la table de temps en temps.

Je soutenais mon droit et j'invoquais l'opinion, le nom de mes camarades.

Il releva la tête, me regarda dans les yeux et se mit à rire, d'un rire blanc qui ne dérida pas son visage grave.

Puis il me jeta ce mot :

— Naïf!

L'accent contenait une ironie plus forte, où sa colère s'éteignait.

Mon cœur se serra. Je ne répondis pas; lui reprit :

— Nommez-les donc, tous ces fameux camarades?

La tête haute, mes lèvres un peu tremblantes, je passais les noms en revue.

Il se redressa, prit silencieusement dans un tiroir une feuille de papier, lut et dit :

— Parfaitement. Ils y sont tous; vous en avez même oublié quelques-uns.

— ???

— Mon petit, vos amis... comptez dessus et buvez l'eau de la Seine. Ah! ils sont gentils, les camarades! Je les connais, les artistes, moi. Je suis là pour ça. Ah! vous étiez sûr d'eux? Ils vous encourageaient? Pas beaucoup, hein?

Je restai muet.

— Savez-vous ce qu'ils ont fait, vos amis?

— Quoi?

— Ils sont venus en députation, avec des signatures. Il y avait V..., X..., Y..., Z..., les plus chers, les plus sûrs naturellement, au nom des autres. Dam! vous vendez. Vous êtes un monsieur. Vous achetez un hôtel avenue de l'Impératrice. A peine vingt-six ans...

— Bref?..

— Bref. D'abord, ils ont démoli votre talent de leur mieux et venaient me faire des remontrances. Oui, oui... Ah! ah! Ils sont venus me dire que je faisais une œuvre de mauvais Français, une chose antipatriotique en poussant votre peinture, à vous, un étranger.

J'eus l'orgueil de hausser les épaules et je répondis :

— Alors, si vous voulez, rien de fait, monsieur Goupil. Réglons le compte de ce que vous avez entre les mains. J'ai reçu davantage; mais rien n'est plus facile. Je revendrai l'hôtel de l'avenue. Les acomptes versés vous seront intégralement remboursés; je crois qu'alors vous pourrez me donner quittance. En tous cas, je chercherai qui m'avancera le surplus. Je ne veux rien retirer à la vente de ces bons patriotes et je tâcherai de gagner ailleurs l'argent que je dépenserai pour vivre en France, puisque c'est la France que j'aime.

— Là, là, fit-il. Laissez dire et laissez passer. Mon petit, ces choses-là sont courantes; elles n'ont aucune importance et vous en verrez bien d'autres. Seulement, gardez votre confiance et

votre cœur pour de meilleures occasions..., qui seront rares parmi vos semblables.

Je ne laissai rien voir de l'atroce déception qui me mordait au creux de la poitrine, et je restai tout le temps qu'il fallut, parlant d'affaires sur un ton dégagé.

Ma fierté me donna cette force. Mais je me sentais prêt à tout vendre, à tout régler, à briser les résultats accomplis, à tout recommencer sur zéro.

Je revins chez moi.

Là, je fus pris d'une de ces violences terribles auxquelles je suis sujet. Chez lequel devais-je courir d'abord? Je ne savais plus. Ma femme tâchait d'atténuer le choc.

Un homme devrait-il faire cet aveu?

Oui. Puisque je dis les choses vraies.

Des larmes mêmes sont venues. Larmes de colère et d'amertume que je ne peux pas, que je ne veux pas oublier.

Avec les jours j'ai réfléchi.

J'ai vu faire à d'autres des choses pires; ils ont courbé l'échine. Des amis, qu'on appelait « les ennemis intimes », dînaient les uns chez les autres plusieurs fois la semaine, s'exécrant, se

jouant des tours bien machinés, se connaissant, se jaugeant, se fréquentant toujours et quand même. Cette facilité simplifie les choses, les affaires, les relations.

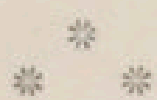
Jamais ces exemples n'ont ébranlé ma façon rudimentaire d'entendre la vie. Seulement, si je suis devenu philosophe, aujourd'hui comme alors, je ne pourrais pas accepter, donner la main, recevoir les gens, aller chez eux.

Sans doute, mes anciens camarades n'ont pas compris pourquoi je ne revenais pas au milieu d'eux, et la chose peut-être même s'était-elle effacée de leur souvenir. Leur accueil m'avait été doux au début. Je leur dois le commencement de ma réputation.

Que cette faute leur soit légère !

Elle m'a mûri d'un coup. Non que je sois devenu pessimiste. La nature m'avait donné trop de joie. Elle éclatait en moi dans une exubérance inouïe.

A part quelques orages, la vie me fut clémente. Il faut bien de petites tempêtes; il en est tant qui ne trouvent jamais l'accalmie.



1873 ou 1874.

En allant à Naples, je passai d'abord par Barletta.

Carluccio m'avait prévenu vaguement qu'une surprise m'attendait ; je ne savais pas trop de quelle nature.

Nous débarquons, l'enfant dans les bras d'une femme de chambre, ma femme et moi. Je vois une foule, des uniformes, un tas de monde et j'aperçois en même temps le vieux carrosse, qui sert pour toute la famille, car les femmes, dans mon pays, sortaient bien rarement à pied, hormis le dimanche, après l'office.

Je pousse tout mon monde.

— Vite, vite, allons. Ne restez pas dans la foule.

Je passe le papier pour les bagages à un employé que je connaissais.

Tout cela fut fait en un clin d'œil.

— Vite, Petruccio, criai-je au cocher. Sortons d'ici. Qu'est-ce qui se passe donc à Barletta ? La ville est en révolution. Détale, Petruccio.

Et le carrosse part à fond de train.



Nous arrivons à la maison ; ni mon frère, ni Carolina ma belle-sœur et ma cousine, que je n'avais pas vus à la gare.

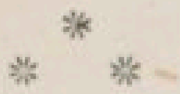
Maria-Antonia, la servante, s'empressait, bavardait.

— Comment n'avez-vous pas vu don Carluccio et donna Carolina. Ils sont au chemin de fer depuis si longtemps. On parlait de choses... je ne sais pas de quoi...

— Ah ! oui ! la foule ! Occupons-nous du petit, Maria-Antonia...

L'esprit de Maria-Antonia ne pouvait se faire à l'idée de notre arrivée, seuls, sans ses maîtres. Et, dans son langage tout primitif qui mêlait le tutoiement au respect, branlant sa vieille et très laide figure étonnée, toute bonasse (car il est d'usage de ne jamais prendre une servante agréable à cause des maris), elle était d'un drôle !...

— Mais, vois-tu, excellence, fils à moi, ils t'attendent. On a préparé des affaires...



Sur ces mots, Carluccio rentre tout essoufflé.

— Oh ! Peppino !... Tu n'en feras jamais d'autres !...

Son désespoir m'émut un peu ; pas beaucoup. Je soufflai doucement à ma femme :

— Bien sûr, j'ai encore fait une boulette !

Lui reprit :

— Carolina revient à pied avec Bettina. Moi, je courais après toi.

— Ah ! murmurai-je pour m'excuser, c'est la foule... Tu sais ? A la gare... tant de monde ! Pour Barletta... Je n'ai jamais vu chose pareille...

Il m'interrompit ; et, d'un ton piteux :

— Mais oui. Des délégations de tous les corps constitués ; le général... la garde nationale... C'était pour toi ! Nous te préparions une arrivée solennelle avec aubade, Titine aurait vu comme on te reçoit et si l'on fait bien les choses ! Ah ! Peppino !... quelle aventure !...

J'eus beau faire ; mon rire éclata. Rire inextinguible.

Vous voyez d'ici le monsieur qu'on attend et qui n'en sait rien.

La presse était là.

J'en étais malade à force de rire.

*
* *

Voici comment les choses s'arrangèrent. Mon frère donna un bal où tout le monde fut invité.

J'espère qu'on ne me garda pas rancune.

Dam! aussi! qui est-ce qui pouvait s'attendre à ça? Pas moi. Je ne suis pas un homme solennel.

*
* *

A Naples, 1874.

Vincenzino nous attend à la gare. Il est superbe, en grande toilette, avec un chapeau haut de forme gris clair.

En m'abordant, il s'écria :

— Ah! Peppino! comme tu vas trouver des changements ici! Depuis que nous avons Rome capitale, c'est une métamorphose de tous les jours. Des rues élargies, des *palazzi* modernes, confortables; une halle magnifique. Allons à pied

si vous n'êtes pas trop fatigués. Le cocher est sûr; je le connais; il apportera les bagages.

Les changements, les améliorations?... Hum! je n'en voyais que trop depuis 1870. Ils étaient loin de m'enchanter. Ma belle Naples naïve et pittoresque avait une poésie incomparable. J'en adorais tout, les passions, les violences, même les naïves brutalités. Je n'aime pas la langue italienne; elle est trop peu vivante et trop solennelle. Combien je lui préfère mon dialecte facile et coloré, langue chère dans laquelle seulement je pourrais avoir quelque esprit (1)!

De la Naples passée, celle de ma jeunesse, tout me ravit depuis les cris des marchands, *acquajuoli*, pêcheurs, vendeurs de légumes, innombrables petits industriels qui vivent de la rue, jusqu'aux champs, jusqu'à l'immense rumeur, jamais interrompue, qui monte, comme un souffle d'émeute, sur les hauteurs de San-Martino, dans l'air, d'une telle sonorité, qu'on distingue parfois nettement des paroles venues d'en bas.

Mais le patriotisme de Vincenzino, tout Napo-

(1) Pure modestie, car il eut de l'esprit même en français.

litain d'ailleurs et qui ne s'étendait pas aux Romains, aux Toscans ou aux Piémontais, son patriotisme, dis-je, n'admettait pas mes sympathies pour l'autrefois, cet autrefois vieux d'hier.

Nous passons par des rues, assez balayées, ma foi!

— Maintenant, attention, mes enfants; nous arrivons au marché neuf, dit Vincenzino.

Et, son enthousiasme croissant :

— Vois. Les gens sont mieux vêtus. Ils sont policés. Quel changement! quelle civilisation!

A ce moment précis, une grosse tomate, lancée d'une main sûre, atteignit le superbe chapeau gris clair et l'envoya rouler dans le ruisseau.

— *Mannaggia* (1)! m'écriai-je tout réjoui et retenant mal un formidable éclat de rire. Voilà une civilisation qui ne manque tout de même pas de fantaisie.

* * *

San Carlino, 1873 ou 1874.

Je n'ai jamais pu passer vingt-quatre heures à

(1) Sorte de juron napolitain semblable à une malédiction tronquée.

Naples sans aller à San-Carlino. C'est le petit théâtre de Pulcinella (1).

Le soir même de mon arrivée, je ne manquai pas la représentation. Dans la pièce qu'on jouait cette semaine-là, il y avait une sorte de chronique des événements survenus dans la journée.

Pulcinella vient en visite chez une dame et commence la chronique, attrait du spectacle.

— Alors, Pulcinella, quoi de nouveau par Naples aujourd'hui?

— Un événement, donna Mariuccia. Vous savez, le peintre, don Peppino de Nittis! Il est arrivé de France avec sa femme et son petit. On les a vus à la gare. Ils sont montés en carrozzelle.

— Madonna mienne! Vous êtes sûr?

— Mais oui. D'ailleurs quand il est en France, le petiot, il pense à San-Carlino. Alors il dit à sa femme : « Tiens, prenons le chemin de fer; nous allons voir Pulcinella. » Et il part. Je suis bien sûr qu'il est dans la salle; on n'a qu'à chercher.

(1) Aujourd'hui disparu.



Mon frère me fit connaître Petitti qui vint dîner avec nous à la *Trattoria dell' assa di coppa* (as de carreau) à Portici.

L'homme nous plut par sa bonne humeur, sa faconde sous laquelle perçait la finesse ; il avait un sens très juste de son art. Il savait beaucoup, parlait avec abondance, prodiguait les gestes imagés du peuple. Une forte carrure, la voix haute, la démarche assurée, point du tout comédien en dehors de la scène, tel il nous parut et nous lui fûmes acquis.

Il avait épousé, peut-être en secondes noces, une très jeune et très jolie fille dont la passion pour lui, mêlée de jalousie, n'était un mystère pour personne, bien qu'il fût de quelque trente ans plus âgé qu'elle.

Petitti se servait le plus souvent d'anciens scénarios. Il en avait un dans sa poche qu'il pensait à jouer prochainement.

L'amour de ma femme pour le théâtre de San-Carlino lui fit un grand plaisir. Il lui demanda

d'écrire une pièce; elle prit le scénario de *Pulcinella devenu Signor* et fit la pièce.

Je l'aidai dans les rares cas où sa connaissance du dialecte (qu'elle prononce mal d'ailleurs) fut insuffisante.

Petitti était enchanté. La comédie fut, je crois, une semaine sur l'affiche avec des reprises. Au surplus, c'était le maximum.

Vincenzino voulait absolument que ma femme fût nommée. Je m'y refusai pour deux raisons.

La seconde, c'est que le scénario était sans doute dans le domaine public et que d'autres, avant ou depuis, pouvaient s'en servir.

La première, la raison majeure, qui suffisait à elle seule et sur laquelle je n'aurais jamais transigé, fut celle-ci.

Avec les idées de mon pays, je ne comprendrai jamais que la femme d'un artiste soit autre chose que l'aide et la compagne de son mari.

Si « la femme de César ne doit pas être soupçonnée », la femme d'un homme ayant une notoriété quelconque ne doit pas faire parler de soi.

Indépendante quand elle est obligée de pourvoir elle-même aux besoins de sa vie; je ne

manque pas de libéralisme, et je crois au talent des femmes autant et plus que n'importe qui.

Voir ma femme publier des choses et les signer dans un journal de Naples fut le rêve de mon frère aîné, désir que je ne consentis jamais à satisfaire.

Pour sa pièce, je n'ai pas vu que ma femme fût contrariée de l'anonymat. Elle avait cependant réussi, non pas à cause, mais malgré la teinte légère de tendresse des deux principaux personnages, laquelle tendresse un peu mélancolique n'est pas dans les traditions du théâtre Pulcinella.

C'est la seule critique toute bienveillante que j'en crus devoir faire, bien que ces scènes précisément m'aient été agréables.

* * *

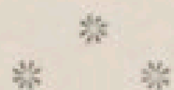
Puis-je parler en passant de mon cher San-Carlino (1)? Je le désire. Mais si cela fait

(1) Nous avons pensé que ce petit document ne serait pas sans intérêt, puisque c'est une chose disparue. Il ne reste que le Pulcinella du port et l'ancien ne peut plus se relever dans les conditions du passé.

longueur, qu'on l'efface. On ne sait jamais ce qui peut intéresser les autres. Nos amours jettent leurs rayons d'or sur les choses et les transforment. C'est un tel appoint dans la vie que d'aimer avec passion tout ce qui nous plaît! Cet appoint, la nature, clémente pour moi, me l'a donné.

J'y reviens souvent. Je l'ai pensé toujours. Je l'ai remerciée dans mon cœur pour tous ses dons. J'en ai joui largement. Et l'hosanna perpétuel que j'ai chanté pour elle m'a tenu lieu d'une forme religieuse dont je n'ai jamais pu comprendre les pratiques étroites.

Encore une digression. Je reviens à San-Carlino.



Petitti (je crois que son prénom était Nicolà, mais je n'en suis pas sûr) fut l'avant-dernier Pulcinella de San-Carlino, le dernier pour le succès.

Non que son frère Davide Petitti, le Pulcinella du port qui lui succéda, lui fût inférieur. Il m'a semblé plus fin, plus artiste peut-être... oui,

plus vraiment artiste. Celui-là mit des nuances dans son personnage; un coin de drame, l'émotion de sentiments trop raffinés qui débordaient du cadre. Il me semble que cela ne fut pas très bien compris.

Sur une scène supérieure, Davide Petitti eut pris toute la place. Il emplissait la scène. Le pauvre Pulcinella se transformait; quand il avait des attendrissements naïfs sur soi-même, il remuait en vous des cordes nouvelles. Deux ou trois fois, il me fit ressentir l'émotion poignante de mes propres impressions. J'eus l'envie d'aller le voir et de lui dire : « Je crois bien que nous sommes faits pour nous entendre. » L'homme perçait sous le comédien, un homme d'âge mûr, lassé, quelque peu découragé, qui savait la mesure des choses.

Un jour, des événements me rappelèrent immédiatement à Paris. Sans cela, j'aurais prolongé mon séjour pour connaître à fond ce Davide Petitti. Ma femme rêvait de refaire une comédie pour lui, toujours avec l'anonymat, et le sujet m'en plaisait.

Mais la vie de ceux qui voyagent est ainsi faite. On sème les regrets sur sa route; rêves entamés

qu'on voudrait fixer et qui passent comme les formes des nuages.

J'ai dit qu'il réussit mal; c'est du rire et de l'imprévu qu'on allait demander à San-Carlino.

Les places coûtaient peu. Six ou huit francs, je crois, les premières loges.

Tel, cependant, c'était le rendez-vous de toute l'aristocratie napolitaine. Les Bourbons y avaient autrefois une loge, et Pulcinella eut toujours son franc parler, même avec le roi Bomba (1).

Un jour, on me dit qu'il ne restait plus que la loge royale, dont la famille de Savoie n'eut guère l'occasion de profiter. Je dis en riant :

— Va pour la loge royale!

D'autant plus que son prix n'était pas plus élevé que celui des autres loges.

Depuis le voyage de Victor-Emmanuel en 1871 ou 1872 — mais je crois 1871 — Petitti avait eu l'idée d'un raffinement. Dans l'ancienne loge du roi Bomba, il avait fait placer autour du plafond une petite baguette dorée. C'était tout ce qui la distinguait des autres.

(1) Ferdinand II.

Je ne crois pas que Victor-Emmanuel ait profité de cette magnificence.

Si la bourgeoisie napolitaine aimait la dynastie de Savoie, le populaire, qui suivait les inspirations des moines avec lesquels il est en rapports constants, regrettait les Bourbons.

Rien ne fut plus merveilleux que la réception de Naples, en 1871 ou 1872, au souverain, lequel n'était pas venu depuis longtemps, et, disait-on, ne nous aimait guère.

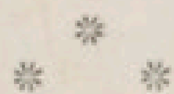
Les barques pavoisées, les toilettes, les uniformes, couvraient le golfe. Et, sous le beau soleil, dans cet incomparable décor, quand les salves d'artillerie tonnèrent et que les têtes se découvrirent avec les *Evviva!* mêlant le nom du roi aux apothéoses de l'*Italia una*, l'émotion gagna tout le monde, les étrangers comme les Napolitains.

Mais, le soir, les gens du peuple, répandus par les rues, disaient en secouant la tête et regardant le Vésuve :

— *Bettori' Emmanuele* est venu. La montagne va se mettre en colère.

Il paraît qu'une éruption saluait chaque fois la venue du souverain. Je ne sais pas les dates

pour l'autre ou pour les autres voyages; mais enfin celle de 1872 était en chemin cette fois-là.



Pour en revenir à San-Carlino, non seulement Nicolà Petitti ne fut pas remplacé au gré des Napolitains, mais des vides se firent dans l'admirable troupe.

Altavilla, le docteur, fin lettré; de Angelis, de Napoli, faisaient eux-mêmes les comédies et c'étaient des bouffons mal remplaçables. Ils moururent à peu d'intervalle.

L'ensemble était le plus parfait, le plus homogène qui se pût voir. Les femmes, toutes, pleines de talent, ne cherchaient pas à sortir de la vérité pour se poétiser. Au surplus, les jeunes étaient fort belles, et la duègne eût été digne d'être étoile à la Comédie-Française.

Tous, honnêtes gens, vivant de la plus simple vie de famille, travailleurs consciencieux, infatigables. On donnait deux représentations par jour; les pièces étaient bien réglées et très étudiées. Et le spectacle se renouvelait jusqu'à deux

fois chaque semaine. Ce n'était pas un métier de paresseux, comme on voit; et les salaires étaient minces.

Pas de costumes, pas d'oripeaux. Les vêtements vrais des personnages pris dans la vie quotidienne.

En ce théâtre, qui périclitait, apparut enfin une étoile de première grandeur, le jeune bouffon Sciosciammocca.

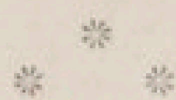
Il enthousiasma tout de suite la jeunesse napolitaine; mais il acheva la ruine du théâtre national.

Sciosciammocca était trop lettré; il savait trop bien le français. Ce n'était sans doute pas un enfant de la balle comme les anciens.

José Dupuis, Baron, Geoffroy, Lhéritier, nos comédiens français, le prirent tout entier. Sciosciammocca, comme tant d'hommes chez nous, aimait la France de toute son intelligence, avec son cœur, avec son instinct.

Il apporta le répertoire de Labiche. Je crois qu'il ne fut ni mieux joué, ni mieux compris à Paris.

Mais ce fut fait de la *Commedia dell'Arte.*



1873-1874.

. . . .

J'étais allé, pour finir quelques études, à la Cava dit Salerne, vers 1873 ou 1874. Ma femme seule était avec moi; nous avions confié le petit Jacques à mon frère aîné Vincenzino.

Chaque jour, nous partions pour travailler sur la route d'Amalfi qui borde la mer. Il n'y passait presque personne à certaines heures; et le capitaine Müller, un vétéran de la guerre contre le brigandage, nous avait assuré que cela n'était pas sans danger, les brigands tenant encore la campagne, moins nombreux, moins visibles, toujours audacieux soutenus par la population, disciplinés comme autrefois.

Mais j'avoue que le côté pittoresque de leur affaire n'était pas pour me déplaire. On avait amusé mon enfance avec le récit très imagé de leurs exploits. La fameuse loi Pica, loi martiale qui, dans sa répression féroce, fut nécessaire à la sécurité du pays, restait impopulaire. Elle avait suscité des colères et des rancunes dans

la province à cause de tant d'innocents ou d'inconscients exécutés après des jugements sommaires.

Les brigands ne s'attaquèrent jamais à l'un des nôtres. Mon frère Vincenzino conservait même une lettre du fameux Fusco ; voici dans quelles circonstances il l'avait reçue.

La compagnie de chemin de fer en construction l'avait chargé d'une somme très importante pour le payement des ouvriers, bien qu'il eût à peine dix-huit ou dix-neuf ans. A cheval, sans escorte, Vincenzo traversait un pays réputé pour très dangereux. Peut-être avait-on pensé qu'il inspirerait moins de défiance à cause de son âge et de son visage juvénile d'adolescent blond.

En arrivant prés d'un gué que des pluies, ou je ne sais quel accident, avaient effondré par places, il vit surgir à ses côtés un homme à cheval, très armé, qui l'appela par son nom, le guida, lui parla de mon grand-père Baracchia, l'architecte des Salines.

Fusco connaissait à fond l'histoire de sa province. Quand il le quitta, Fusco mit une plume sur le chapeau de mon frère et lui recommanda

de la garder jusqu'au lieu de sa destination.

Le lendemain, un enfant remit une lettre de Fusco. Celui-ci rappelait le service rendu la veille, donnait exactement le chiffre de la somme que portait Vincenzino et réclamait une montre à répétition dont il indiquait l'exacte valeur. Le nom de mon grand-père avait sauvé l'argent de la Compagnie qui paya la montre sans observations. Vincenzino la fit parvenir avec les précautions recommandées; mais il ne détruisit pas la lettre, comme Fusco le lui demandait. Seulement elle fut mise en lieu sûr; il ne la montra qu'après la mort de ce dernier quand elle ne pouvait plus lui nuire.

Qu'on ne juge pas d'après les idées françaises; telles étaient nos mœurs.

*
* *

A Salerne, à Cava, je n'étais pas dans mon pays, où les souvenirs du passé, du reste, ne m'auraient plus servi. Le terrible Fusco se montrait parfois chevaleresque et doux aux pauvres. Mais il était mort. Je n'ai pas ouï dire qu'il eût fait école.

Aussi, quand nous étions installés sur les rocs de la route d'Amalfi, loin de tout secours, ma femme tremblait-elle bien un peu. Dès qu'une silhouette se dessinait au loin :

— Pourvu que ce ne soit pas un brigand !

Un homme passait, marin, chasseur ou paysan.

— Buon'giorno.

— La madonna v'accompagna.

C'était tout. Et comme nous étions jeunes, on s'en amusait.

— Ma pauvre Titine, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui. Tu quitteras l'Italie sans les avoir vus.

— Bon ! disait-elle. Je suis si peu curieuse.



Un jour toutefois, le passant me parut suspect.

C'était un beau gars à l'œil inquisiteur et vif, qui marchait d'un pas assuré, son fusil sur l'épaule. Il nous observa profondément, hésita, s'arrêta.

Nos toilettes n'avaient rien de brillant, la poussière des routes aurait mis bon ordre à toutes

les tentatives de coquetterie. Les moyens de locomotion manquaient; nous avions une heure et demie de marche à faire dans le soleil et la poussière; et pas de vêtement de rechange. Ma femme portait une robe d'indienne bleu pâle à fleurettes blanches, fabriquée par elle, avec un chapeau de paille noire qu'elle avait garni de petites ailes; pas de bijoux. Un waterproof dans une courroie pour la poussière ou la pluie composait toute sa garde-robe. Mes habits étaient poudreux.

— Buon' giorno.

— La madonna v'accompagna !

L'homme s'éloigna.

Malgré moi, je fis : Ouf!

Mais au bout de cinq minutes, le bruit de ses gros souliers résonna de nouveau sur la terre sèche; il revenait.

— Cette fois! murmura ma femme.

Ah! pour cette fois, je ne doutais pas non plus.

Et la route était parfaitement déserte. Sur nos têtes, le ciel inexorablement bleu; près de nous, la mer muette.

L'homme nous examina de nouveau, l'un après l'autre. Je peignais avec le même soin; ma

femme n'abandonna pas la pose que j'esquissais en ce moment.

Je sentis la présence de l'homme derrière moi.

— On peut regarder?

— Si vous voulez.

Je ne sais pas si je suis brave. Certes j'ai côtoyé de laides âmes; l'envie des autres m'a joué de vilains tours. J'en éprouvais une sorte de nausée, une indignation hautaine; mais l'idée ne m'est jamais venue de provoquer qui que ce soit. Il me semble que je me serais battu très bien tout de même. La vérité, c'est que je n'ai pas le sentiment du danger. Mais quand il s'agit des miens, je sens s'éveiller en moi la peur puérile avec des nervosités de femme. En ce moment, j'eus peur.

Il me semblait que le corps frêle, enveloppé de bleu pâle, allait rouler sur le roc et tomber dans la mer, poussé par un poignet de brute. Et l'image de mon petit Jacques passa devant mes yeux... Je peignais toujours.

L'homme reprit:

— Je ne vous gêne pas?

— Non.

Je levai les yeux. Ma femme était paisible, très pâle; mais elle ne tenait plus la pose et sa tête se tournait vers moi, vers l'homme.

Lui, tranquillement, quitta sa place et s'assit comme nous sur une pierre en saillie.

— Il fait lourd.

— Oui. Surtout à marcher.

Puis, brusquement :

— Joli tableau. Ça se vend cher?

— Quand on peut. Pas toujours. Ça vaudra peut-être beaucoup d'argent plus tard, quand je serai vieux. Voulez-vous l'acheter?

Ce mot détendit l'expression durement attentive de sa face; il éclata de rire :

— Moi? pour mettre où? Et puis... elles ne vont pas, les affaires, depuis... les Piémontais. Peintre!... est-ce que c'est un bon métier?

— Des fois. Pour ceux qui vendent. Mais quand on ne vend pas, c'est un métier de chien.

— Un camarade... pas riche... qui vient travailler par ici de temps en temps... m'a dit la même chose.

Je crois me souvenir qu'il nomma le petit Mancini, brave garçon, fort besogneux en ce temps-là.

Je sentis le besoin d'avoir ma femme près de moi pour la défendre en cas de danger.

— Viens voir, dis-je en français.

Ce fut une maladresse. Les mots inconnus éveillèrent la défiance de notre dangereux compagnon. Il se dressa sur ses pieds, raidi, farouche, hostile.

— Elle est *fuorastiera* (du dehors) ? Piémontaise ?

— Non. Française.

La crispation de son visage se dissipa; l'homme s'assit de nouveau.

— Mon frère est en France du côté de Marseille. Quand vous aurez l'argent du voyage, allez-y donc. C'est tous gens riches là-bas ; vous vendrez des tableaux. Alors, elle est votre femme, la signorina ?

— Oui.

Un sourire monta de ses lèvres à ses yeux bruns.

— Avec le sacrement ? demanda-t-il.

— Mais oui.

L'homme fit claquer sa langue, ouvrit les lèvres, s'arrêta :

— Est-ce qu'elle nous comprend ?

— Comme une Napolitaine.

— Ah! Diavo... mâchonna-t-il, en retenant la plaisanterie prête à jaillir.

Puis :

— On peut lui parler?

— Certainement. Elle prononcera mal; voilà tout.

Alors, ce fut à ma femme qu'il s'adressa très poliment d'ailleurs.

Puisqu'il s'était informé de mon métier, elle lui demanda le sien.

Il tressaillit. Un tic des paupières que nous avions observé déjà, le serrement de sa lèvre inférieure remontée sur la lèvre supérieure indiquèrent le dangereux rôdeur, prêt aux coups de force.

Après réflexion préparatoire, il répondit :

— Je voyage... de jour et de nuit... Et je ne crains personne avec ceci.

Il frappa son bras de sa main droite, montra son fusil; puis d'un geste facile, glissant son coude en arrière et le ramenant en avant, il fit jaillir un couteau, tout de suite en main, la pointe au bout de l'index.

Ma femme changea de conversation.

— Elle parle bien, disait-il. Ce n'est pas tout à fait ça. On la comprend. C'est gentil.

Puis, il demanda mon âge.

— Vingt-sept ans.

— Je suis plus vieux que vous ; j'en ai vingt-huit.

Là-dessus, il nous donna des conseils.

— Vous avez tort de vous risquer comme ça, loin de tout le monde. On fait de mauvaises rencontres... Des brigands !...

— Ah ! répondis-je, je n'aurai pas cette chance-là !

Stupéfait, il murmura :

— Pourquoi ?

— Néh ! fit ma femme : on leur vendrait de la peinture.

Ce fut tellement inattendu, même pour moi, l'accent de la Parisienne ajoutait une note si drôle, qu'un fou rire nous gagna tous et rompit décidément la glace.

Sur le point de nous quitter, il tira de sa poche une bouteille.

— Pour boire à la santé de la signorina.

J'eus le tort de faire signe à ma femme d'accepter. Il s'en aperçut et prit ombrage :

— Elle ne voudrait pas ?

— Les femmes sont des enfants. Il faut leur dire, expliquai-je.

Son orgueil de mâle approuva.

On servit Titine dans une timbale ; il me passa la bouteille et but après moi.

Le vin était exécrable.

Ensuite il me tendit la main.

— Allons. Il me déplaît de vous quitter. Vous êtes gentils. Vous êtes braves gens. La madone vous fera vendre des tableaux pour acheter des bijoux d'or à la signorina. Cent de ces beaux jours ! Au revoir.

Il s'éloigna de son pas assuré ; quand il eut disparu, je pliai bagage.

* * *

Nous n'avions plus d'imprudences à commettre et c'était miracle qu'il ne nous fût rien advenu de fâcheux. Le soir, nous arpentions les routes solitaires pour aller voir le golfe et nous rentrions à une heure, deux heures du matin. Pour nous rassurer, nous chantions en rythmant la marche ; ma femme, serrée contre moi, s'effarait de toutes

les ombres, tressaillait au plus léger bruit.

De plus, nous étions descendus dans un hôtel hors la ville, où des arrivées insolites de voyageurs nous réveillaient la nuit. Mes études étaient suffisamment achevées. Notre valise fut bâclée très vite. L'homme pouvait, devait s'informer. Un artiste avec une Parisienne, ça se retrouve facilement dans un petit pays comme la Cava, et les Napolitains s'exagéraient mes gains et le succès.

Je songeais à ma femme, au petit.

Le dernier repas achevé, l'hôte nous remit sa note, singulièrement légère; et nous partîmes pour Naples avec le premier train du soir.

* * *

1874.

C'est en 1874 que j'allai pour la première fois à Londres après avoir envoyé pour le salon mon tableau : *Fait-il froid!*

Je partis au commencement d'avril, afin de préparer les logements. Jacques n'ayant que vingt et un mois, il avait encore sa nourrice, une femme de la montagne, d'Ospedaletto, derrière

le Vésuve, et qui fut bien la plus étrange créature, mi-brigande et mi-sorcière, avec des dents de fer, des yeux noirs, maigre comme une chatte sauvage, subtile et naïve; oui, rouée «comme potence» et voleuse!!! Toute surprise quand on lui démontrait qu'elle avait forcé des serrures.

On ne put jamais l'avoir propre et bien habillée.

Les mardis et les vendredis, il fut impossible d'obtenir qu'elle se lavât et se peignât. Elle aurait cru que la foudre allait la pulvériser. On lui achetait des vêtements; elle les portait une fois ou deux et les serrait pour « Nicoletta », sa fille, à qui, de cette manière, elle composait un trousseau. Modeste, au surplus, car, une fois avertie, ma femme achetait des choses peu coûteuses :

Quand une pièce d'argent manquait, nous lui disions :

— Mamma Zezella (1), tu resteras dans la chambre du petit jusqu'à ce que tu l'aies retrouvée.

(1) Nounou; pron : *tzetzella*.

Prise, elle s'enfermait, décousait la pièce cachée dans ses vêtements et la rendait.

Telle pourtant, elle fut une excellente nourrice, dévouée à l'enfant, soit par affection, soit pour l'appât d'une assez jolie somme promise quand elle s'en irait si Jacques se portait parfaitement bien.



Dès mon arrivée, seul, à l'hôtel je tombai malade. Ma femme dut venir me rejoindre tout de suite, sans amener Jacques, le mal étant contagieux.

Elle confia l'enfant à la Filomena, avec promesse d'une somme au retour s'il ne survenait rien de fâcheux. Mais elle mit la nourrice elle-même sous la garde d'une cuisinière qui nous était dévouée.

Après huit jours, ma femme put revenir pour chercher le petit et la Filomena.

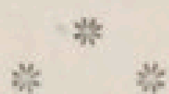
Nous avions loué dans Malborough road une maison toute meublée.

La nourrice montra son savoir-faire.

A peine installée, cette sauvage, qui n'avait

quitté son pays que pour passer quelque temps à Naples et des mois chez nous à Paris, trouva le moyen de se procurer tout ce qu'il fallait, même de la levure pour les pâtes qu'elle confectionna.

Elle trouva sa route pour aller et revenir sans rien demander, puisqu'elle ne parlait ni l'anglais ni le français. Pas même l'italien.



A notre retour, la mer fut si mauvaise que les passagers ne comprenaient pas qu'on eût permis l'embarquement.

Deux fois l'eau passa par-dessus les bords, emplissant le bateau jusqu'à nos chevilles.

L'enfant, âgé de deux ans, pleurait. Alors pour le calmer, la Filomena se mit à chanter ses berceuses, mélopées étranges dont les dernières notes prolongées accentuaient la tristesse de la mer furieuse et noire.

Des gens en eurent le frisson, se plaignirent.

Elle ne comprenait pas les mots, voyait le mécontentement, haussait les épaules, insou-

cieuse, brave, agressive, montrant dans un rire ses dents serrées de louve.

— Qu'est-ce qu'ils veulent de moi? Pensent-ils que je vais laisser pleurer ce Nennillo pour leurs beaux yeux?

Et sa voix, superbe, recommençait :

Tous les biens me sont venus dans les langes,
J'étais petite et je ne comprenais pas
Qui me donnait une morsure, qui un baiser,
Et qui disait : « Donne-la-moi. »

Je voudrais retourner une autre fois dans mes langes.
Je voudrais voir qui voulait du bien à moi.
Ce fils à moi est né avec les anges,
On l'a baptisé dans un vase en or.

Dors, Ninno mien, dors tranquille,
Car moi, du dehors, je te suis gardienne,
Je te garde et la porte et les murs.
Je te garde, une arme à la main.

Si quelqu'un pénètre à l'obscur,
Les cloches à mort je ferai sonner,
Nonna, nonna, nonna, nonnarella.
Il va dormir, cet enfant très beau.

— Tu ne vas pas finir, sorcière! cria quelqu'un. Elle a l'air d'un oiseau de mauvais augure, la femme.

Mais rien ne la fit taire, pas plus nous que les voyageurs.

Je trouvais, au surplus, cela très beau.

Nous débarquâmes tout de même.

* * *

Elle partit dès notre retour à Paris.

Et ma femme lui dit :

— Mamma Zezella, comment feras-tu pour communier devant la madone avec l'argent que tu nous as volé?

Elle ne s'en défendit pas et répondit simplement :

— Signorina, je passe par Rome. Il y a le grand pénitencier dans l'église du pape. Il sait de quoi il s'agit et me mettra sa baguette sur la tête. Alors je communierai.

— En gardant l'argent?

— Nèh! sans ça, y aurait pas besoin du grand pénitencier.

* * *

Nous avons su depuis que, pour ne pas etre volée pendant le voyage, elle avait fait semblant de pleurer avec frénésie.

Elle pleurait à volonté. Les gens s'informèrent

Nous avions pris son billet jusqu'à la frontière. Elle avait l'argent dans sa poche pour le reste du voyage, ainsi que la somme nécessaire à sa nourriture. Mais elle garda le tout et des voyageurs pitoyables payèrent son passage, de la frontière jusqu'à Naples, et la nourrirent pendant la route !

*
* *

Dès le premier jour, Londres me fut propice. J'y allais, poussé par certaines difficultés matérielles que je pressentais et dont il est inutile de parler. J'en revins au bout de trois mois, avec les difficultés aplanies, et je pus me remettre au cher travail.

*
* *

1875.

Paris est sous la neige.

Dans toute la longueur de l'avenue, la nappe blanche couvre les branches dénudées, les feuillages persistants, les grilles des villas.

Et nous partons tous trois vers les lacs. Jacques, guêtré, enveloppé, un cache-nez sur

son béret, ne laissant voir que ses yeux. Le bois rayonne sous le ciel pâle. C'est la solitude complète. Rien d'autre que nous par l'immense étendue.

Mais une silhouette se détache au tournant. Grêle et toute petite. Est-ce un enfant? Est-ce une femme?

C'est un Japonais vêtu de bleu, qui regarde le paysage, les yeux agrandis, un sourire vague sur les lèvres, sourire qui s'élargit en passant près de nous comme un amical salut d'entente.

Et j'ai comme une vision du Japon, de cette douce vie de rêveurs à qui suffit une jonchée de choses blanches, pluie de neige ou pluie de fleurs, existence pour laquelle je suis fait; peindre, regarder, rêver.

***

1875.

A Naples.

. . . .

Nous sommes au complet, peintres, sculpteurs, poètes, musiciens... « Toute la lyre ! » dit Dalbono.

Trois femmes seulement : donna Filomena de Gregorio ; donna Adelina Dalbono, une jolie,

exquise Napolitaine, et ma femme qu'on appelle gentiment donna Titine.

Mais toutes les trois, gaies comme nous jusqu'alors, ne le sont plus également.

Donna Adelina, soucieuse, suit son mari d'un œil effaré.

Car il réfléchit. Et le résultat de ses réflexions ne va pas sans inquiéter sa femme, qui le connaît bien.

Dalbono, c'est l'enfant terrible. De taille moyenne, le visage allongé, très fin, les cheveux noirs abondants, jamais à leur place ; des yeux vifs et noirs, une forme élégante ; voilà Dalbono.

Au moral, honnête homme et bon camarade. Un esprit endiablé, une verve intarissable. Inoffensif et joyeux. Ce que nous appelons chez nous : *un'vero galantuomo.*

Seulement, il *s'emballe* tout de suite ; et rien n'est plus capable d'arrêter l'essor de sa verve quand il est lancé.

Tout à coup, il s'écrie :

— Attention ! je vais improviser, pour les *signore*, le ballet des quatre saisons.

— A toi tout seul ?

— A moi tout seul ! Et vous n'y perdrez rien, je commence. Allez, les guitares !

Quelqu'un s'empare de l'instrument qu'on a toujours sous la main.

Dalbono annonce :

— L'Automne.

Il danse d'un pas mesuré, fort bien rythmé.

Puis, il s'arrête.

— Mesdames ! l'Hiver !

En un instant, il s'est enveloppé de pardessus, de cache-nez, d'étoffes invraisemblables. Et la musique accompagne, lente, ses pas cauteleux. Il marche sur le verglas, nous explique à mesure qu'on est dans le pays du Nord — en Piémont — où l'on pleure la « bella Napoli », qui nargue les hivers. La figure se termine par un patinage sensationnel.

Mais l'Adelina reste songeuse.

Ma femme lui murmure :

— Ça va très bien.

— Hum ! Nous ne sommes pas au bout !... Qui sait ?... Avec Eduardo !...

Autre arrêt. Puis :

— Souriez, belles Madamines, voici le Printemps.

Il se défait des manteaux et de toute la défroque dont il était couvert. Bientôt, il jette son veston par-dessus des moulins imaginaires. Il est en bras de chemise, dansant avec grâce, imitant le souffle des zéphyrs et le gazouillis des oiseaux. Il fait le papillon, butine les fleurs!...

— Madone! soupire l'Adelina. Il n'a déjà plus sa jaquette ; et nous ne sommes qu'au printemps! Eduardo ! M'entends-tu? Fais bien attention ! Vous n'êtes pas entre hommes. Il y a Titine et Filomena. Eduardo!... Eduardo!...

Mais Eduardo n'entend plus. Il est parti pour les régions lointaines, sur l'aile de la fantaisie.

— Gesu ! Gesu ! Madonna mienne ! soupire l'Adelina.

La troisième figure s'achève.

Et voilà Dalbono qui salue l'assistance.

Puis d'une voix solennelle comme l'expression de son visage :

— Guitares, soyez à la hauteur des circonstances. Jouez-nous des choses harmonieuses et sur un mode alangui. C'est la nature qui se pâme sous l'ardent soleil de juillet!

Il retire son gilet qui va rejoindre le veston et commence à déboutonner sa ceinture.

Un cri d'épouvante retentit; l'Adelina se précipite sur lui.

— Eduardo!... Il y a des femmes!...

Eduardo n'entend plus; il est lancé. Sa femme le tient. C'est la lutte corps à corps. Adelina gronde, supplie...

Peine perdue!

Avant qu'on ait eu le temps matériel de se reconnaître, Dalbono est en caleçon. D'un geste épique, il arrache la nappe restée sur la table, au grand dam de quelque vaisselle. Superbement drapé, le voilà sur ses pointes.

Adelina, vaincue, reprend sa place.

— Madone! Madone! Gesu! Gesu!

Et la danse éperdue s'achève sous le rire inextinguible de l'assistance.

Lui, radieux, s'affale contre la table; il trouve encore assez de souffle pour crier:

— Nèh!... Dites donc, vous autres?... Est-ce que ce sera pour demain, les bravos?

*
* *

. . . .

On attend le critique d'art italien dall' Ongaro,

mon ennemi personnel, m'a-t-on dit, quoique je ne l'aie jamais vu. D'ailleurs, il m'insulta dans les journaux pour je ne sais quelle exposition, à laquelle je n'avais pas pris part.

Je n'ai guère envoyé de tableaux qu'une fois, à ce qu'il me semble, en Italie, à l'époque où ma réputation était faite; et c'étaient des œuvres importantes, pour lesquelles je fus vivement sollicité.

Mes compatriotes me décernèrent... une mention honorable, c'est-à-dire la récompense des écoliers qui débutent avec des protections. Ils furent offensés de *ne pas recevoir de remerciements*.

* * *

Pour en revenir au critique dall' Ongaro, des peintres napolitains l'amenèrent donc à notre atelier, quatre chambres à la file, que j'occupais avec Marco de Gregorio et Federico Rossano dans le Palazzo Reale de Portici.

— Tu sais, Peppino, dall' Ongaro, c'est un *jettatore*. Ne sois pas à l'atelier quand il viendra, car il te hait.

— Bon! dis-je en riant, moi, je suis plus jettatore que lui pour mes ennemis. Laisse faire. Nous allons bien voir!

On entend des voix dans le long couloir qui contourne le Palazzo Reale.

— Ce sont eux!

Toutes les portes se ressemblaient; il y en avait un grand nombre. Nos amis se trompent et poussent la première, celle qui donnait dans une sorte d'antichambre où mes caisses étaient déposées.

Patatras! Quel vacarme! Nous accourons tous les trois.

C'est dall' Ongaro qui s'est empêtré dans les emballages et se relève piteux et contusionné.

— Mannaggi' du *jettatore*, soufflai-je en riant à l'oreille de Marco.

D'autant qu'il n'avait rien de grave.

* * *

Une autre fois, je le vis à la Société promotrice. Malgré ses affirmations passées il n'avait pas désarmé. Je sus qu'il venait encore de me prendre à partie, mais cela m'amusait.

Il me parla cependant et me fit entendre encore une fois qu'il était jettatore.

— Oh! fis-je en riant. Je suis blindé, moi. Jettatore, je le suis aussi...

Cela, je le disais sans conviction, comme une pure plaisanterie.

La bile de cet homme contre moi ne me causait aucun déplaisir. Elle m'était purement indifférente.

Deux ou trois jours plus tard, il se cassa la jambe ou quelque chose d'approchant.

Ceux qui nous avaient entendus furent frappés de ces deux coïncidences fortuites.

— Diable de Peppino, va. C'est vrai pourtant qu'il porte la guigne à ses ennemis!

Je l'ai dit quelquefois. Je ne l'ai jamais cru bien au fond... malgré des exemples, pourtant.

* * *

1875 ou 1876.

A Londres.

Un jour, mon ami X... amena Jourde, le ministre des finances de la Commune.

C'était un homme doux et bon, très grand, très

pâle, avec un teint particulier, une sorte de blancheur céreuse, presque inquiétante. Il était maigre comme un ascète : pas de chair. L'épiderme adhérait tout de suite sur l'ossature. Ses yeux clairs, bien enchâssés, rayonnaient de franchise, avec une sorte de fierté tranquille. Un apaisement, un dédain fait de doux mépris et d'indulgence me semblèrent être la caractéristique de son état d'âme à cette époque de sa vie.

J'eus la plus grande estime pour cet homme. Il était très cultivé, très intelligent. Fort pauvre, m'a-t-on dit. Mais sa tenue fut toujours irréprochable; sa personne soignée, correcte, charmante.

Il contait avec tristesse les péripéties de son évasion. Sur un de ses coreligionnaires politiques, il se taisait. Nous nous gardions de l'interroger. Un jour pourtant, il nous dit :

— Je lui ai rendu service de mon mieux; il ne me l'a pas pardonné.

Puis d'autres fois :

— Il faut aimer les idées et ne pas regarder les hommes.

Jourde était d'une probité hautaine, que j'eus l'occasion de constater.

Il vint très souvent. Ma femme et moi, nous l'aimions; Jacques moins. Il en avait un peu peur.

*
* *

Dès notre retour à Paris, ma femme alla porter des nouvelles à sa mère, une brave femme, très simple, qui demeurait vers le boulevard Montparnasse.

Elle n'approuvait ni ne désapprouvait les idées politiques de son fils et se contentait de l'admirer.

*
* *

Je l'ai revu depuis l'amnistie.

Un peu las; plus triste, découragé.

*
* *

1876.

. . . .

... A Londres, le jour du Derby.

M. et Mme K... nous avaient invités.

Il fallut traverser l'immense ville, car nous habitions Saint-John's wood. Eux demeurent

à Brighton, à côté d'une maison qu'habita lord Byron, séjour que rappelle une inscription commémorative.

Leur maison n'était qu'un pied-à-terre, et j'avais remarqué le grand jardin tout en friche.

Ce détail me donna l'occasion de constater une fois de plus cette admirable courtoisie anglaise, que je ne trouvai jamais en défaut.

Pendant les quelques heures qui s'écoulèrent entre le déjeuner de la veille et celui du lendemain, M. K..., pour recevoir ma femme, fit organiser de fond en comble un jardin superbe, fleuri, plein de rosiers d'espèces les plus variées et les plus belles, dont on put tout de suite composer un large bouquet de fleurs avec la longueur des tiges et qu'il lui offrit pour mettre dans la voiture préparée qui devait nous conduire au Derby.

Nous fûmes stupéfaits quand on plaça la manne aux provisions et le panier de champagne. On aurait pu en nourrir toute une famille pendant huit jours avec des festins chaque soir.

* * *

Je ne raconterai pas le Derby; tous se ressemblent.

C'est la joyeuse kermesse où l'Angleterre est en fête.

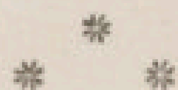
Ah! les belles filles, aux grands gainsboroughs, alors à la mode! Les toisons blondes, les teints clairs, les rires!

On mangeait sur les pelouses. Et les gypsies venaient dire la bonne aventure.

L'une d'elles prédit à ma femme qu'elle épouserait son amoureux dans l'année. M. K... en riait aux larmes, de son rire d'enfant.

— C'est le bouquet de roses, disait-il. Elle l'a pris pour un bouquet de promis.

Au retour, on buvait du champagne dans les voitures, donnant aux policemen les bouteilles à peine entamées, les pâtés à peine ouverts, les raisins, les fruits, les gâteaux, agrémentés de demi-couronnes. Eux acceptaient le tout, simplement.



Au retour, nous trouvâmes encore un souper somptueux. Et ma femme, qui mange peu, me regardait inquiète.

— Oh! mon Dieu, murmura-elle; jamais je ne pourrai faire honneur à tout ça. C'est que je n'ai pas faim du tout. Tu comprends, le grand air, les pâtés, le champagne!

— Bah! dis-je, essaye.

Elle mangea tout de même.

Quant à moi, n'est-ce pas, je suis un Napolitain. Je peux manger tant qu'on veut, avec plaisir, sans en souffrir. Comme je puis me contenter d'une salade de concombres et de piments doux avec des tomates encore vertes. Et même de moins.

Mon brave hôte, au surplus, me donnait appétit.

Et voilà comment j'ai fait tant de tableaux en Angleterre et comment j'ai tant aimé Londres.

C'est à travers la courtoisie, la bonté de mon ami que j'ai tout vu là-bas.

On conviendra que cela suffirait à des âmes plus rétives à la tendresse.



Je vois encore cet excellent homme; un gentleman dans toute la superbe acceptation du mot, qui fut un ami cher, comprit mon art et l'aima. Ses yeux s'animaient de notre gaieté. J'ai toujours admiré cette douceur d'âme singulière, l'une des plus parfaites que j'aie rencontrées.

Il parlait *swell*, mangeant la moitié des syllabes. Ma femme, qui lisait l'anglais et l'écrivait assez correctement, l'entendait mal, comme les enfants qui l'apprirent à la pension, sans l'habitude de la conversation avec une gouvernante.

Elle ne comprenait pas la moitié de ses discours, et c'est pour lui faire plaisir que je dis la moitié, car cette moyenne aurait encore été excellente. Mais elle s'amusait de confiance, assurée des bons sentiments qu'on avait pour elle. Et ce qu'il racontait de choses, avec sa voix lente, riant de son rire tranquille, si parfai-

tement content avec nous, ne saurait s'imaginer.

Un homme simple autant que nous l'étions. Bon comme la bonté; comblant Jacques de ces étranges jouets anglais, boutiques de *butchers*, de *grocers*, instruments de musique enragée, se faisant tout petit, lui, géant, avec Jacques. Il lui disait en cachette :

— Qu'est-ce que vous voulez? Dites-le-moi, little boy. Et j'irai le chercher tout de suite.

Jacques un jour le prit par la main et nous jeta de son air tranquille :

— Bon. J'emmène M. K... nous allons revenir...

Il fallait voir de quelle façon naturelle et ravie le correct gentleman acceptait cette fantaisie d'enfant.

Jacques restait sérieux, tout à son affaire.

Ils revinrent ensemble, les deux mains encombrées de paquets. L'Anglais bien né, qui n'aurait pas porté le moindre fardeau jusqu'à la maison voisine, consentait, pour un enfant, à s'embarrasser d'une charge, non pas lourde, mais fort apparente.

Jacques l'avait conduit chez un marchand de couleurs tout auprès.

Dans la boutique, il jetait son dévolu sur les objets à sa convenance, objets peu coûteux d'ailleurs, — heureusement. Et M. K... de répéter sans cesse :

— Encore little boy?

Le « little boy » continuait. Cependant ce fut lui qui se lassa et fit des observations.

— Ah bien! vous allez dépenser tout votre argent, vous. Et qu'est-ce que Mme K... vous dira après ça!

Je crois que pour cette idée saugrenue, M. K... aurait acheté toute la boutique si l'enfant s'était laissé faire.

* * *

Voilà l'homme dans la vie intime.

Il me fut donné de le voir aux affaires. Quelles étaient les siennes? je ne m'en suis pas informé! D'ailleurs je ne sais presque jamais ces choses-là si je ne les apprends pas par hasard. Le mot *affaires*, à mon esprit, représente un monde fermé dans lequel je les enveloppe toutes.

Je sais qu'il me fit visiter la Bourse de Londres et la Cité aux heures du trafic, et qu'il

m'expliqua longuement les privilèges auxquels il tenait et dont il était fier. Je sais aussi que nous sommes entrés dans un restaurant où personne n'était assis. Chacun prenait ce qui lui convenait, buvait, mangeait, faisait son compte soi-même — toujours exactement — m'affirma-t-il, et je crois que cela est vrai.

Des hommes venaient autour de lui, échangeaient des paroles brèves. Quelquefois, il écrivait des chiffres au crayon sur un morceau de papier. Ça marchait par cent mille pounds (deux millions cinq cent mille francs). C'est le seul chiffre que j'entendis et qui là ne me fit pas même rêver.

J'eus l'idée qu'on brassait des liasses de billets, la fortune d'un pays, d'un monde... et que j'étais parfaitement désintéressé de tout cela. Ces sommes ne me faisaient pas l'effet de donner ce qu'on aime, la vie paisible et les bibelots chers.

Étant trop, ce n'était plus rien.

Lui, restait froid, serré, sûr de soi, jaugeant tout dans un éclair, et, m'a-t-on dit, ne se trompant jamais.

Une fois en dehors des portes de la cité, le

gentleman, insoucieux, accompli, solide et gai, redevenait l'ami qui vous emmenait, vous amusait, s'égayait à nos dîners simples, où il préférait ne se trouver qu'avec nous trois.

Il servait chez lui des vins extraordinaires qu'il allait chercher lui-même à la cave, dont seul il avait la clef.

Chez nous bière ou vin, n'importe quoi, lui suffisait.

Nous étions médiocrement installés. Mais il montrait clairement qu'il était venu pour rester. On s'organisait en conséquence.

S'il quittait Londres :

— Je gage, *my boy*, que vous aurez besoin d'argent... Voilà.

Il signait son chèque.

Les quelques bijoux de ma femme viennent de lui. Il les apportait comme une boîte de dragées, comme les jouets de l'enfant, avec ce soin délicat de ne choisir qu'une chose acceptable et, relativement, peu coûteuse.

Et c'était avec un rire de bonne humeur qu'il les lui voyait porter tout de suite, branche de petits diamants, sur une robe de chambre en laine foncée, par exemple.

Je fis pour lui dix tableaux, sans compter ce qu'il acquit en dehors. J'y joignis son portrait et celui de Mme K...

Il m'a promis de léguer le tout à la *National Gallery*.

Ah! comme je le voudrais!

Chez lui, il y avait une salle rien que de mes tableaux.

Au-dessus, un grand hall avec des œuvres de tout le monde.

Il me disait des miens :

— Celle-ci, c'est ma galerie précieuse.

Nous l'adorions.

Il y avait de quoi, comme on peut voir!

* * *

1876.

Une femme se présenta pour poser l'ensemble; à première vue, cette prétention me fit sourire. Elle était grande et paraissait forte; mal vêtue d'un grand manteau limé, sans forme; un fichu de laine rouge, passé, dont la nuance délavée tournait à la lie de vin, couvrait sa tête. Elle portait dans ses mains un énorme manchon de four-

rure, vison jadis, pelure maintenant. Avec ça, des feutres claqués, souillés de boue. Le teint brouillé, hâlé, gardait les traces de la vie en plein air, sans abri.

Je répondis d'abord :

— Merci, madame; je ne fais pas de nu pour le moment.

Elle insista, timide :

— Vous pourriez toujours voir, monsieur. Et puis... me recommander... Je vous assure que... je ne suis pas mal... Il ne faut pas vous fier comme ça aux apparences. Et je tiendrai la pose très longtemps. S'il faut poser pour des draperies... Vous verrez... je... enfin... n'est-ce pas, monsieur... *la vue n'en coûte rien.*

Cette phrase naïve me fit rire et je regardai la femme, toujours vulgaire, déjà moins laide; l'expression de son visage m'émut.

— Bien.

Elle passa dans la petite pièce où les modèles se déshabillaient. Et je continuai mon travail.

La femme fut prête en quelques instants :

— Voilà, monsieur. Puis-je entrer?

— Oui.

Son corps, enveloppé dans une sorte de vieux burnous en mousseline rayée, le modèle entra; tout de suite elle se posa droite, bien campée, comme une personne qui sait le fond des choses. Puis le burnous glissa.

Elle éleva lentement ses deux bras dans un geste parfaitement rythmique, joignit ses mains sur sa tête, les seins en dehors, la poitrine élargie, les reins cambrés...

J'en eus un éblouissement.

— Si vous voulez maintenant, je vais dénouer les cheveux?

Je fis *oui* d'un signe de tête.

Elle enleva son peigne et le lança au hasard sur le divan. Puis, d'un geste facile, elle développa la fauve toison.

C'était superbe.

Un corps merveilleux; des hanches que nul corset n'avait déformées. Un ensemble harmonieux, telle une amphore.

— Oui, oui. Voulez-vous poser tout de suite?

— Oh!... certainement... Je crois bien!

Il était déjà tard; mais j'indiquai les lignes en peu de temps. Et je lui donnai le prix d'une séance pour sa demi-heure.

Elle hésita.

— Monsieur... mais... je ne peux pas prendre... cinq francs... pour quelques minutes?... Alors... comme tout de même... j'en ai bien besoin... ce sera une séance... d'avance.

— Non, non. Gardez. C'est pour aujourd'hui. Vous reviendrez demain.

— Ah! pour... pas même une demi-heure... Ça ne se pourrait pas.

* * *

On frappa.

Le modèle alla s'habiller.

C'était ma femme à qui je contai l'aubaine en lui montrant les lignes indiquées.

Il pleuvait à verse. Et nous habitions près de la porte du bois, c'est-à-dire très loin de tout moyen de locomotion, excepté pourtant le chemin de fer. Mais cela faisait encore dix ou douze minutes à marcher sous la pluie battante.

— Vous ne pouvez pas vous en aller pendant l'averse, mademoiselle, dit ma femme. Asseyez-vous un moment. C'est une pluie d'orage.

Puis elle regarda le dessin, le modèle, et

s'aperçut que la pauvre fille était fort pâle avec les lèvres violettes. Elle eut une bonne idée :

— Mais... vous avez posé l'ensemble? Et je suis sûre qu'on aura oublié de vous monter quelque chose pour vous réchauffer?

— Oh! madame!...

— C'est l'habitude ici...

On lui fit apporter des biscuits et du vin.

Je compris en la regardant qu'elle était à jeun.

Elle hésita pour la forme. Nous fîmes entendre que ça ne se passait jamais autrement après les séances. Et, pendant qu'elle mangeait, confuse, affamée, ma femme causa :

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle?

— Flora, madame.

— Oh! le joli nom.

Elle regarda, très surprise.

— Ah!... vous trouvez?.. Moi, je n'ose pas le dire... Je pense que c'est ridicule de s'appeler Flora... excepté, n'est-ce pas, sur les affiches? Là, ça fait bien.

— Sur les affiches?

— Ah! oui... Je suis... Vous m'emploierez tout de même, monsieur?

— Mais oui. Pourquoi pas. Vous êtes?...

— Gymnasiarque.

*
* *

Elle revint le lendemain. J'étais seul naturellement à l'atelier, car ma femme ne vient pas quand on pose l'ensemble tant que les modèles ne le demandent pas d'elles-mêmes. Elles l'ont toujours demandé d'ailleurs. Mais, sans cela, je ne pourrais pas les employer parce que j'ai besoin de dire mes impressions quand je travaille. J'en ai pris l'habiude. Quelque chose me manque si je suis seul devant ma toile.

Le premier mot de Flora fut :

— Si madame veut venir quand je pose, moi... ça ne me gêne pas. Et...

Je compris que, même, elle le désirait.

*
* *

Et ma femme put assister à la séance.

Loin de gêner Flora, je vis qu'elle appelait sa confiance et ses confidences.

C'était une bonne créature et une pauvre fille

qui disait les choses avec une franchise, une simplicité que j'ai rarement rencontrée. Ses notions sur la morale et la vie nous parurent assez rudimentaires. Pourtant, une sorte de candeur la rendit touchante.

On avait cette impression qu'elle était et devait rester un enfant, quels que fussent les hasards de son existence.

Elle avait voyagé partout, en Belgique et en France; n'avait rien vu, ne connaissait rien des pays traversés.

— Quand on travaille, n'est-ce-pas, disait-elle, on n'a pas le temps de se promener.

*
* *

Jacques, avec ses habitudes d'indépendance, entrait s'il lui plaisait et s'en allait de même. Flora rougit de plaisir et d'émotion, quand, en disant *bonjour*, il lui donna une poignée de main selon l'habitude qu'il avait prise tout seul.

*
* *

Sans doute Flora n'était pas une honnête fille

dans l'habituelle acception du mot. Mais elle ne s'en doutait pas. Elle avait eu trois ou quatre liaisons presque maritales, fidèles pendant leur durée, toujours avec des camarades faisant partie de la même troupe.

Jamais un bourgeois de petite ville n'avait rien obtenu d'elle. Voilà ce qu'elle aurait appelé faillir à son devoir.

Flora nous parut ignorer la valeur de l'argent. On partageait tout, gains ou misère, avec celui dont on partageait l'existence.



Deux souvenirs semblaient être les points culminants dans son passé. Elle y revenait toujours avec une sorte de tremblement dans sa voix dure, vaguement fêlée.

Pendant trois mois, elle avait vécu avec un poète qu'elle ne nomma pas. Et les menus faits racontés par elle au sujet de cette liaison l'ahurissaient encore et lui semblaient d'une incohérence inouïe.

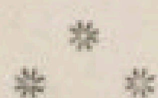
Tout cela devait être exact; et, dans notre

esprit, il nous fut facile de remettre les choses au point.

Elle avait bien souffert pendant cette période; elle souffrait plus encore du regret de l'amour perdu.

Car elle aimait toujours l'homme. Elle ne dut s'en apercevoir qu'après l'avoir quitté, par un coup de tête, sur une violence. La pauvre fille pleurait sa folie, ne comprenant pas encore que le poète, lassé de cette aventure, allait se séparer d'elle.

Flora s'attardait à des rappels puérils d'un bonheur qui dura peu de semaines et fut suivi d'un ennui trop compréhensible. Ce poète avait dû finir par l'exécrer.



L'autre souvenir était plus pur.

Elle parlait d'un vieux savant qu'elle avait connu dans une ville de province. Il avait été pitoyable et charmant. Un jour, elle alla chez lui pour lui faire ses adieux et fut reçue par une vieille bonne, d'abord tout effarée de voir une saltimbanque sonner à la porte de son maître.

Elle s'adoucit quand Flora lui dit comme elle admirait la propreté de cette maison.

Le vieux savant la fit déjeuner.

Il lui demanda la permission de garder sa calotte sur la tête. Et Flora sentait encore tout son cœur fondre en reconnaissance au souvenir de la politesse du doux vieillard, si propre et joli. *Il avait l'air de sortir d'une boîte.*

* * *

Elle posa pendant une semaine environ. Puis elle trouva un engagement qui l'éloignait.

* * *

Un jeune médecin, venu d'Italie, la vit, à l'atelier, le dernier jour.

— Pauvre fille ! dit-il en l'examinant. C'est une créature vouée au suicide. Un jour ou l'autre, elle se tuera fatalement.

* * *

1876 ou 1877.

Mon nom s'est trouvé par hasard dans le livret

du Salon avec le titre d'un tableau qui n'existait pas.

Castagnary, de confiance, conseilla aux jeunes artistes d'aller l'étudier.

Pierre Véron l'éreinta consciencieusement. Je lui fis écrire que je n'avais pas exposé.

Au surplus, il ne rectifia rien.

La seconde édition du livret ne mentionna plus l'œuvre absente.

* * *

1877.

Un mot du graveur X... qui fit notre joie.

X... est un superbe artiste de qui j'estime singulièrement l'intellectualité.

Il fait le portrait de Victor Hugo.

— Et cette pointe ne va-t-elle pas trembler un peu en commençant le portrait du grand homme? demande Caillebotte, un peu railleur.

X... répond avec une solennité convaincue :

— Depuis quand l'Himalaya tremble-t-il devant le mont Blanc?

* * *

1877.

J'avais invité quelques amis avec M. K... dans

un restaurant français. Parmi les convives se trouvait M. Johnson, le correspondant du *Figaro*, et Mme Johnson. Elle arriva la première après une longue course en cab et se trouvait fort décoiffée.

Une *house maid* lui ouvrit la porte d'une chambre pour qu'elle pût réparer le léger désordre de sa parure.

Et voilà Mme Johnson, qui retire ses gants et son chapeau.

Le bec de gaz, au milieu du plafond, l'éclairait mal.

— Je vous demande un peu... dans une chambre... fourrer le bec de gaz à cette hauteur!...

Elle regarde et calcule qu'en montant sur la table, elle atteindra facilement à la clef.

Dès lors, elle n'hésite pas. Et lentement elle prépare son ascension.

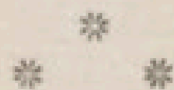
Là. Elle est sur la chaise. Maintenant un autre effort.

Elle est debout sur la table quand une voix sonore, non loin d'elle, bredouille des interrogations effarées en anglais.

C'est un monsieur qui passe, pudibond, sa tête ahurie, dans un entre-bâillement des rideaux du

lit, soigneusement crispés autour de son cou.

Mme Johnson se met à rire, toujours juchée sur la table. Enfin, remise de sa gaieté qui ne déridait pas le monsieur, elle descend et sort de la chambre en chargeant une *maid* quelconque d'aller reprendre son chapeau et de lui indiquer un cabinet de toilette qui ne cache pas de surprises.



Londres, 1877.

La Taglioni (comtesse Gilbert des Voisins) est venue avec sa petite-fille la princesse Troubetzkoy. Nous les avons connues par Mme Johnson.

La Taglioni est une femme du monde, fine, discrète, qui parle bien de son art.

Son visage est paisible, sans rides, avec une expression très douce. Elle porte de longs bandeaux qui encadrent bien la figure un peu allongée.

C'est elle qui prépare les jeunes filles pour la présentation à la reine.

Elle raconte qu'une lady lui fit observer que

sa fille n'arrivait pas à faire la révérence tout à fait comme l'élégant professeur.

— C'est qu'elle n'est pas la Taglioni, milady, répondit doucement la danseuse.

Elle mime avec les mains tout un ballet, et c'est très clair. On comprend comme avec des figures.

Elle explique aussi que sa danse fut très chaste. Elle portait des jupes assez longues.

— Je sentais mon public tout de suite et, bien souvent, j'ai modifié les pas réglés.

Pendant qu'elle parle, je m'amuse à regarder ses pieds intelligents, petits, d'une jolie forme, et coquettement chaussés de satin noir.

* * *

1877.

Nous sommes à Londres dès le printemps.

Emilio Gallori, le sculpteur toscan, travaille dans une chambre vide à côté de celle que j'ai prise pour m'en faire un atelier.

J'eus l'idée que Jacques serait sculpteur. C'est une passion folle de ce petit pour la terre glaise qu'il a tout de suite maniée comme un objet fami-

lier avec une surprenante adresse. Il modelait des poules assez curieuses. Un jour sa mère le conduisit au *Zoological garden*; il vit un tigre en fureur s'accrochant après les barreaux de la cage. Au retour, il se mit à modeler fiévreusement et, triomphant, apporta son chef-d'œuvre.

C'était le tigre, informe sans doute. Mais le mouvement me stupéfia.

Dès qu'on le laissait seul dans l'atelier de Gallori, nous étions sûrs de le trouver grimpé sur un escabeau, palpant avec douceur l'œuvre commencée, presque avec des caresses d'artiste et d'homme. Il se servait des ébauchoirs, s'était même organisé tout seul une espèce d'atelier dans un coin du jardinet.

Cette passion faillit mal tourner, du moins pour le pauvre Gallori.

Sa statue de femme nue était déjà toute modelée, d'une belle venue.

Jacques jouissait de la plus grande liberté par la maison, à Paris comme à Londres. On le voyait errer les mains dans ses poches, le nez au vent, toujours absorbé par des combinaisons dont il ne livrait pas les secrets variés.

Tantôt il clouait, rabotait des planches, se

racontait tout haut des histoires ou chantait des chansons prises on ne savait où.

L'escalier tout de suite le mettait en voix; il chantait habituellement :

> Ah! ah! ah! que la vie serait belle
> Si j'étais Ca, si j'étais ba, si j'étais Cabanel!
> Ah! ah!

Celle-ci lui venait de son parrain Gustave Caillebotte.

Ou bien :

> Nous parlions d'la poésie,
> Onastasie, Onastasie;
> Nous parlions d'la poésie,
> Onastasie et moi.

Depuis des heures, nous ne l'avions pas entendu. Ma femme posait. Une légère inquiétude me venait de temps en temps :

— Qu'est-ce que Lolo peut bien faire qu'on ne l'entend pas ?

Gallori rentra, fatigué; il resta près de moi pour causer. Puis, la nuit s'approchant :

— Je vais mouiller ma statue et changer les linges.

Je posai mes pinceaux et je le suivis.

Nous entrâmes dans son atelier!...

Quel spectacle!

Jacques, monté sur un escabeau près de la statue dégagée de ses linges, modelait fiévreusement.

Il se tourna vers nous; et :

— N'ayez pas peur, nous dit-il avec une sérénité sans nuages. C'est le bras que j'ai cassé. Il était tombé; je le rarrange!!!

Un fou rire nous gagna.

Le bras en tombant s'était émietté. Jacques ne se tourmentait pas pour si peu. Il avait fait un rouleau de terre sur l'armature et contemplait son œuvre avec un contentement extrême:

— Là, dit-il, c'est fait. On n'y voit plus rien!

Il descendit alors de l'escabeau pour s'en aller vers quelque autre occupation.



Jacques avait fait la connaissance d'un balayeur, de ces gens qui, à Londres, nettoient tout le long du jour une bande de la chaussée traversant d'un trottoir à l'autre. Pour ce travail,

les passants payent une redevance toute bénévole d'un penny.

Ce balayeur parlait français, et Jacques avait coutume de lui raconter ses affaires et ses travaux. Il l'appelait : Mon ami.

Quand nous passions, cet ami nous saluait discrètement, en homme du monde, et Jacques nous quittait pour aller lui serrer la main. L'homme l'appelait : Mylord...

Jacques l'interrompait.

— Mais non; je ne suis pas votre lord ni le lord de personne. Je suis un Français, comprenez-vous?

— Yes, mylord, répondait le balayeur.

Il était abruti par l'abus du gin. L'éducation initiale se devinait à des signes imprévus, concluants. Je le fis poser; mais je n'obtins jamais un mot qui pût m'éclairer sur son compte.

* * *

1877.

A Londres. . . . .

Un homme entre deux policemen.

Il marche, altier, vêtu de haillons. La redin-

gote râpée, d'une forme élégante, est boutonnée jusqu'au cou.

La manche déchirée laisse voir sa chair nue, très blanche. J'admire les mains superbes; son chapeau haut de forme est bossué, limé. Les orteils passent à travers ses chaussures.

Les cheveux roux sont souples et soignés. Il me regarde en face de ses larges yeux clairs où luit, avec l'orgueil, une immensité de lassitude et de désespoir.

Je le salue, le cœur pris d'une sympathie soudaine, irrésistible, prêt à lui donner la main.

Il me rend mon salut; son sourire découvre les dents blanches, très soignées.

Et sa marche continue entre les deux hommes de police qu'il domine de toute sa beauté, avec une aristocratie hautaine.

Aucun pays ne m'a fait côtoyer, comme Londres, les suprêmes désespérances des chutes.

Quand je vais à Rotten-Row, j'ai cette sensation cruelle que l'homme sans fortune, sans l'orgueil des grands noms et des situations hautes, n'est rien qu'un atome perdu, la non-valeur broyée sous les roues qui passent.

J'y vais peu.

Londres m'y blesse, m'effare. Et nerveux comme je le suis, je prendrais le chemin de fer tout de suite si je m'écoutais.

Une autre coutume aussi me donne des frissons. C'est le mendiant qui prend entre ses doigts la boue des roues, et l'embrasse en demandant l'aumône.

Non. Paris ne connaît ni l'amoindrissement des créatures humaines, ni la misère.

Avec le soleil et la gaieté, les pauvres de mon pays restent insouciants et joyeux. L'air, l'espace, la lumière sont à tous. Les lazzaroni chantent et leur humilité n'est pas de l'abaissement.

Même, quand on les rudoie, c'est avec un rire cordial et des mots familiers qui ne blessent pas.

Mais les misères et les effondrements de Londres, voilà l'enfer que Dante n'a pas prévu. S'il avait connu les bas-fonds de l'Angleterre, c'est là qu'il aurait mis les damnés du dernier cercle.

* * *

Londres, 1877.

Ma femme promène Jacques dans Saint-John's wood, elle entend la voix d'une fillette qui chante

la Bella Napoli et les chansons populaires en s'accompagnant d'une guitare. Ce sont deux mendiants italiens qu'on a fait entrer dans le jardin d'un cottage.

Ma femme s'approche avec Jacques et leur parle en dialecte.

Le petit guitariste se retourne, la regarde et s'écrie :

— Madonna mia! Et comment va le signorino don Peppino?

C'était un gamin qui nous avait connus à Pompéi.

*
* *

1878.

Le jour de l'ouverture de l'Exposition, fête au bois de Boulogne.

Retour à pied avec une foule immense, tel un flot qui ne finit jamais.

Nous suivons avec ma femme, Jacques, mon frère Carlo et plusieurs amis, toute la longueur de l'avenue; nous descendons les Champs-Élysées où je vis un nouvel exemple de cette bonhomie qui caractérise le peuple français.

Quatre jeunes gens s'étaient assis par terre et faisaient tranquillement leur partie de cartes.

La foule s'écartait en riant; eux, répondaient parfois aux plaisanteries.

Ils ne furent pas même dérangés ni bousculés.

Des baraques ambulantes, dressées en hâte pour un jour, furent laissées seules avec ces mots écrits à la main sur une pancarte : *Confié à la garde du public.*

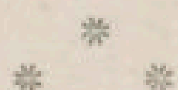
En repassant, je m'informai près des petits marchands revenus. On n'avait touché à rien.

Quand, le lendemain matin, je fis sur l'avenue ma promenade quotidienne avec la crainte que cette foule eût tout détruit sur son passage, l'avenue du Bois-de-Boulogne, paisible, avait repris son aspect de tous les jours.

Les gazons n'étaient pas foulés; on n'avait pas cueilli les fleurs. Pas un arbuste, pas une clôture, pour légère qu'elle fût, n'avaient souffert.

Comme toujours, j'admirai cette sagesse du peuple de Paris, que je n'ai jamais vue ni à Londres, ni en Italie.

Tout ceci peut paraître un peu puéril ; j'en éprouvai tant de plaisir que je le raconte tout de même pour les simples comme moi.



Mon exposition fut considérable et j'en obtins sur le public le résultat que j'avais espéré.

Il semblait que la médaille d'honneur de mon pays fût pour moi. C'était l'avis de beaucoup et surtout celui de Monteverde et de Pagliano, membres du jury pour la section italienne.

Au vote, il paraît que tous les étrangers furent pour moi. Les Français, non.

J'en fus un peu... peu surpris.

Pagliano, un jour, me fit cette réponse :

— Nous avons insisté pour notre gloire. Il nous fut répondu que l'Italie n'aurait pas de médaille d'honneur pour la peinture et la sculpture si on insistait sur ton nom.

Pagliano s'en étonna. Voici la réponse que lui fit l'un des membres du jury.

— Moi, je la lui voterais tout de suite; mais je ne suis pas seul. Depuis des années qu'il expose on ne lui a donné que... rien... une troisième médaille. Nous ne pouvons pas, tout à coup, lui laisser prendre la première des récompenses. Ah! s'il arrivait comme ça, tout d'un coup, sans

passé parmi nous, sans les ennemis que fait la réussite..., il n'y aurait que des boules blanches.

La même chose arriva pour la Belgique et la commission belge se retira.

Mais Monteverde voulait sa médaille d'honneur; Pagliano en désirait une autre. La commission italienne resta.

J'eus la première médaille.



Avec la première médaille, la Légion d'honneur suivit.

Et je pus voir une fois de plus cette âme charmante de Manet, qui n'a jamais connu l'envie ni les pensées étroites.

Un peintre, de mes amis intimes, tempêta ferme contre moi.

Lui, disait-il, avait l'âme plus fière et ne comprenait pas que j'eusse accepté la décoration, surtout après les agissements du jury.

Je n'avais rien sollicité; mais j'avoue que j'en étais tout heureux. L'ambassade avait-elle fait des démarches pour moi? Je l'ignore.

Ce fut un voisin, M. Savalle, décoré dans la même promotion, qui me l'apprit en m'envoyant ses félicitations le soir même, car je ne le sus officiellement que le lendemain matin. Mon plaisir donc fut complet, sans nuages, comme il avait été sans les ennuis inévitables d'une attente.

Le dédain de mon ami D... fut sans limites.

Manet l'écoutait avec ce sourire jeune, ce sourire de gamin, un peu goguenard, qui lui retroussait les ailes du nez.

— Tout ce mépris, mon petit, dit-il, c'est de la blague. Vous l'avez; voilà l'essentiel; et je vous en félicite du meilleur de mon cœur. La médaille d'honneur, c'est à vous que nous l'avons tous donnée dans notre esprit, avec bien d'autres choses plus flatteuses encore.

D... le prit à partie, sans que ses réflexions acerbes pussent altérer un instant la sérénité de Manet, qui conclut :

— Mon cher, s'il n'y avait pas de récompenses, je ne les inventerais pas; mais elles y sont. Et il faut avoir de tout ce qui vous sort du nombre... quand on peut. C'est une étape franchie... c'est encore une arme. Dans cette chienne de vie, toute de lutte, qui est la nôtre, on n'est jamais

trop armé. Je ne suis pas décoré? Mais ce n'est pas de ma faute et je vous assure que je le serai si je peux et je ferai tout ce qu'il faudra pour ça.

— Naturellement, interrompit D..., furieux et haussant les épaules. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais à quel point vous êtes un bourgeois.

— Ouais! répondit Manet; bourgeois tant qu'il vous plaira. J'ai fait mes preuves au reste. Mon petit, vous aurez de tout, allez, si peu *bourgeois* que vous soyez, et j'en serai content, comme je le serais pour moi-même.

Ma femme adorait ce bon Manet. Quant à Jacques (il avait alors six ans), Mme Manet fut une vraie passion pour lui.

Non qu'elle fût très jolie.

Mais elle avait une chose très particulière, une grâce de bonté, de simplicité, de candeur dans l'esprit, une sérénité que rien n'altérait.

On sentait dans ses moindres mots la passion profonde qu'elle avait pour son enfant terrible et charmant de mari.

Fidèle, il l'était certainement malgré les apparences.

Un jour, il suivait une jolie fille mince et co-

quette. Sa femme tout à coup le joignit et lui dit avec son bon rire :

— Cette fois je t'y prends.

— Tiens, dit-il, c'est drôle, je croyais que c'était toi !

Or Mme Manet, plutôt un peu forte, Hollandaise placide, n'avait rien d'une frêle Parisienne.

Elle racontait la chose elle-même, avec sa bonhomie souriante.

Quand elle venait dîner à la maison, elle portait, cette année-là, une robe de velours rouge avec des manches qui s'arrêtaient au coude.

Il paraît que le petit Jacques se plaisait à lui caresser les bras.

Un samedi, comme on allait se mettre à table, il parut tout inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a, Miminuccio?

— Mais, fit-il, et la belle dame aux jolis bras? Elle n'y sera donc pas?

— Non, Lolo; pas ce soir.

— Oh! fit-il désappointé. Comme je vais m'ennuyer ce soir, alors!

*
* *

Et à propos de Manet, il me fit une fois plu- IX

sieurs observations en regardant ma femme. Et je pensai ce jour-là qu'elle avait, en effet, gardé dans les yeux comme un étonnement de la vie.

* * *

Quelques-uns firent à Manet une réputation d'homme méchant.

Nul n'est meilleur, mieux élevé, de relations plus sûres. Jamais je ne l'ai entendu dire une méchanceté sur qui que ce soit. Il n'a jamais causé un tort à un artiste; à personne.

On le redoutait parce qu'il trouve des mots à l'emporte-pièce, d'une originalité singulière, mots de g min de Paris, gamin de génie, qui marquait les ridicules, les vilenies et la médiocrité d'une empreinte ineffaçable. Il a cette raillerie joyeuse où le dédain se fait à peine sensible.

Une gaieté sort de lui, gaieté communicative comme toute sa rieuse philosophie.

Tel je l'ai vu toujours.

C'est une âme ensoleillée que j'aime.

Comme visage il ressemble à M. Arsène Houssaye. Il a comme lui des yeux clairs et des cheveux blonds; c'est le même sourire et le même son de la voix.

* * *

1879.

Plus taciturne fut mon ami Duranty qui vient de mourir,

Il était plus amer... comme il fut moins heureux.

D'abord il n'avait pas de famille et commit cette lourde faute d'abandonner je ne sais plus quel poste important dans un ministère pour la littérature, qui ne lui donna pas les compensations espérées.

Il était de taille moyenne, avec des yeux gris et fins, dans un visage agréable où passait parfois un subtil sourire bientôt effacé. Malgré notre gaieté à tous, je ne l'ai jamais entendu rire très haut. Ses mains étaient toutes petites et d'une forme aristocratique.

Degas en fit un portrait admirable que je

regarde toujours avec un nouveau plaisir dans son atelier. Il est assis dans cette attitude simple de l'attention qui lui est propre. Son doigt presse les paupières comme s'il voulait rétrécir, ramasser en quelque sorte le rayon visuel pour en doubler l'acuité.

Ce portrait est l'une des plus belles œuvres que je connaisse.

Les compagnons de Duranty furent tous des réalistes, Champfleury, Legros, Fantin, Cézanne dont il fit le principal personnage d'un de ses livres, — Le théâtre de Kersabiel — Le peintre Kersabiel était Césanne. Degas et les autres y figurent sous des noms différents.

Dans son roman d'un charme si simple et si tendre, *la Cause du bon Guillaume*, il se peignit lui-même avec le souvenir d'une aventure de jeunesse.

L'éditeur Charpentier vient de publier à nouveau son roman : *le Malheur d'Henriette Gérard*, paru jadis chez Poulet-Malassis.

Je voudrais pouvoir citer en entier les deux articles de M. Zola parus dans le *Figaro* ainsi que son feuilleton du *Bien public* et qui servent de préface au livre.

On ne saurait dire plus ni mieux.

J'en copie quelques lignes précieuses :

. . . .

... la grande, la rare originalité de M. Duranty; il n'est pas romantique, il est naturaliste, sans théorie, par tempérament. C'est un fils immédiat du xviii[e] siècle, auquel il se rattache, comme si les littératures de l'Empire, de la Restauration et de Louis-Philippe n'avaient pas existé. Sa seule parenté est Stendhal, un cousinage.

. . . .

La critique fut très frappée de cette simple histoire... dont il avait fait tout un drame, poignant d'exactitude. Il y avait là un accent de sincérité, une science de détail, une analyse impitoyable... M. Duranty put croire qu'il touchait au succès.

. . . .

C'est une des plus grandes injustices de notre temps. M. Duranty n'occupe pas dans l'admiration de nos lecteurs la place à laquelle il a droit. Je crois connaître les raisons de ce déni de justice. . . . .

Mais nos succès, à nous, sont un peu faits du lyrisme qui s'infiltre quand même dans nos œuvres . . . .

Hélas, j'en ai peur, ce n'est pas la vérité qu'on aime en nous ; ce sont les épices de langue, les fantaisies de dessin et de couleur dont nous l'accompagnons. . . . .

Chez M. Duranty, rien de tout cela ; aussi ne plaît-il pas. On lui reproche de très mal écrire . . . . .

Il faut aimer sa personnalité un peu sèche, précise,

qui procède par coups nombreux et exacts. Il a un sens très développé d'un certain comique pincé du plus grand effet...

Je m'arrête ici. Ces derniers mots font trop exactement l'exposé d'une nature d'homme pour que j'insiste. Sur l'œuvre même, tout l'ensemble serait à lire; et j'y renvoie mes lecteurs.

Le livre contient une chose plus caractéristique encore s'il est possible. C'est un « avertissement » de l'auteur.

En une seule page, il dit de son livre tout le bien qu'il en pense, avec une altière sobriété qui me ravit.

« ... les gens qui ne me connaissent pas ont besoin d'explications. »

*
* *

Duranty fut très pauvre et d'une extrême fierté. Jamais on ne s'en serait douté au soin qu'il prenait de sa personne. Si le public fut injuste, si ses confrères ne lui firent pas la place qui lui était due, lui ne s'en plaignit jamais.

Ce fut une belle figure, une âme généreuse et

pleine de tendresse, qualités ignorées, tant son attitude extérieure fut fermée pour les indifférents.

Pendant une année, deux peut-être, il eut le privilège du petit théâtre des Marionnettes des Tuileries dont il fut lui-même l'auteur dramatique. Ces petits chefs-d'œuvre sont réunis en un gros volume presque introuvable aujourd'hui.

Mon ami Théodore Child vient de le dénicher en bouquinant chez les marchands du quai, et me l'apporte. Il n'est pas même coupé.



1879.

On vient de me conter que, planté devant mes tableaux à l'Exposition universelle, Meissonier les *éreintait* de tout son cœur.

Un peintre, qu'on me nomma, renchérit sur le maître; et, cette fois, de mes toiles, il ne restait pas grand'chose.

Meissonier, muet, l'écoutait. Mais il n'avait plus l'air content du tout.

Quand il en eut assez, il se tourna, caressant sa barbe en fleuve, rit doucement, regarda l'autre de son œil fin.

Alors de sa voix perçante, il lança :

— ...Seulement, mon petit, faites-en utant.

* * *

1879.

Un de mes compatriotes — de Foggia — vient d'acquérir, avenue du Bois-de-Boulogne, la villa que fit bâtir le comte d'Aquila, frère du roi François II et fils du roi Ferdinand.

Mme Rattazzi l'avait habitée quelque temps et ses réceptions défrayèrent les conversations du voisinage. Hors de là, cette maison, triste d'apparence, malgré sa jolie forme et son merveilleux parc, était toujours inhabitée. Presque inhabitable et faite pour une famille peu nombreuse, je crois, malgré ou peut-être à cause de l'importance donnée aux écuries construites pour une trentaine de chevaux.

Il y avait une rampe célèbre, en fer forgé, qui coûta, disait-on, quarante mille francs pour un étage. Elle était très belle au surplus.

Le comte Telfener avait épousé miss Hungerford, la sœur de la richissime Mme Mackay, à qui Paris prêta des idées bien étranges.

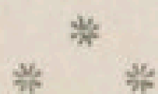
Furent-elles exactes? Je n'en sais rien. Mais il m'a paru qu'elle était une personne bien trop raisonnable pour avoir de pareilles imaginations.

A peine installé, M. Telfener rencontra le comte d'Aquila :

— Monseigneur, j'ai acheté votre maison.

Le comte sourit silencieusement ; puis, goguenard :

— L'as-tu fait bénir ?



Telfener, esprit fort, en avait vu bien d'autres. Sa fortune s'était faite par des entreprises périlleuses ; on parlait de chemins de fer construits sur des points dangereux de l'Amérique, de séjours parmi les mineurs, que sais-je !

Il riait beaucoup en me contant cette puérilité.

Six mois plus tard, il changeait d'avis, et le comte d'Aquila ne s'était pas trompé.

La belle villa, d'aspect désolé, portait une guigne noire.

RAFFAELA

Vers la fin de 1878, après l'exposition universelle, je partis pour l'Italie avec mon ami M. Kaye Knowles. Nous devions visiter Milan, Venise, Florence et Rome.

Ma femme et Jacques vinrent me rejoindre à Naples pour les fêtes de Noel.

Je pris, pour les quelques mois de mon séjour, une villa presque à la pointe du Pausilippe.

Toute en marbre, avec des chambres immenses, elle était un paradis durant l'été. Mais, au mois de janvier, ce fut une glacière.

Telle, cependant, c'était, pour mon travail, un incomparable atelier.

Des baies immenses, d'une aveuglante clarté, s'ouvraient sur une terrasse qui dominait les écueils. En face de moi, le golfe, et plus loin, à l'horizon, le Vésuve et tout le panorama de Naples, Portici, Castellamare.

Je fus tout de suite au point pour travailler.

Le modèle? C'était simple; il me fallait une fille belle, jeune, robuste et saine pour mon tableau de *la Fontaine du Lion*, cette source placée tout à l'entrée de la Mergellina, qui fournit l'eau des Acquajuoli dans toute la ville, et d'où les femmes remontent avec le *piretto* de verre transparent posé sur leur tête, retenu d'une main pendant que l'autre s'appuie sur la hanche en des poses d'une grâce et d'une majesté, belles comme toute la statuaire d'Herculanum.

Parmi les filles du port, je n'eus qu'à choisir.

Celle que je découvris la première avait dix-sept ans. On la nommait Raffaëla. Quand elle monta sur la table à modèle pour donner la pose avec le *piretto* sur la tête, j'eus un éblouissement.

Raffaëla, déjà presque femme, avait une peau duvetée de brune, chaude et transparente comme un fruit. Ses petites dents, éclatantes et serrées, riaient sous les lèvres d'un rouge vif, lèvres charnelles aux contours merveilleux. Cette gaieté prenait un charme étrange au contraste des yeux bruns pailletés d'or, très doux, pensifs avec des caresses. Des yeux de mélan-

colie vaguement cerclés de bistre. Pure anomalie fréquente dans l'Italie méridionale qui n'implique ni la pensée ni la tristesse. Raffaëla n'avait jamais eu de raisons pour souffrir et ne prenait pas la peine de penser.

A quoi bon ? Sa pauvreté ? Ses besoins ne dépassaient pas ses ressources. La seule ambition de sa vie, celle de toute vraie Napolitaine était satisfaite ; Raffaëla avait un amoureux ; comme elle, fils de bonne mère. Son fiancé naturellement.

Il se promenait avec elle, à la fête de Piedigrotta chez la Madone, où l'on entendait les chansons populaires et neuves qui seraient à la mode chaque année. Raffaëla point toute seule, comme quelques-unes, les pauvrettes ! Raffaëla marchait à côté d'un beau garçon, le sien, son bien, l'*innamorato* !

Il faut entendre ce mot sur les lèvres des Napolitaines : l' *innamorato mio!*

Lui, l'embrassait, la battait un peu parce qu'il était jaloux. Que manquait-il à la Raffaëla pour être parfaitement heureuse? Rien.

Elle chantait, du matin au soir, les mêmes chansons qu'ils jetaient ensemble à pleine volée

par les routes qui longent la mer, à tous les vents de l'espace, à tous les échos des collines :

Chiagnann'i materazzi e le linzuoli,
Chiagna Nella mia, chè dorma sola !

(Pleurent les matelas et les draps,
Pleure la Nennelle à moi, parce qu'elle dort seule !)

*
* *

Un jour, elle arriva les yeux rougis par des larmes récentes.

— Eh quoi! petite Raffaëla, tu pleures! Serais-tu malade? As-tu du chagrin?

— *'Gnorr*... non... oui, dit-elle.

— Oh!... Qu'est-ce que tu as?

— Des choses! fit-elle avec un accent profond.

— Mais encore?... C'est... Vincenzo?

On tombe toujours juste là-bas quand on parle d'amour.

Elle baissa la tête en signe d'acquiescement.

— Ah! murmurai-je, il est jaloux?

— Oui.

— Raffaëla... Enfant à moi... qu'est-ce qu'il croit?

— Il croit... dam... que vous me faites la cour, don Peppino. Il dit que la signora n'est pas ici, qu'il n'y a pas le petit Giacomino. Et... voilà!

Puis elle songea; et, secouant la tête d'un air entendu :

— C'est naturel, don Peppino; lui ne peut pas savoir, pour sûr? Que voulez-vous? Il en connaît, des artistes; ceux-là sont des garçons. Ou bien encore, ils ne craignent pas la madone et sont infidèles au sacrement de mariage. Il y en a. Vincenzino me reproche de ne pas lui vouloir du bien autant que lui à moi! Si l'on peut dire!

Et, la tête levée, les yeux flambants d'orgueilleuse joie, la petite s'écria :

— Alors... il m'a battue.

— Hein! cria ma femme apitoyée.

— *Nèh 'ccellenza!* rétorqua vivement Raffaëla; ne suis-je pas assez belle fille pour qu'il m'aime?

A ce moment précis, la servante, là-haut, poussait des cris aigus. La voix d'un homme furieux répondait, en paroles violentes, heurtées.

Puis, ce fut une course rapide. Et tout à coup,

sur le seuil de l'atelier, la porte rudement ouverte, je vis un pêcheur, jeune et superbe, l'œil étincelant de colère.

Mais il s'arrêta, stupéfait, regardant ma femme et moi.

Jacques, alors âgé de six ans et demi, fabriquait sur la terrasse l'un de ces laborieux jouets, d'une fantaisie invraisemblable dont il a le secret, secret qu'il garde au surplus pour lui seul et que nous ne découvrons pas souvent.

Il est très curieux, ce petit. Le nez au vent, les mains dans ses poches, il entra dans l'atelier.

— C'est Vincenzino, souffla Raffaëla, terrifiée.

Quelquefois elle le prenait pour confident.

Jacques fit simplement :

— Ah!

Et se dirigeant vers l'intrus, il lui tendit la main comme s'il l'avait toujours connu :

— Bonjour Vincenzino.

Le brave garçon, déjà fort mal à son aise, fut tout désarçonné. Mais l'enfant, qui suivait son idée, continua :

— Est-ce que c'est vrai que tu as un bateau?

Vincenzino se remit tout de suite.

C'était un être naïf et bon. Trois mots d'un petit l'avaient retourné.

Puis, nous regardions d'un air amusé, sans impatience et sans mécontentement.

Il répondit avec une douceur singulière, un reste d'émotion dans les cordes profondes de sa voix :

— Un bateau? Mais oui. Je vous ferai faire des promenades en mer avec le signorino don Peppino et la dame Française, car je suis patron de ma barque, acheva-t-il, non sans fierté.

— Quand?

— Ce soir si vous voulez, don Giacomino, il fera lune pleine.

Raffaëla, blanche, les lèvres entr'ouvertes, buvait ses paroles, tandis que les grands yeux élargis enveloppaient l'homme tout entier, des pieds à la tête et semblait crier :

— Comme il est beau! Voyez! il est à moi!

Lui, se tourna de mon côté :

— Don Peppino, vous êtes d'ici... vous êtes un homme... vous comprenez. Cette Raffaëla... elle est à moi! Et... non; je ne veux pas être un mari... comme il y en a. C'est bon. N'est-ce pas? Nous nous entendons.

Puis, à ma femme :

— '*Ccellenza*, dit-il, vous fîtes sagement d'épouser un Napolitain, car le cœur des hommes est léger dans les étranges pays.

Il s'excusa, fort bien, ma foi! avec une fierté familière, pleine de respect pourtant.

Vincenzino nous plut.

Il était beau comme la jeune fille était belle; un mâle de vingt ans, robuste, avec de larges yeux, pleins de prunelles; une crinière de cheveux ondés, admirablement plantés autour du front un peu bas. Tête dure, primitive, d'une hardiesse qui se changeait tout à coup en douceur pleine de grâce.

Il fut convenu que nous ferions le soir même la promenade en mer dans sa barque.

— Adieu, Excellences, dit-il.

— La madone t'accompagne, Vincenzino, répondis-je suivant l'usage.

— Avec la grâce de Dieu.

Raffaëla, assise sur ses talons, suivait des mouvements de son corps souple toutes les allées et venues de Vincenzino.

Il partit.

Dans le chemin creux qui monte de la villa

jusqu'à la route, on entendait sa voix sonore que répétaient les échos :

> Chiagnann'i materazzi e le linzuoli,
> Chiagna Nennella mia, chè dorma sola!

Et de sa voix pareille au battant d'une cloche, Raffaëla, penchée à la fenêtre, répéta les mêmes paroles. Et quand il fut prêt à disparaître au tournant, elle eut encore le temps de lui crier :

— Adieu, *Vincenzino mien*!

Puis :

— Il est si beau! fit-elle.

Et, d'un geste triomphant, elle sauta sur la table à modèle, souleva le *piretto* et cambra son corps souple en lançant comme une fanfare les paroles de leur chanson.

*
* *

Ils devaient se marier dans un an. Je quittais Naples un mois plus tard.

*
* *

Malade, j'y retournai vers la fin de 1883.

Mais c'est en vain que je cherchai la Raffaëla.

Dans les grandes villes, c'est ainsi; les pauvres disparaissent sans laisser de traces.

Des gens de la marine avaient remplacé la Raffaëla dans son pauvre logis du Vicolletto-Chiaja. Les pêcheurs de Santa-Lucia pensaient que Vincenzino était parti pour Marseille.

Déception qu'il fallut joindre à toutes celles qu'entassent les voyageurs.

*
* *

Un jour, le long de la berge, une femme ne put retenir un léger cri, mais elle se tourna vite pour n'être pas reconnue.

Je sautai au bas de la voiture et j'allai la prendre par le bras :

— *Nèh*! Raffaëla!

Puis, du ton de gronderie qu'on prend avec les enfants mal élevés :

— C'est comme ça que tu te comportes, malhonnête? Tu nous vois, et tu ne viens pas dire bonjour!

Je l'avais amenée, tout en parlant, près de la voiture où ma femme et Jacques attendaient.

Raffaëla, alors, leva sur nous son visage bou-

leversé; des larmes tremblaient au fond de ses yeux. D'abord, les paroles ne purent sortir de ses lèvres pâles. Puis les mots qui jaillirent de sa tristesse me frappèrent comme les grosses peines de la vie; comme la vérité :

— *Oh? mi songo fatta becchiarella: non son'! bella cchiu.*

(Je me fais vieillotte, je ne suis plus belle.)

Hélas! de cette beauté, de cette splendeur, il ne restait, malgré les lignes impérissables, qu'un visage, plutôt agréable, parce que nous l'aimions; mais assez banal en somme.

Elle monta dans la voiture avec nous. Les années qui passent élèvent une barrière, plus haute à mesure. On est changé. La vie nous emporte chacun dans un sens différent, comme ces étoffes non pareilles qui s'allient dans leur fraîcheur, mais dont la décoloration va souvent en sens contraire. Les hommes changent plus moralement encore que physiquement; plus vite. Chacun a vécu de sa vie; les vieux atomes déplacés ne s'accrochent plus.

La conversation languissait. Elle ne parlait pas de Vincenzino. L'avait-il quittée? S'étaient-ils mariés?

L'enfant, lui, se souvint. Ce fut lui qui posa la question difficile :

— Et Vincenzo ?

Raffaëla pâlit encore. Un sanglot jaillit de sa gorge.

— Mort ! dit-elle simplement.

— Ah ! poverina !

Raffaëla leva la tête ; et, le regard perdu, loin de nous et de l'heure présente, elle parla :

— Nous avions quitté Naples. Pourquoi sommes-nous partis dans ce Résina de malheur ! Vincenzo devait m'épouser dans un mois. J'avais le trousseau, le lit de laine peignée, les bijoux d'or. Il voulait se fixer près du Granatello[1]. Mais Vincenzo s'en allait trop souvent du côté de la montagne avec des méchants. Les hommes sont tous les mêmes ! Il était jaloux ; vous le savez bien. Le Péteruzzello, son ami de cœur, parla mal de moi. Ce Péteruzzello.. . un rien-du-tout... qui s'était donné à la montagne (au brigandage) pour ne pas faire le soldat... Ils se battirent avec des rasoirs...

Une crise de larmes coupa la phrase. Puis :

1. Petit port entre Résina et Portici.

— Il en est mort, *signori miei*. Mais, par grâce de Dieu et de la madone, il eut le temps de se confesser et de mourir saintement.

Nous avions le cœur serré. Pour secouer toute cette tristesse, ma femme, doucement, tendrement, lui demanda :

— Et toi, petite Raffaëla, qu'est-ce que tu deviens?

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un mauvais rêve; elle essuya ses yeux. Et les larmes taries firent place au sourire de ses vingt ans :

— Moi, je me marie la semaine prochaine!

Notre soulagement se traduisit par un sourire involontaire :

— Qui donc épouses-tu, petite?

— Eh! *signori miei*, fit-elle avec une teinte de philosophie quelque peu mélancolique, je suis vieillotte. J'ai vingt et un ans! Et j'épouse un garçon... beau pour sûr! Mais pas comme Vincenzo. Dam!... Il a déjà vingt-huit ans.

Elle réfléchit. Un regret fit fléchir les notes sonores de sa voix :

— Il ne me bat pas, celui-ci. Il n'est pas jaloux. Nous sommes raisonnables. Des petits vieux!

Et, dans un joli rire cristallin, des larmes

pourtant sur sa joue brune (soleil et pluie d'avril), elle prononça comme un axiome ces paroles qui renferment toute la sagesse et la philosophie des Napolitaines :

— Que voulez-vous? A toute fille il faut un amoureux; et chaque femme doit prendre un mari.

* * *

A chaque voyage en Italie nous recevions la visite d'une pauvre créature qui a mal tourné.

Elle est morte depuis.

La pauvre Brigida, grande, blonde, belle, fut à notre service et vint à Paris avec nous en même temps que la nourrice.

A l'un de nos voyages, elle vint avec une superbe natte rousse sur ses cheveux cendrés.

— Brigida, lui fit observer ma femme; sais-tu que ta natte n'est pas de la même couleur que tes cheveux?

— Sans doute, excellence; mais aussi, comme elle est plus belle!

* * *

Et le joli langage du peuple! Elle prenait Jacques, l'admirait.

— Piccirinillo, me reconnaissez-vous? C'est moi qui te portais, très petit, excellence. Comme vous êtes joli! Un vrai fils d'archevêque! Ça se voit. Tu seras archevêque ou prince...

Or, Jacques pouvait lui plaire. Mais il n'avait pas le physique de la prédiction.

* * *

1879.

. . . .

En 1879, la ville de Barletta me fit frapper une médaille à la suite de l'exposition universelle de 1878 et fit préparer des fêtes pour me recevoir.

Ma femme, très malade chez mon frère à Naples, ne put m'accompagner.

Je partis, pourvu de nombreuses recommandations de Vincenzino.

— Fais attention, Peppino. Pas de fugues, cette fois. Tu comprends bien que c'est sérieux. Une médaille d'or très belle, frappée pour toi! Voilà le parchemin. Quelle gloire pour la famille! C'est bien malheureux que Titine soit malade; sans ça, je partirais aussi. Mais il faut que l'un de nous reste, au cas où elle aurait besoin de quelque chose. Ah! quels regrets!

Elle verrait comme nous savons fêter les nôtres. Et Jacques aussi, plus tard, pourrait s'en souvenir !...

Il s'arrêta très ému.

Sa figure devint encore plus grave ; mais cette fois, il était surtout inquiet.

— Peppino !... je te le recommande,... parle italien comme tout le monde. Ce sont de hauts personnages... Laisse le dialecte pour une fois !... Hein ? c'est entendu. Tu parleras avec le *lei* (1).

— J'ai compris...

— Et puis... il y aura de beaux discours...

— Bon ! j'y répondrai.

— Ah ! très bien, fit Vincenzino, soulagé d'un grand poids. D'ailleurs, j'ai tout prévu.

— Pour ma réponse ?

— Oui.

Il tira de sa poche une large enveloppe assez épaisse et me la remit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Peppino, écoute-moi bien ! C'est ton discours !

Avec Vincenzo, j'avais pris l'habitude de ne

(1) A la troisième personne, suivant la coutume italienne.

plus m'étonner de rien. Cependant, tout de même, un discours écrit!...

Je le dépliai. C'était fort clair; mais, mon Dieu, qu'il y en avait long!

— Alors... tu crois... qu'il faudra leur lire toute cette belle prose?

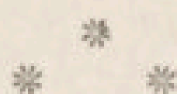
— Peppino, si tu étais un autre homme, tu aurais l'air d'improviser. Ce serait d'un effet étourdissant! Mais, pour cela, il faudrait l'apprendre par cœur...

Il me jeta doucement un coup d'œil de côté qui lui suffit. Alors il se résigna.

— Non, tu ne l'apprendrais pas?... Enfin!... tu le liras.

— Certainement.

Et je partis.



Je trouvai d'abord une cordialité chaude à l'arrivée, dans laquelle je me sentis tout de suite à l'aise.

Au banquet, on fit les discours d'usage; ils furent assez brefs et charmants.

Mon tour arriva.

Au milieu des personnages officiels, je voyais les bons visages de mes compagnons d'enfance. Les uns et les autres affectaient une solennité de commande, vernis léger tout prêt à se fondre en effusion joyeuse.

Je tirai de mon portefeuille le discours de Vincenzino...

Mais, moi, j'avais envie de crier, de chanter, d'embrasser tout le monde. Ils étaient gentils, tous personnages officiels et camarades d'autrefois.

Je jetai l'enveloppe sur la table :

— Messieurs, ceci, c'est un beau discours que mon frère Vincenzo m'a préparé pour vous, car il s'est défié de ma rhétorique. Vous le lirez à loisir si ça vous amuse quand nous ne serons plus ensemble. Mais pour l'instant... *Néh !*... Si vous voulez, nous allons rire, car je suis joliment trop content d'être au milieu de vous pour m'occuper d'autre chose.

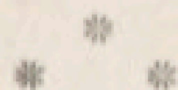
Eh bien, pour un homme qui n'a pas l'habitude de faire des discours en public, j'eus lieu d'être satisfait du mien. Et Carluccio, qui me regardait déjà d'un air courroucé, se joignit à la gaieté générale.

Nous avons mêlé le dialecte à l'italien. Ce fut

un plaisir du commencement jusqu'à la fin. Je sentis qu'avec le rire les cœurs s'ouvraient.

Nous avons fini la soirée au théâtre, où la salle me fit une ovation.

Et le souvenir que j'en ai gardé reste l'un des plus chers de ma vie d'artiste.



1880.

Je venais de m'installer dans la nouvelle maison, rue Viète.

Les fenêtres de ma chambre donnent par derrière sur le jardin; les bruits de la rue n'y parviennent pas, et je puis me croire en pleine avenue de Villiers, dans un coin perdu de province.

Tina, la femme de chambre, loge sur la rue, au-dessus de la porte d'entrée.

Un matin, en m'apportant mon déjeuner, je vis sa bonne figure toute joyeuse.

— Monsieur n'a rien entendu? Madame non plus?

— Non. Qu'est-ce qu'il y avait à entendre?

— Oh! c'est bien malheureux! J'avais envie de

venir frapper à la porte. Mais, comme ça, au milieu de la nuit... Je n'ai pas osé...

— ???

— Ah! monsieur! quelle musique!... C'était beau... comme on ne peut pas dire! Il y avait des hommes. On a joué de la guitare... plusieurs... Et puis, l'un a chanté... mais très bien. J'ai appelé Louise; nous avons ouvert la fenêtre... et les volets...

— De la musique, la nuit, en plein Paris... dans la rue?... On ne leur a rien dit?

— Non, monsieur. C'était comme à Naples.

— Et ça a duré longtemps?

— Oh! oui.

*
* *

Le samedi soir, vint le peintre Fedreghini. Sa première parole fut :

— Vous ne dormez donc pas dans les chambres qui donnent sur la rue?

— Non.

— Ah! voilà. Tel jour, nous sommes venus avec des guitares et nous avons donné la sérénade aux étoiles. Ç'a été un gros chagrin.

Le gros chagrin fut alors pour moi. J'en fus ému plus que je ne saurais dire. Quelle jolie idée! Et quelle joie elle m'aurait causée!

*
* *

1880.

Tout le monde se demandait quel âge pouvait bien avoir Lorenzo Pagans, l'exquis chanteur que Tout-Paris aima.

Depuis mon mariage, je lui trouvais le même visage, la même allure, la même voix. Trente-cinq ans toujours.

Et des jeunes femmes ou des jeunes filles me disaient :

— Cet aimable Pagans! Il a fait l'éducation musicale de ma grand'mère, de ma mère et de moi.

C'était notre chanteur, à nous tous, de notre petit groupe.

Les causeurs, les écrivains, détestent la musique parce qu'elle arrête la conversation. Les idées leur plaisent naturellement plus que les sons.

Mais Pagans faisait exception.

D'ailleurs, il se livrait peu. Nul ne savait rien ou presque rien de sa vie intime.

Et puis, peu à peu, on avait des surprises.

Il était d'une extraordinaire tendresse pour les enfants et pour les bêtes. Il contait des histoires à Jacques.

Un jour nous vîmes près du piano, pendant qu'il chantait, une énorme araignée.

Quelqu'un ne put retenir un léger cri :

— Oh! la vilaine bête.

Pagans aussitôt se plaça devant elle.

— Je la connais, dit-il. Elle vient du calorifère. Comment ne l'avez-vous pas encore aperçue? Depuis plusieurs samedis elle arrire quand nous parlons. S'il survient trop de monde, elle se garde bien de se montrer. Causons. Vous allez voir.

Il quitta le piano et s'assit.

L'araignée bientôt se rapprocha.

Nous en avions pris l'habitude; et Pagans fut le seul parmi nous qui la prit sur la paume de sa main; elle y resta.

Jacques aussi la prit doucement une fois.

C'est une chose qu'il avait tout petit. Il prenait des lézards qui restaient dans sa paume ou bien

montaient dans sa manche. Un jour ma femme en découvrit un sous son bras. Elle eut peur.

— Laisse, dit le petit. Nous sommes des amis. Je l'ai depuis ce matin.

Nous parlions un jour des rôdeurs de nuit. Et Pagans nous surprit encore.

— Oh! dit-il, je ne rentre jamais avant minuit, toujours à pied. Il ne m'est rien arrivé de fâcheux. D'ailleurs, je prends mes précautions; tenez...

Il tira de sa poche un couteau poignard qui s'ouvrit, assez long, avec la lame acérée. Et l'allongeant dans sa main, la pointe au bout de son ongle, comme je l'ai vu faire à des hommes du port de Naples, il ajouta :

— Quand un curieux me demande sa route, j'indique ainsi : « C'est par là! » J'ai remarqué que ça suffisait.

Je regardai cet homme très doux; il fut parmi les rares avec lesquels ma femme s'entendit et raconta ses petites affaires.

M. de Goncourt disait de lui :

— C'est notre musicien. C'est le seul, au surplus, de qui la forme d'art nous mette le frisson derrière la nuque.

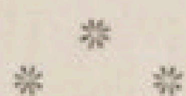


Il se prodiguait tant qu'on voulait. Mais quand la plupart des hôtes étaient partis et qu'on restait à quatre ou cinq ou six, nous disions :

— Allons, Pagans! à présent, vous allez chanter pour nous tout seuls!

Et son fin visage, aux yeux noirs, aux narines relevées, s'illuminait.

Il chantait pour nous avec un entrain nouveau qui me laissait comme un parfum des menthes fraîches de ma montagne, du Vésuve cher, auquel Pagans ressemblait; dans un corps élégant et grêle, une âme chaude; un honnête homme.



Il est mort, le pauvre Pagans, laissant une veuve sans fortune, lui qui gagna tant d'argent et ne dépensa rien.

C'est qu'il avait un idéal, le cher grand artiste; et cet idéal fait sa mémoire sacrée, comme sa conduite dans la vie lui mérita l'estime de tous ceux qui l'approchèrent. Tout son gain passa

pour une cause. Il soutint les réfugiés carlistes avec l'argent de ses leçons nombreuses et chèrement payés. Rien ne fut mis en réserve pour l'âge de la vieillesse... qui n'a pas sonné pour lui.

La vieillesse!

J'y pense quelquefois avec des frissons.

*
* *

Je viens d'achever le portrait de Mme de Hérédia — Mme Louise, comme l'appellent ses intimes — nom charmant qui ressemble à sa grâce, à ce rire d'enfant, tout ingénu, qu'elle a gardé et qui est une preuve de plus de sa vie heureuse. Une jolie note dans ce ménage. Hérédia l'entoure d'une sorte d'admiration toujours amoureuse et chevaleresque dont la forme m'amuse infiniment.

Il raconte que, lors de son voyage de noce, quand ils allèrent demander la bénédiction de Pie IX, celui-ci considéra Mme Louise et dit avec un sourire :

— Mon fils, l'observance du neuvième commandement vous sera facile.

*
* *

1881.

. . . .

... A table, José-Maria de Hérédia raconte une opération chirurgicale avec un luxe de détails imagés et cruels.

— Diable de Hérédia! dit M. de Goncourt, il cisèle cette charcuterie comme un sonnet.

— Naturellement, répond Hérédia. J'ai du vieux sang d'inquisiteur dans les veines.

Je me sens mal à l'aise, prêt à perdre connaissance, ainsi que cela m'est déjà arrivé dans un cas pareil.

Soudain, l'un de nous tombe en avant, la tête sur la table. C'est M. de Fourcaud qui s'est évanoui.

*
* *

1882.

— Tiens! remarqua A., vous avez un grand Corot? Esquisse de la vente? Hein? Oui? Estampillé?

— Parfaitement.

— Alors, faisons-en de l'argent; en deux jours ce sera bâclé. Je l'achèverai, j'y ai la patte.

* * *

1882.

Une chose m'avait frappé pendant mes séjours en Angleterre; c'est que, peu à peu, des réputations se faisaient ailleurs qu'en France et j'éprouvais une sorte de dépit chaque fois qu'il m'était donné de constater qu'un artiste de valeur semblait ne pas tenir à se faire consacrer par la France. En causant avec eux, je me heurtai à ce préjugé qu'ils pouvaient bien ne pas être accueillis et placés au Salon selon leur mérite.

Plusieurs ne voulaient pas tenter l'épreuve, redoutant d'en sortir amoindris parce que l'hospitalité ne serait pas suffisante.

J'en souffris quelquefois comme d'une blessure personnelle. Je l'ai déjà dit; à cette heure où je me résume, je le répète plus hautement encore. Nul Français n'aime la France avec plus de passion haute et désintéressée que moi. J'y ai tout apporté quand je récoltais ailleurs, car, je le dis pourtant avec une réelle reconnais-

sance pour l'hospitalité anglaise, c'est l'Angleterre surtout qui m'a fait vivre.

Mais c'est la France qui patronna mes débuts et fit ma réputation.

En l'aimant d'une passion exclusive ai-je trahi quelque chose?

Non.

Je vais répéter une pensée déjà dite; elle est pourtant en situation. Ce n'est pas trahir sa famille que de mettre tout en commun, sentiments, intérêts, ambitions avec la femme qu'on épouse. La France est en quelque sorte le pays que j'ai épousé.

Je voulus donc amener ici les volontés rétives et les convaincre que toute gloire qui ne serait pas consacrée chez nous serait, à présent comme jadis, une gloire incomplète.

Et je fondai chez M. Georges Petit l'exposition internationale.

*
* *

Pour former le comité, je demandai le concours de M. Raimondo de Madrazo et M. Alfred Stévens. Ils acceptèrent avec joie.

Douze artistes devaient être invités chaque fois, parmi lesquels trois Français. Chaque artiste avait à sa disposition un espace de mur, de telle sorte qu'il pût exposer un ensemble de ses œuvres dans les conditions les plus favorables et de façon à bien faire ressortir son individualité.

Les adhésions furent enthousiastes.

Je passe sous silence les difficultés qui vinrent des alentours. J'en fus quelquefois écœuré.

L'exposition réussit; voilà l'essentiel.

* * *

La seconde année (1883) j'eus malheureusement une bronchite.

Et, comme je n'étais pas toujours présent, les petites trahisons commencèrent. Les grandes suivirent.

Quoique fort malade, j'assistai pourtant à l'arrangement des places. Puis, assuré que tout marchait bien, je rentrai pour me remettre au lit.

Child, qui me fut admirablement dévoué pour

cette œuvre, comme il le fut en toutes circonstances, vint me prévenir un matin. Les réclamations justifiées abondaient. Les artistes présents s'étaient fait la part du lion. Ils répondaient invariablement.

— C'est Nittis qui a tout arrangé; adressez-vous à lui.

J'étais au plus mal.

Je me levai pourtant malgré l'opposition de ma femme.

Au bas de l'escalier, j'entendais les réclamations que dominait la voix forte d'une femme. C'était Mme Munkacsy.

Rien ne demeurait des arrangements pris par moi. Et c'est sur moi qu'on faisait retomber tous les motifs de mécontentement plus ou moins légitimes.

Je fis refaire les choses de mon mieux et gardai pour moi les places dont on se plaignait.

La nausée des mesquineries, des turpitudes inhérentes à notre monde d'artistes me vint, insurmontable.

Comme toujours, et cela, je le répète, parce que c'est le fond de ma vie, des interrogations perpétuelles à ma conscience d'artiste et

d'homme, je fis de mon mieux avec ce désintéressement absolu que je porte en moi.

Je dois à cette abominable journée l'aggravation du mal qui me tient aujourd'hui et dont il faudra bien du temps pour me guérir, je le crains.

*
* *

1883.

J'eus enfin cette joie de voir un de mes tableaux demandé pour le Luxembourg.

Ce fut M. Antonin Proust qui vint en parler à ma femme un jour qu'elle sortait de la galerie Georges Petit.

Il s'agissait des *Ruines des Tuileries*. A cette occasion, je connus M. Jules Ferry.

Je n'ai jamais fréquenté le monde officiel. Non pas que je me sois tenu systématiquement à l'écart. Mais j'ai beaucoup voyagé. Dans mes séjours en France, je suis allé fort peu dans le monde, entre les visites de mes amis et le travail, je n'en aurais pas trouvé le temps. L'occasion de connaître le monde politique ne s'est donc pas présentée; je ne l'ai pas cherchée non plus, car mes relations allèrent toujours au

hasard de mes sympathies, sans le souci des intérêts qui pouvaient en résulter.

Depuis bientôt trois ans que je reste à Paris constamment, j'ai cru voir que ceci était bon à dire.

M. Jules Ferry me parla de moi, de ma peinture, d'une façon qui me transporta. M. Antonin Proust avait-il préparé les choses? fut-ce de la part de M. Ferry un sentiment réel? Je crois que les deux hypothèses peuvent se mêler et j'en eus un plaisir complet.

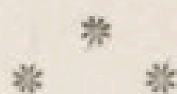
L'État savait le prix de mon tableau, douze mille francs, et me paya la somme intégralement.

Mais M. Jules Ferry témoigna le grand regret que l'État ne fût pas momentanément assez riche pour acheter également la *Place des Pyramides*, pour lequel, personnellement, il aurait souhaité qu'on fît les derniers sacrifices.

Au moins, il m'était donné de pouvoir remercier la France d'avoir pensé à moi.

La maison Goupil, après avoir vendu ce tableau, l'avait de nouveau en sa possession.

J'allai tout de suite le racheter pour vingt-cinq mille francs et je l'offris au Luxembourg.



Mon ami D... gâta ma joie.

Il déclara que le Luxembourg achetait toutes les *pannes* des débutants, et rien de plus.

Dans la soirée, M. Daudet m'appela pour regarder D... arpentant l'atelier vitré où je peins les figures en plein air.

Il faisait clair de lune. Dans une sorte de lueur bleuâtre se détachait la silhouette de D..., qui marchait en sautillant avec des gestes de marionnette. Il était tellement absorbé que tous, les uns après les autres, nous vînmes le voir sans qu'il le remarquât.

Cette sorte de dépit me fit peine. Je l'avais observé déjà plusieurs fois. D..., que j'aime, avait mal pris tous mes bonheurs.

Et pourtant!...

Je l'aime et je l'estime quand même. C'est un très grand artiste; le public ne le comprend guère.

Lui s'en venge par le hautain mépris du Philistin, mépris qu'il affiche de toutes ses forces.

Tel, avec l'indéniable souffrance de mes

succès, jamais, non, jamais, en aucun temps, il ne m'a fait la plus légère de ces petites trahisons courantes, auxquelles il faut s'habituer.

Je le connais depuis un grand nombre d'années; comme à Manet, on lui fit une réputation d'homme méchant.

Ce n'est pas vrai.

C'est un homme d'une droiture, d'une sûreté dans les relations extraordinaires.

Et qu'est-ce qu'une boutade, un mouvement d'humeur, en face des bons sentiments tous les jours de la vie?

Après tout, il est un homme. Et qu'on m'en trouve beaucoup de cette valeur-là.

***

. . . .

M. A. D. raconte :

— Un exemple. Vous connaissez tous les admirables cheveux blonds, ondés, de Mme F...? Mme *** affirme partout que c'est une perruque.

Un jour, je lui dis :

— Ce sont ses cheveux pourtant, et vous sa-

viez qu'il lui suffirait d'enlever son peigne pour vous démentir.

— Bah! répond Mme ***, il y a toujours quelqu'un qui le croit!

* * *

1883.

. . . .

... dans cette difficile vie parisienne où les gens en vue deviennent des diplomates.

Nous venons de commettre une maladresse de plus.

Il n'y a pas à dire; je suis demeuré, malgré tout, un être primitif et je me retrouve après des années le même homme, avec mes préjugés de race et cette sensibilité native que la vie n'a pas émoussée, peut-être pour m'avoir été trop clémente! Ce sont les épreuves qui bronzent l'épiderme. A choisir, au surplus, j'aime mieux qu'il en soit ainsi.

Voici la chose:

X..., voulant faire une monographie de jeune fille, demanda des souvenirs et des notes à toutes les femmes qu'il connaissait; il reçut, paraît-il, des confidences précieuses.

Ma femme se désolait de ne rien trouver.

— C'est curieux, disait-elle ; j'ai beau me mettre martel en tête, je ne me souviens pas d'avoir eu ces éveils caractéristiques de la vie dont parlent les littérateurs ; pas de ces clartés soudaines qui ouvrent une fenêtre sur des horizons nouveaux ; pas d'éclosions spontanées ; pas de ces faits curieux qui font l'intérêt d'un livre. Je me creuse la cervelle. Tiens, il me semble qu'en moi tout s'est développé paisiblement, sans orages, sans secousse, comme germe une plante et dans un ordre tout naturel. Je crois bien qu'au fond ça se passe généralement comme ça. Le reste est anormal et c'est de la littérature.

Elle avait cependant plusieurs cahiers, notes de jeune fille jusqu'à l'époque de son mariage. Elle me les avait donnés pour me faire lire du français quand nous étions fiancés. Je m'en étais amusé comme un enfant à cause de ses réflexions sur des peintres que je connaissais presque tous.

Il s'en trouvait d'une cocasserie singulière qu'on n'aurait pas attendues de son air tranquille. Aucune psychologie d'ailleurs ; les idées, parfois saugrenues, d'une jeune fille sur tout ce qu'elle peut voir ou entendre.

Un jour pendant mon absence, elle se dit

qu'après tout, si ses *documents* étaient inutiles, trop puérils, elle aurait toujours fait preuve de bonne volonté et se mit bravement à copier des fragments de ses notes.

A mon retour, elle me tendit le cahier.

— Tiens, voilà tout ce que je peux faire. Vois si ça vaut la peine de le donner.

* * *

Je suis d'une violence extrême. Les miens y sont faits. J'en regrette ensuite l'explosion ; mais je n'ai jamais pu maîtriser mes emportements.

L'idée que ces notes, à moi, souvenirs chers, pouvaient être lues par d'autres, me bouleversa d'autant plus que, depuis cette diable d'exposition internationale, je suis malade et je n'arrive pas à me remettre. Je m'énerve, le travail me devenant impossible.

Je déchirai le cahier et je ne sais pas tout ce que je pus dire ; la colère me faisait trembler.

* * *

Voici la maladresse.

X... vint dîner le soir.

Il redemanda des documents.

Ma femme, toute nerveuse encore de mon chagrin, de ma colère, éclata en sanglots. Elle n'en voulut pas dire la cause et trouva ce prétexte, le premier venu :

— C'est que cela me rappelle des souvenirs tristes.

X... était stupéfait, tout décontenancé d'avoir soulevé cet orage.

Je manquai de présence d'esprit comme elle ; une franche explication... tout valait mieux que les commentaires des preneurs de notes.

Et voilà comment il est difficile d'écrire l'histoire, même avec des documents pris sur la vie, puisqu'on ne sait pas le fond des choses.

Trois mois plus tôt, j'aurais peut-être donné ces notes moi-même, ou j'aurais conté mes raisons.

Seulement...

En face d'une vilenie récente commise contre moi, X... avait eu une attitude sans courage, sans netteté. Je l'en estimais moins.

Tout le secret de ma nervosité doit être là. Quoique j'aie bien compris qu'il en tirerait des conséquences absurdes, je n'ai jamais daigné m'en expliquer.

* * *

On m'affirma de plusieurs côtés que les impressionnistes m'aimaient peu ; que j'achetais leur peinture pour me les gagner; mais en vain.. et que j'en souffrais.

Mon Dieu !... Non. Je n'achète pas de peinture comme je le voudrais parce que l'argent glisse entre mes doigts, telle une eau de source. Mais si je le faisais, ce serait en toute philosophie.

La vérité, c'est que j'ai acheté quatre tableaux tout à fait *lumineux et beaux*, de M. Claude Monet, sur le désir exprimé par M. Gustave Caillebotte et deux études de Mme Berthe Morisot d'une jolie tonalité. Voilà toute ma collection.

Comme impressionnistes je n'ai vu assidûment que Degas et Manet, ce dernier jusqu'au jour où la maladie stupide le cloua dans son appartement qu'il ne quitta plus. Mes sentiments à son égard ne se sont pas amoindris; il est demeuré l'un des hommes que j'aime et que j'estime le plus.

Quant à Gustave Caillebotte, la dernière fois que je l'ai vu, je crois que j'ai eu le tort de trouver qu'une de ses toiles avait un peu trop d'azur; il

me répondit qu'au contraire il avait exagéré les tons roux. Question de rétine.

Pour la première exposition des impressionnistes, Degas me demanda d'envoyer quelque chose d'important. Il ajouta :

— Puisque vous exposez au Salon, les gens mal documentés ne pourront pas dire que nous sommes l'exposition des refusés.

J'envoyai. Avec plaisir; comme je le ferai toutes les fois qu'on aura la courtoisie de me le demander. N'importe où. Avec n'importe qui. C'est l'œuvre qui compte. On la voit partout quand elle est en bonne lumière.

Mon envoi ne fut pas placé les premiers jours. Je ne fus casé qu'ensuite, le plus mal qu'on put, en mauvaise lumière, et quand la presse et les premiers visiteurs furent passés.

Je ne m'en fâchai pas et n'en éprouvai nul ennui. Seulement, je dis en riant :

— C'est une leçon. Je ne recommencerai pas.

Résolution à laquelle je suis bien capable de ne pas tenir, tant la chose a peu d'importance pour moi.

Je ne connais pas les rivalités d'écoles, je crois

n'être d'aucune et j'admire l'art partout où je le rencontre. Les sympathies ou les antipathies n'ont jamais refroidi mes impressions ni troublé mon jugement. L'art est au-dessus de ces petites querelles. Ne croyez pas que ce soit *une pose*, comme on dit ici.

C'est absolument sincère.

Ma femme prend ces choses-là moins bien que moi. Je tâche de l'en guérir un peu; au fond pourtant... je ne suis pas fâché de n'y pas réussir.

* * *

1883.

Carlo entre dans l'atelier avec une dépêche à la main...

C'est Vincenzino qui vient de mourir subitement. Et je suis trop souffrant, trop faible pour aller à Naples...

* * *

Il était sombre depuis quelque temps et paraissait souffrir d'un chagrin ou d'un mal caché.

On a trouvé la facture d'un collier de perles et de bijoux d'un prix élevé.

Puis, un jour, quelqu'un le vit s'élancer par une fenêtre; il tomba sur le pavé, se releva très vite, monta dans une *carrozzelle*...

Il mourut dans la même journée.



Décembre 1883-janvier 1884.

L'enfant s'enrhumait facilement.

Le docteur Dieulafoy nous donna le conseil d'aller passer l'hiver dans le Midi.

Depuis trois ans et demi je n'avais pas voyagé, c'est-à-dire que j'avais fait simplement des excursions en Touraine.

Nous arrivâmes donc à Naples pour les fêtes de Noël.

Après la mort de Vincenzo, Carlo avait quitté Barletta pour s'y installer.

La maison chez mon frère était pleine des présents qu'on envoie ce jour-là, comme on fait en France pour le premier de l'an. Présents très différents d'ailleurs.

Jacques, dans la joie, courait d'une chambre à l'autre pour aller, de là, visiter les balcons. C'étaient les noces de Gamache en perspective.

Il y avait d'immenses sportelles (1) emplies d'huîtres, de fruits de mer, coquillages de toutes sortes; des langoustes vivantes; des poissons superbes; des chapons; des truffes du Piémont; si parfumées, avec une vague senteur d'ail; des champignons secs. Tous les fromages du pays, depuis le *caccio-cavallo*, dur, en forme de gourde allongée, jusqu'au *provollone* de crème cuite. Du lacryma-Christi. Des *rosolios* (liqueurs). Des chapelets de grives et de cailles. Des mandarines, des citrons plein les corbeilles; et des orangers couverts de fruits dans les caisses.

Mais je n'y retrouvai plus le plaisir d'autrefois; le pays avait complètement changé.

Puis, j'étais fort souffrant; les moindres courses me fatiguaient, et des troubles de la vue m'interdisaient tout travail.

De plus, une singulière nausée m'était venue. De cette confiance, de cette joie, qui furent ma

(1) Corbeilles.

force, il ne restait rien qu'un mépris cruel pour quelques-uns de ceux que j'avais côtoyés.

Le mot de Goncourt m'était resté :

— Ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est la hauteur de vos plafonds.

Ma femme en souriait doucement, hautaine et dédaigneuse.

— Les envieux? disait-elle... quoi! Ça nous a surpris... les premières fois. On vit tout de même. Au début de ta carrière n'en as-tu pas déjà triomphé? Ceux-ci sont d'une plus large envergure; mais ils ne nous feront pas assassiner, je suppose. N'as-tu pas, de plus qu'autrefois, une réputation faite et la force qui te manquait alors?

Et je répondais en secouant la tête :

— Non, je n'ai plus la force d'autrefois. C'était le beau temps de ma jeunesse; je n'en ai pas abusé pour autre chose que pour le travail; abus tout de même. Je me sens infiniment las, d'une insurmontable lassitude. Travailler, c'est bien. Le reste est absurde.

Et j'énumérais mes griefs.

Le plus lourd de tous... Les troubles de la vue.

C'est celui-là qui pesait sur les autres.

* * *

A Naples, une nouvelle contrariété m'attendait.

En mon absence, un marchand napolitain se présenta pour me demander de signer un tableau de moi.

— Il parle d'une place de Paris, dit ma femme ; mais d'après ce qu'il m'en a expliqué, je ne crois pas que ce soit de toi. Enfin, je lui ai conseillé de l'apporter tantôt.

L'homme arriva vers deux heures.

La toile était un pastiche de la *Place des Pyramides* qui appartient au musée du Luxembourg.

* * *

De ce tableau je n'ai fait qu'une étude : elle est chez moi, ma femme ayant désiré la garder.

Je fis une enquête, et le résultat fut épouvantable.

Un seul artiste en connaissait vingt-deux exemplaires.

Quand un peintre avait besoin de quelques centaines de francs, il prenait une toile et faisait photographier mon tableau; avec quelques touches de couleurs, ça y était. Masto Peppe, le marchand napolitain, détenait le cliché; il entretenait ce commerce, car il en avait toujours le placement. C'est lui qui mettait les signatures.

Des pastiches de ce tableau courent le monde Il y en a dans toutes les collections particulières d'Italie; à Rome, on en connaissait trois.

Je remuai ciel et terre. J'allai trouver le préfet de police.

Un malheureux garçon de vingt et un ou vingt-deux ans, qui n'avait même pas l'excuse de la misère, était l'auteur de ce dernier.

Il vint se jeter aux pieds de ma femme. Le préfet de police allait le faire arrêter.

J'appris que presque tous en fabriquaient, et j'étonnerais bien des gens si je citais les noms.

Je n'étais pas le seul, d'ailleurs qui fût spolié. Des faux Detaille couraient partout.

Pour moi, pour les autres, je voulus poursuivre et faire un exemple.

A l'hôtel, les suppliques, les demandes d'introduction près de ma femme abondaient.

Un vieux peintre miséreux attendit devant la porte tout un jour; et, m'apercevant dans le vestibule, il entra.

— Peppino, me dit-il, si tu veux, quelques-uns d'entre nous iront aux galères, c'est certain. Ça n'ajoutera pas grand'chose à ta gloire. Ceux-là seront perdus... moi, parmi les premiers. C'est justice peut-être? Mais tu penseras mieux. Il est une justice plus haute et tu l'as pratiquée, à ce que j'ai pu voir. Tu es heureux. Tu as une famille, une femme, un enfant, à qui tu peux donner non seulement le nécessaire, mais la gloire, le bien-être, le luxe. L'auréole seule de ton nom a suffi pour donner la pâtée, même à des malheureux comme moi. Laisse passer. On tâchera de ne plus recommencer.

* * *

Je fis arrêter les poursuites. On me l'a reproché comme une faiblesse, parce qu'il s'agissait

d'un intérêt général. C'est possible. Mais perdre les hommes est chose grave; et dans ma conscience, je ne me suis pas reconnu ce droit. Ai-je bien ou mal fait? Je ne sais pas. J'ai fait de mon mieux.

*
* *

Saint-Germain-en-Laye, 1884.

On cause. Robert de Bonnières et F..., le peintre qui passe, comme le pauvre Manet, pour la langue la plus acérée parmi nous tous. Très galant homme au surplus, incapable d'une laide action. Je l'ai vu souvent acerbe, dur à la forme d'art qui n'est pas la sienne, mordant avec âpreté dans l'œuvre des autres. Mais jamais je ne l'ai entendu se faire l'écho d'une vilaine histoire ni toucher à la vie privée de n'importe qui. Je crois qu'en peinture le succès lui porte ombrage; son mécontentement ne s'est jamais traduit par une vilenie.

Tel, il parle ce jour-là gaiement, parce qu'il éreinte de la peinture.

— Êtes-vous assez mauvais? dit le jeune Robert de Bonnières.

Puis, doucement, avec le regard subtil de ses yeux de myope et sa voix qui pose un peu lourdement :

— Avouez que... des fois... pas toujours !... Mais... de temps en temps... souvent, hein? vous avez l'envie de crever la toile d'un confrère... quand c'est très bien !

F... sourit, en homme d'esprit, sans se fâcher.

— Non, dit-il ; j'ai trouvé mieux.

Et, caressant de ses doigts une toile absente :

— Je pense quelquefois à les enduire d'une belle couche de bleu de Prusse !

— Oh ! fit Bonnières en riant, vous êtes... complet.

— C'est comme ça, conclut F... avec philosophie.

Pure boutade, au surplus ; lui s'amusait à le dire ; il en est d'autres qui le feraient s'ils osaient.

* * *

Que mes amis les plus chers ne s'étonnent pas de ne pas trouver leur nom dans ces souvenirs ou d'y être nommés à peine en passant. Je

ne suis pas sûr qu'il leur plaise de faire connaître leurs affaires. Et les mentionner simplement serait sans intérêt pour le lecteur.

De plus, dire : « J'ai connu très intimement celui-ci ou celle-là, qui jouissent de quelque notoriété », me paraît être d'un certain snobisme dont je n'ai pas l'habitude.

J'aime mes amis comme j'ai aimé ma famille, pour moi, pour le plaisir que je trouve en leur compagnie, pour la grâce de leur esprit.

Enfin, nommer ceux-là serait indiquer clairement par l'omission ceux de qui j'eus à me plaindre avec trop de justice.

*
* *

Je n'ai dit que du bien sur les rares que j'ai nommés. Je le pensais.

Il ne faudrait pas en conclure que je suis un bénisseur, espèce méprisable à laquelle je me défends de ressembler. Je suis, au contraire, un sensitif, très blessé par les bassesses, petites et grandes. Je hais les âmes louches et les fourbes,

La laideur morale m'est odieuse comme la laideur physique. Et, devant l'une et l'autre, j'éprouve une sorte de malaise qui va quelquefois jusqu'à la souffrance. Mon travail en est entravé.

Après le passage de certains êtres dans mon atelier, je me trouvais dans l'impossibilité de me remettre à l'œuvre tant que demeurait l'*impression* mauvaise ; je les revoyais toujours à la même place, comme on retrouve une rêverie, la sensation d'un événement en passant dans une rue, en reprenant le même travail.

Je me souviens d'une femme dont la servilité me heurtait. Je l'appelais « la bonne à tout faire ». Elle vint ; le souvenir de son passage fut tel que je fis changer les sièges de place et l'obsession m'en poursuivit durant tout un jour.

Il m'est également impossible de donner la main quand on a démérité dans mon affection ou mon estime.

Cette sensibilité ne va pas sans quelque danger ; elle fait plus d'un ennemi. Les difficultés de la vie m'en guériront. Je le souhaite et j'y travaillerai quand j'aurai repris mes forces.

Il s'agit de ne donner aux manifestations extérieures que l'importance commune. Effort au

commencement, cette acceptation me deviendra peut-être indifférente par la suite. Puisque je ne peux plus m'isoler comme autrefois, il faudra bien se faire à toutes les formes de la civilisation. Ma façon hautaine, parfois puérile, d'entendre la vie rend tout difficile, non seulement pour soi, mais encore pour les siens.

Quelquefois, en regardant ceux-là que je n'aime pas, je disais à ma femme :

— Je sens dans cet être un ennemi.

Elle me répondait :

— Sans doute. C'est l'araignée qui tisse sa toile; et beaucoup de tes papillons chers s'y prendront.

*
* *

Quelques-uns s'y sont pris.

*
* *

Août 1884.

Ouf!

Nous sommes seuls à Saint-Germain.

Mon Dieu! que j'avais besoin de cette solitude!

Nous avions jusqu'à présent des connaissances

dans le voisinage. L'enfant, les domestiques mêmes, ne pouvaient plus entendre la sonnette à la porte de la rue. Je leur en savais gré. Ma femme seule fut la plus rétive à convaincre que ces gens-là n'étaient pas des amis. Ils me pesaient.

Seuls! On peut penser à l'aise, faire des projets... Oh! les projets, comme je les aime. L'horizon s'élargit devant moi; je retrouve la confiance, l'espoir, toute la sève d'autrefois.

*
* *

Et je songe!

Alors!...

C'est ça, la route qu'il faudrait suivre pour arriver au but suprême?

Mes compagnons... mes pairs?... C'est ça?

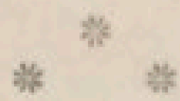
Oh! oh!

C'est ça, la marche à l'étoile?

Pouah!

*
* *

Non.



Je veux commencer un autre portrait de ma femme. Elle pose dans un hamac suspendu sous les arbres.

C'est très curieux. Je vois sur le papier des journaux, sur la blancheur de la robe, sur le ciel, partout, des milliers de trous noirs, comme faits avec du menu plomb.

Je ne peux pas travailler. Nous causons.

Et que de beaux projets d'avenir!

D'abord, nous quittons Paris. Cette vie me pèse; elle dévore.

Ensuite, dam!... Un jour!... On n'a que les forces d'un homme! Si j'allais ressembler aux autres et m'amoindrir par ambition, lassitude ou colère!

Mon destin, qui m'envoie toujours ce que je souhaite, m'a fait trouver la propriété de mes rêves, tout près, à Mareil, près Marly. D'abord, pour l'éducation de Jacques dont nous ne voulons pas nous séparer, j'avais une inquiétude. Mais ma femme a trouvé le joint, et ce projet m'enchante.

Il quittera l'école Monge, qui finit trop tard et commence trop tôt. Nous l'enverrons à Condorcet, tout à côté de la gare Saint-Lazare. Il manquera le lycée pendant l'hiver, voilà tout.

Et nous chercherons un précepteur; il y a, dit-on, beaucoup de licenciés qui ne peuvent pas vivre.

Quelque ami dans l'Université, M. Charles Bigot par exemple, trouvera notre affaire. Un savant paisible, à l'âme douce, qui comprendra nos idées, entrera dans nos vues. Il sera très heureux chez nous et nous en ferons notre ami.

Ça va bien.

Et quelle ménagerie nous aurons !

Et quelle indépendance !

Et puis, beaucoup de place. Des tas de chambres d'ami. Ils viendront, ils resteront, tant qu'il leur plaira.

Je n'ai jamais voulu que ma femme écrivît. Maintenant, je me décide. Il y a des choses dont je suis assuré désormais... Et puis, n'est-ce pas, j'ai trente-huit ans. Il faut bien devenir raisonnable. Ce sera dans sa vie un attrait.

Ah ! les bonnes journées !

En aurons-nous, des fleurs !

De toutes !

Un paradis !

Et des tas de bêtes blanches avec des flamants roses et des ibis. Un vieux rêve !

Dans les premières années de mon mariage, ma femme raffolait des flamants, tant que je lui en fis un petit tableau avec des feuillages roussis; les bêtes roses buvaient l'eau qui court entre les cailloux.

. . . .

Le peintre Joseph de Nittis est mort en deux heures, le 21 août 1884, à l'âge de trente-huit ans.



10182. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies,
7, rue Saint-Benoît, Paris.

